

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE SPORT-SPECTACLE : ÉLÉMENT DE CONSTRUCTION ET DE
CONSOLIDATION DU SENTIMENT NATIONAL DES CANADIENS
FRANÇAIS ENTRE 1945 ET 1960

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR JEAN-BENOÎT GARNEAU-BÉDARD

FÉVRIER 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Mes premiers remerciements vont évidemment à mon directeur, monsieur Joseph Yvon Thériault qui a eu l'amabilité et la gentillesse d'accepter, au cours de l'année 2013, de prendre la relève de ma direction. Sa grande disponibilité, ses précieux conseils et sa patience tout au long de cette (très) longue maîtrise auront été bénéfiques à la rédaction de ce mémoire et auront participé à lui donner un second souffle.

Je remercie également Jacques Beauchemin, mon premier directeur, avec qui j'ai eu de longues et intéressantes discussions sur ce qu'allait devenir ce mémoire. Ses conseils et suggestions m'auront permis de circonscrire un sujet qui était de prime abord très vague.

Enfin, je termine en remerciements mes collègues de sociologie qui, au fil de nos nombreux débats politiques et nos innombrables pintes, seront devenus des amis inestimables. Au moment de déposer ce mémoire, voilà déjà huit ans que je côtoie Hubert Rioux Ouimet, Alexandre Cadieux-Cotineau, Laurent Breault et Jean-Philippe Rioux-Blanchette. Leurs lectures, commentaires, critiques et suggestions à différents moments de la rédaction de mon mémoire de maîtrise auront grandement permis d'enrichir celui-ci. Je leur en suis très reconnaissant.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	vii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
LE SPORT : ÉLÉMENT DE CONSTRUCTION ET DE CONSOLIDATION DU SENTIMENT NATIONAL	5
1.1. Le sport sous la loupe des théoriciens marxistes.....	6
1.2. Les nouveaux angles d'approche.....	7
1.3. Le sport comme mise en scène de notre être collectif.....	8
1.4. Le sport moderne : vecteur du nationalisme.....	9
1.5. Questions de recherche.....	11
1.5.1 Les mécanismes de l'identification sportive.....	11
1.5.2 L'affirmation des Canadiens français par le sport.....	12
1.5.3 Choix de la période	13
1.6. Hypothèses	14
1.6.1 Le sport comme exutoire des frustrations collectives.....	14
1.7. L'univers d'analyse	15
1.7.1 Analyse des quotidiens francophones du Québec.....	15
1.8. Une analyse sémiotique des événements sportifs.....	17
1.9. Choix du corpus.....	18
1.10. Quelques précisions sémantiques	19
1.10.1 Le sport-spectacle vs la pratique sportive.....	19
1.10.2 L'identité nationale	20
1.10.3 La communauté nationale.....	21

1.10.4 Les Canadiens français et la conscience de <i>peuple minorisé</i>	24
1.11 Conclusion.....	25

CHAPITRE II

SPORTS ET IDENTITÉ NATIONALE.....	27
2.1 Miroir des valeurs collectives.....	27
2.2 Les fonctions sociales du sport.....	30
2.2.1 Révélateur des identités collectives.....	30
2.2.2 L'identification à une communauté affective	31
2.2.3 Agent de cohésion sociale.....	32
2.3 Sport, nationalisme et communautés nationales.....	33
2.3.1 Instrumentalisation politique du sport	35
2.4 La nation : entre communautés imaginées et traditions inventées	36
2.5 Le sport au secours de la nation	38
2.5.1 Outil d'unification ou de division?.....	40
2.5.2 Le nationalisme sportif des petites nations	41
2.5.3 Qu'est-ce qu'une petite nation?	42
2.6 Les identités sportives des petites nations.....	43
2.6.1 Le sport : outil d'affirmation du sentiment national chez les Catalans	44
2.6.2 Les minorités nationales en URSS.....	46
2.6.3. Le rôle du sport dans l'identité québécoise	48
2.7 Conclusion.....	53

CHAPITRE III

L'HISTOIRE DU SPORT AU QUÉBEC : UN VECTEUR DE L'AFFIRMATION IDENTITAIRE DES CANADIENS FRANÇAIS	54
3.1 L'arrivée des Britanniques émergeance du sport chez les Canadiens français... 54	
3.1.1 Un enracinement tardif	54

3.1.2 L'opposition du clergé face à la pratique sportive.....	56
3.2 La popularité croissante du sport au XIXe siècle.....	57
3.2.1 L'impact de l'urbanisation et de l'industrialisation dans la société canadienne-française.....	57
3.2.2 L'influence de la culture britannique sur la jeunesse canadienne-française et les innovations technologiques	58
3.3. Contexte socio-politique : La montée du nationalisme canadien-français.....	59
3.4 Quand le sport devient un levier d'affirmation identitaire	60
3.4.1 L'émergence du journalisme sportif.....	60
3.5 Sport et identité nationale chez les Canadiens-français à la fin du XIXe siècle et début du XXe siècle	62
3.5.1 Les compétitions d'hommes forts.....	62
3.6 La manifestation du sentiment national collective dans le hockey	64
3.6.1 Les premiers clubs canadiens-français	64
3.7 La création du Canadien de Montréal	66
3.7.1 Les débuts d'un symbole identitaire	66
3.7.2 L'embauche d'un joueur vedette anglophone.....	66
3.7.3. Les rivalités avec les clubs montréalais anglophones.....	68
3.7.4 Le Canadien, l'équipe de tous les habitants du Québec?.....	68
3.8 Conclusion.....	69

CHAPITRE IV

UNE SOCIÉTÉ EN PLEINE MUTATION : CONTEXTE SOCIO-HISTORIQUE DES ANNÉES 1945-1960 AU QUÉBEC	70
4.1 La minorisation du peuple canadien-français.....	70
4.1.1 La <i>Grande noirceur</i> : Période de rattrapage ou d'infériorité économique	72
4.1.2 Le <i>Duplessisme</i>	74
4.2 Un début de prise de conscience?	76
4.2.1 Le mouvement néo-nationaliste.....	77

4.2.2 Les contestations sociales	78
4.2.3 La critique du milieu culturel.....	79
4.2.4 L'émergence de nouveaux médias.....	81
4.3 Le sport comme reflet du réveil collectif.....	82
4.3.1 L'Émeute du Forum.....	83
4.4 Conclusion	85
 CHAPITRE V	
LA REPRÉSENTATION COLLECTIVE DES CANADIENS FRANÇAIS DANS	
LE SPORT SPECTACLE AU QUÉBEC. LE CAS DU BASEBALL ET DE LA	
LUTTE.....	86
5.1 L'analyse de contenu de la presse écrite francophone entre 1945 et 1960	87
5.1.1 Les médias comme créateurs des représentations collectives	88
5.2 Le baseball comme outil d'affirmation identitaire des Canadiens français	90
5.2.1 La saison 1945 des Royaux de Montréal	91
5.2.2 L'ouverture de la saison de baseball.....	92
5.2.3 Les Canadiens sont là!	94
5.3 Yvon Robert, le lion du Canada français.....	98
5.3.1 La popularité de la lutte au Québec	99
5.3.2 Le rôle d'Yvon Robert dans l'imaginaire collectif.....	101
5.3.3 Yvon Robert, défenseur de la « race » canadienne française?.....	103
5.4 La nation canadienne française vue par les athlètes	108
5.5 Conclusion	111
 CONCLUSION	
113	
 BIBLIOGRAPHIE	
117	

RÉSUMÉ

Ce mémoire de maîtrise propose d'explorer la dimension collective du sport, c'est-à-dire sa propension à rendre tangible l'appartenance à un groupe. Loin d'être en perte de vitesse, le sport spectacle, c'est-à-dire celui que l'on regarde et qui met en scène des athlètes de haut niveau, s'est imposé au XXe siècle comme un puissant phénomène de masse et ce, aux quatre coins du globe. Qui plus est, parallèlement à la place grandissante qu'il a su prendre au sein des sociétés au cours du siècle dernier, le sport s'est imposé comme un important vecteur des identités collectives. Or, ce mémoire questionne, dans un premier temps, les principaux attributs et mécanismes permettant au sport de cristalliser, dans l'imaginaire collectif, l'appartenance à la communauté. Dans un deuxième temps, celui-ci s'intéresse à la disposition du sport à construire et à consolider les identités nationales ainsi que sa propension à renforcer le sentiment national des peuples. À travers un regard parfois sociologique, parfois historique, l'impact du sport sur les sociétés contemporaines est étudié, et ce, au Québec, mais aussi ailleurs. En somme, ce mémoire soumet l'hypothèse que le sport a été un élément de construction et de consolidation du sentiment national des Canadiens français entre 1945 et 1960. À travers le discours journalistique autour du hockey, la lutte et le baseball, ce mémoire propose d'explorer comment cela s'est manifesté.

MOTS-CLÉS : sport, nation, nationalisme, sentiment national, Canadien français, Québec, grande noirceur, 1945-1960, hockey, baseball, lutte.

INTRODUCTION

Aux dires de plusieurs, l'État-nation tel que nous l'avons connu lors des deux derniers siècles a subi et continuera de subir dans les prochaines décennies d'importantes mutations sociales, économiques, culturelles ainsi que politiques. L'avènement de la mondialisation et d'un mode de production globalisé aurait ainsi participé dans les dernières décennies à l'érosion et aux morcellements de l'État-nation ainsi qu'à son corollaire, la fin des identités nationales. L'identification à la nation serait devenue en quelque sorte caduque au profit d'une nouvelle appartenance à un monde sans frontière ou, pour le dire comme Marshall McLuhan, au *village global*. Or, les frontières nationales, n'étant plus aussi étanches qu'elles l'ont jadis été, les communautés nationales verraient leur autonomie et leur influence diminuer au détriment d'une globalisation de plus en plus inéluctable. Parallèlement, l'État-nation, étant en partie vidé de sa substance, se verrait de moins en moins en mesure de mobiliser sa population autour de projets communs. Voilà un discours qu'il est de plus en plus fréquent d'entendre.

Certes, les changements qui ont cours un peu partout sur la planète depuis une trentaine d'années ont influencé le rapport que les individus entretiennent envers leur nation. Mais est-ce la mort de celle-ci pour autant? Est-ce que les nouvelles réalités politiques qui touchent nos sociétés sonnent le glas de la nation comme référent collectif? Plusieurs domaines, l'économie au premier chef, nous permettent de croire que oui. Toutefois, s'il y a un espace où la nation parvient encore aujourd'hui à s'imposer comme un référent identitaire fort révélateur c'est bien dans le sport.

Dès la création du sport moderne au XIXe siècle, celui-ci s'est imposé au cœur de maintes sociétés comme un important jalon de la vie collective et par le fait même, comme un référent culturel et social de premier ordre. En effet, au cœur de

chaque société se répercute des pratiques, des traditions et des goûts au niveau sportif qui ne sont pas sans induire un mode de vie, une appartenance au territoire et plus encore, des passions communes. Car plus qu'aucun autre élément de la vie des sociétés, le sport a cette particularité d'émouvoir, de surprendre ainsi que d'exalter les passions les plus refoulées. Il n'est donc pas faux d'affirmer que dans le sport, dans ses victoires chèrement acquises comme dans l'amertume de ses défaites, c'est l'être-ensemble collectif qui se joue.

Beaucoup plus qu'un simple divertissement, le sport, plus particulièrement les équipes sportives et les athlètes de haut niveau, peuvent parvenir, souvent bien malgré eux, à s'imposer comme de puissant support des identités collectives. La charge émotive et symbolique que véhiculent certaines équipes sportives en font beaucoup plus que de simples clubs. Parallèlement, chaque société, telle qu'elle soit, doit investir son imaginaire collectif de symboles signifiants pour la population. De grandes victoires militaires, de grands changements politiques, des contes et légendes peuvent parvenir à investir cet imaginaire collectif tout comme peut y parvenir une importante victoire sportive.

Dans le cadre de ce mémoire de maîtrise, nous proposons d'explorer la dimension collective du sport ou, pour le dire autrement, sa propension à rendre tangible l'appartenance à un groupe. À travers le spectacle sportif, nous chercherons donc à explorer les principaux attributs et mécanismes permettant au sport de cristalliser, dans l'imaginaire collectif, l'appartenance à la communauté. En ce sens, nous interrogerons plus concrètement la disposition du sport à construire et consolider les identités nationales ainsi que sa propension à renforcer le sentiment national des peuples. À travers un regard parfois sociologique, parfois historique, nous étudierons l'impact du sport sur les sociétés contemporaines, et ce, au Québec, mais aussi ailleurs. En somme, nous tenterons de comprendre le rôle du sport dans la construction et la consolidation du sentiment national des Canadiens français entre

1945 et 1960. Il nous apparaît en effet indéniable que le sport a pu jouer un rôle majeur au Québec pendant les années 1945 et 1960 dans le désir d'affirmation identitaire des Canadiens français.

Dans le premier chapitre, nous verrons en quoi s'intéresser au sport-spectacle d'une manière sociologique, loin d'être futile, nous permet au contraire un éclairage fort original sur les sociétés modernes. À l'aide de diverses théories sociologiques, nous reviendrons brièvement sur l'évolution des études scientifiques sur le sport et verrons qu'au tournant des années 1980 celui-ci a acquis une légitimité en tant que sujet d'étude. Toujours dans le premier chapitre, nous exposerons les bases méthodologiques de notre travail tout en procédant à la définition de certains concepts qui reviendront de façon récurrente tout au long de ce mémoire.

Le deuxième chapitre portera plus spécifiquement sur les dimensions politiques du sport. Nous tenterons donc de démontrer, à l'aide de plusieurs auteurs issus de disciplines aussi diverses que la sociologie, la philosophie, l'histoire, la science politique et l'anthropologie, les croisements entre le sport et la politique, et ce, sous l'angle du nationalisme sportif. Dans la deuxième partie du chapitre, nous verrons comment s'articule ce lien à travers divers exemples ici et ailleurs.

Pour sa part, le troisième chapitre portera sur l'histoire du sport au Québec de son avènement dans la société canadienne française du XIX^e siècle jusqu'aux années 1940. D'une part, nous verrons comment le développement du sport au Québec est intrinsèquement relié aux divers contextes sociaux, politiques, économiques et culturels de la société canadienne-française. Ainsi, bien que le sport se soit enraciné tardivement chez les francophones en comparaison de son développement dans la communauté anglophone, il n'en a pas moins été un baromètre des tensions sociales, politiques et culturelles. D'autre part, nous verrons à l'aide de différents exemples tirés de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle, de quelle façon le sport a traduit, dans l'histoire du Québec, le désir d'affirmation nationale des

francophones ainsi que leur volonté d'émancipation. Pour ce chapitre, nous utiliserons essentiellement les ouvrages des historiens du sport au Québec et au Canada.

Nous délaierons quelque peu le sport pour le quatrième chapitre. Nous croyons en effet pertinent de revenir sur le contexte socio-historique du Québec entre les années 1945 et 1960. Nous avons choisi d'ancrer notre travail dans cette période car il appert que celle-ci a favorisé une prise de conscience collective des Canadiens français, prise de conscience qui nous apparaît s'être diffusée et manifestée dans la sphère sportive. Plusieurs événements d'ordre politique, social et culturel ont témoigné d'un désir d'émancipation collectif et c'est pourquoi il nous apparaît indéniable que le sport a été, à sa façon, l'un des moteurs de l'affirmation identitaire des Canadiens français pendant cette période. Nous reviendrons donc sur certains événements qui nous apparaissent avoir été porteurs de ce désir d'émancipation.

Enfin, dans le dernier chapitre, nous verrons à l'aide du baseball et de la lutte comment ce désir d'affirmation identitaire s'est traduit plus concrètement. En effet, bien que ces deux sports peuvent aujourd'hui nous apparaître bien secondaires comparativement au hockey, nous démontrerons qu'ils n'en ont pas moins bénéficié d'un appui significatif lors du siècle dernier. À partir des journaux de l'époque, nous démontrerons comment ces deux sports, mais plus particulièrement la présence d'athlètes canadiens français, ont permis aux Canadiens français de se valoriser collectivement.

CHAPITRE I

LE SPORT : ÉLÉMENT DE CONSTRUCTION ET DE CONSOLIDATION DU SENTIMENT NATIONAL

Objet d'étude longtemps ignoré par les sciences sociales de par son caractère jugé futile, le sport a eu peine à susciter, au fil des ans, l'intérêt du milieu universitaire. Adulé par certains et vilipendé par d'autres, l'ambivalence des perceptions envers le sport a effectivement privé celui-ci, pendant de nombreuses années, d'une certaine légitimité scientifique. Dans un ouvrage consacré à la phénoménologie du sport en 1972, Hubert Aquin constatait d'ailleurs la pénurie d'étude sur le sujet et plus largement, le mépris du milieu universitaire pour celui-ci :

J'en passe, car je sais trop bien que les sports croupissent encore dans une carence ontologique qui les rend indignes de toute observation académique sérieuse. Ils me font penser à cette minable paire de bottes avant que Van Gogh ne la fasse accéder à un statut supérieur du seul fait qu'il l'a représentée sur un tableau. (Aquin et Yanacopoulo, 1972, p.120).

Cette « carence ontologique » dont parle ici Aquin semble toutefois s'être légèrement estompée depuis quelques années. Le sport en tant que champ de recherche scientifique semble effectivement en pleine émergence depuis quelques décennies et cela, au sein de plusieurs disciplines (Beauchamp, 2005). La prolifération d'ouvrages et d'articles scientifiques, thèses de doctorat et mémoires de maîtrise portant sur le sport depuis une trentaine d'années tend effectivement, dans une proportion assez importante, à reconnaître la place importante qu'il a désormais su prendre dans nos sociétés contemporaines. Toutefois, nous le verrons, il n'en a pas toujours été ainsi.

1.1. Le sport sous la loupe des théoriciens marxistes

Considéré « de nouvel opium du peuple » par certaines écoles de pensée d'obédience marxiste (Brohm, 1976), il ne faut pas y voir un hasard si le sport, plus particulièrement le sport-spectacle, a longtemps laissé indifférent les chercheurs en sciences sociales. En effet, comme le souligne le sociologue français Christian Pociello, le sport apparaît chez maints intellectuels de gauche, « comme la manifestation la plus évidente de la culture populaire ou des plaisirs vulgaires ». (Pociello, 1995, p.42).

Trouvant écho au sein des critiques formulées par les théoriciens marxistes dès les années 1920 et 1930, le sport a d'abord été défini par son essence bourgeoise (Defrance, 2011, p.16). Pour l'historien André Gounot, la critique du « sport moderne¹ » s'est d'abord évertuée à tracer un parallèle entre celui-ci et les différents « mécanismes du travail industriel monotone et aliénant » (Gounot, 2003, p.205). La course effrénée aux victoires, aux médailles et aux records, le chronométrage des performances ainsi que l'entraînement rationnel et spécialisé des athlètes étaient autant de caractéristiques propres à reproduire, aux dires des théoriciens marxistes, le travail aliénant du capitalisme industriel (*Ibid*).

Au tournant des années 1960, la propagation du sport dans les classes populaires, principalement par l'explosion des moyens de communication, voit s'ériger une nouvelle critique. Bien que la perception du sport comme instrument politique de propagation de l'idéologie capitaliste continue de trouver écho au sein de

¹ Apparus d'abord en Angleterre au XIXe siècle, les « sports modernes » se sont développés dans les sociétés qui se sont dotées d'un système politique d'État-nation et qui ont développé une économie capitaliste. L'expression est utilisée principalement pour désigner une rupture historique entre l'époque contemporaine et les époques antique, médiévale et classique (Defrance, *op. cit.*, p.13).

plusieurs écoles de pensée d'obédiences marxistes (Beauchamp, *op. cit.*, p.150), une nouvelle critique prendra lentement forme autour du sport de haut niveau qui, accompagné désormais d'un « culte des vedettes » sans précédent, se transformera peu à peu en « sport-spectacle » (Gounot, *op. cit.*, p.205). Toujours selon Gounot, le développement du spectacle sportif a constitué un « élément majeur de la culture de consommation et donc de la passivité politique des masses » (*Ibid*). Le sport dit « spectacle » aurait donc eu comme fonction d'aliéner les masses avides de distraction les détournant, derechef, des principaux enjeux sociaux, notamment l'émancipation du prolétariat.

1.2. Les nouveaux angles d'approche

Or, si l'analyse marxiste du sport a longtemps accaparé une part importante des études sur le sujet², l'apport de nouvelles disciplines a toutefois permis à celui-ci de se diversifier au tournant des années 1980. En effet, loin de se limiter à un instrument politique des élites capitalistes ainsi qu'à un divertissement futile aliénant les classes populaires, il ressort des nombreuses études portant sur le sujet depuis plus de trente ans, la nécessité d'étudier le phénomène dans ses dimensions à la fois sociales, culturelles et politiques. En ce sens, il appert que la place prépondérante qu'a prise le sport au cours du XXe siècle doit impérativement remplir un certain nombre de fonctions sociales.

En d'autres termes, sa propagation et son expansion, à la fois dans le temps et dans l'espace, nous obligent dorénavant à l'appréhender, pour emprunter l'expression

² Nous avons fait fi volontairement des travaux des chercheurs fonctionnalistes (Meynaud, Bouet) qui, à l'instar des théoriciens marxistes, se sont intéressés dès les années 60 à la place du sport dans les sociétés contemporaines. Leurs travaux, portant sur les différents types de rapport qu'entretient le sport avec la société et la politique ainsi que sur les différentes significations sociales de celui-ci, seront mobilisés plus loin. Dans cette partie, nous avons voulu davantage nous consacrer à la critique formulée à l'endroit du sport.

de Marcel Mauss (2007), comme étant un *phénomène social total*³ en ce sens qu'il engage aujourd'hui la totalité de la société ainsi que ses institutions. Il est effectivement indéniable que le sport en tant que phénomène social, culturel et politique transcende sa fonction de simple divertissement et qu'il s'inscrit désormais, au sein de toute société, comme un vecteur, voire un miroir, de notre être collectif. C'est d'ailleurs cette dimension que nous nous proposons d'étudier dans le cadre du mémoire de maîtrise. Nous y reviendrons.

1.3. Le sport comme mise en scène de notre être collectif

Or, nonobstant les critiques qu'on put lui adresser ses détracteurs les plus farouches, le spectacle sportif s'est imposé au XXe siècle entre autres par sa propension à mettre en scène les spectateurs ou, en d'autres termes, à faire d'eux les acteurs d'une grande expérience collective. Dans son long métrage documentaire réalisé pour l'ONF en 1959, *Le Sport et les hommes*, et dans lequel Roland Barthes assure le propos narratif, Hubert Aquin abonde dans ce sens. À travers son film, Aquin s'intéresse à la place grandissante qu'a prise le sport dans nos sociétés contemporaines tout en bonifiant son propos d'une réflexion sur la signification qu'il a pour l'homme moderne :

À certaines époques, dans certaines sociétés, le théâtre a eu une grande fonction sociale. Il rassemblait toute la cité dans une expérience commune, la connaissance de ses propres passions. Aujourd'hui, cette fonction, c'est le sport qui, à sa manière, la détient. Seulement, la cité a grandi. Ce n'est plus une ville, c'est un pays. Souvent, pour ainsi dire, le monde entier. Le sport est une grande institution moderne jetée dans les formes ancestrales du spectacle. Pourquoi? Pourquoi aimer le sport? Il faut d'abord se rappeler que tout ce qui arrive aux joueurs arrive aussi aux spectateurs. Mais alors qu'au théâtre le spectateur n'est qu'un voyeur, dans le sport c'est un acteur (Aquin, ONF, 1959).

³ Dans son ouvrage *L'Essai sur le don* (2007), Marcel Mauss parle de *faits sociaux totaux* lorsque l'objet que nous étudions implique que nous nous penchions sur divers domaines de la vie sociale (histoire, politique, religion, culture, etc.).

Beaucoup plus qu'un simple divertissement, nous dirons du sport, à l'instar de Norbert Elias et d'Eric Dunning qu'il est un laboratoire privilégié pour réfléchir sur les rapports sociaux et leur évolution ainsi qu'une clé à la connaissance de la société (Dunning et Elias, 1994, p.25). En ce sens, peu de phénomènes sociaux parviennent aujourd'hui à traduire avec autant d'acuité les tensions du monde faisant dire à plusieurs auteurs que si le sport n'est pas une matrice de changement, il n'en demeure pas moins un « baromètre », voire un « écho du monde » (Yonnet, Augé, Bromberger, Defrance). Nous l'avons brièvement évoqué précédemment, les fonctions sociales du sport sont multiples et font l'objet d'une documentation dense depuis une trentaine d'années. Créateur de lien social, le sport constitue en outre un puissant vecteur d'intégration sociale et politique. Parallèlement à son rôle d'intégration sociale et politique, et c'est principalement cette dimension que nous explorerons tout au long du mémoire, le sport est un puissant révélateur des identités collectives.

1.4 Le sport moderne : vecteur du nationalisme

Si le XVIII^e siècle fut le siècle de l'émergence des Lumières, le XIX^e siècle fut, à n'en point douter, marqué par une éclosion sans précédent du sentiment national et du nationalisme. Un phénomène semble avoir plus particulièrement concouru à la montée du nationalisme et à la nation comme principal socle d'identification collective. Dans son ouvrage *Nationalism and the mind : Essays on modern culture*, Liah Greenfeld (2006) voit dans la montée des nationalismes au XIX^e siècle une réponse à la sécularisation alors en cours en Occident. Greenfeld nous dira en effet que la perte de vitesse du fait religieux dans les sociétés occidentales a coïncidé avec l'émergence des nationalismes un peu partout sur la planète. Alors que la religion a longtemps été un vecteur d'identification important au sein des populations, la lente sécularisation des sociétés débutée à partir du XVIII^e siècle aurait mené celles-ci à dorénavant se tourner vers la nation comme principale attache identitaire. Or, pour

Greenfeld, religion et nationalisme répondent sensiblement aux mêmes affects. Les deux se présentent en effet comme une façon d'interpréter le monde et de lui donner un sens (*Ibid.*, p.94.).

Ce déplacement du religieux à la nation ne fut toutefois pas l'œuvre d'une simple évolution des choses. Tout comme la religion s'appuie sur des référents identitaires porteurs de sens pour les gens qui s'en revendiquent, les nations ont dû créer les leurs. En effet, pour que se concrétise dans l'imaginaire collectif d'une communauté l'appartenance à une identité commune comme l'est la nation, il doit impérativement y avoir des symboles porteurs de sens. Comme nous le verrons plus loin avec Benedict Anderson, la nation doit se fonder sur des artéfacts signifiants pour l'ensemble du groupe. C'est dans cet esprit que le sport s'inscrit, à l'instar de bien d'autres symboles, comme un référent identitaire important pour chaque nation. Étudier conjointement le nationalisme au sein d'une communauté nationale et la place du sport dans cette même société, loin d'être futile, propose plutôt un point de vue différent sur le développement des sociétés nationales.

Il nous apparaît en effet plus que pertinent d'étudier l'appartenance à la communauté ainsi que le sentiment national des collectivités à travers l'angle théorique qu'offre le sport-spectacle. Si, comme le mentionne Christian Pociello, « comprendre le sport, c'est le saisir à travers le système de relation qu'il entretient avec la culture et la société qui lui donnent son sens » (Pociello, 1995, p.37), l'étudier sous l'angle du nationalisme nous donnera certes un éclairage différent sur la conception de l'être-ensemble communautaire. C'est connu, les nombreuses compétitions sportives internationales, lesquelles permettent aux différents pays de s'affronter sous une forme codifiée et ritualisée, font souvent beaucoup plus pour l'unité nationale que bien des discours politiques. D'ailleurs, lors de son passage à la Maison-Blanche de 1974 à 1977, l'ancien Président des États-Unis, Gerald Ford

n'hésitait pas à affirmer qu'un succès sportif pouvait servir une nation autant qu'une victoire militaire⁴.

1.5 Questions de recherche

1.5.1 Les mécanismes de l'identification sportive

Certes, la fonction fédératrice du spectacle sportif et sa propension à mettre en exergue les identités collectives apparaissent, chez plusieurs, d'une évidence dont il ne convient plus ici de discuter. Quiconque s'est déjà rendu dans un amphithéâtre, un stade ou tout autre lieu pour suivre un événement sportif d'envergure sera à même de constater que le sport est un puissant catalyseur de l'être-ensemble collectif. Le partage d'émotions, de joies et de déceptions communes a ceci de particulier qu'il rassemble et fédère, bien souvent, plus qu'aucune autre manifestation culturelle et politique. D'aucuns diront que c'est dans l'adversité d'une victoire chèrement acquise ou d'une défaite crève-cœur que l'on reconnaît nos frères de combat. D'ailleurs, il ne faut pas se surprendre si le sport regorge aujourd'hui de métaphores militaires. Si la guerre s'est historiquement révélée comme un jalon important de l'affirmation et de l'émancipation des peuples, il ne serait pas totalement faux d'affirmer que le sport occupe aujourd'hui symboliquement cette fonction.

Toutefois, il ne suffit pas de prendre acte de ce fait, il convient également d'en saisir ses particularités, ses mécanismes. Parce qu'il mobilise des émotions fortes et qu'il exalte les passions les plus refoulées chez chacun de nous, le sport est porteur de significations qui en font beaucoup plus qu'un simple divertissement. Sa propension à investir de sens l'imaginaire collectif de la communauté et conséquemment, à symboliser notre appartenance à un groupe, mérite ici qu'on s'y attarde davantage.

⁴ « With communications what they are, a sport triumph can be as uplifting to nation's spirit as, well, a battlefield victory. ».

Dans le cadre de ce mémoire de maîtrise, nous nous interrogerons donc sur les éléments constitutifs du spectacle sportif qui en font, d'une part un puissant vecteur d'identification collective, et d'autre part, une représentation symbolique de la communauté.

De ce fait, nous nous proposons d'étudier, de façon plus générale, les principaux attributs et mécanismes permettant au spectacle sportif de renforcer chez les individus l'appartenance à une communauté. Plusieurs questions découleront de ce postulat. De quelle façon parvient-il à traduire les préoccupations, les joies, les déceptions ou encore les aspirations d'une collectivité? Le contexte socio-historique joue-t-il un rôle dans la fonction symbolique qu'une communauté accorde au sport spectacle? Chacune de ces questions sera étudiée d'un angle plus général avant d'être envisagée plus concrètement sous l'angle de l'appartenance à une communauté nationale.

1.5.2 L'affirmation des Canadiens français par le sport

Par la suite, la théorisation de notre objet de recherche nous amènera à étudier plus concrètement le rôle du sport-spectacle dans la construction et la consolidation des identités nationales et cela, en étudiant ses manifestations et ses représentations dans la société canadienne française. En effet, il nous apparaît pertinent d'interroger les répercussions des succès; mais aussi des échecs, sportifs au Québec et ses effets sur le sentiment national des Québécois. Tout le monde en conviendra, étant partie prenante du tissu social québécois, le Canadien de Montréal parvient à agrémenter le quotidien de bien des Québécois quand l'équipe gagne, d'autant plus lorsque c'est contre Toronto! Conséquemment, orientant notre travail dans une démarche historique, nous questionnerons plus spécifiquement le rôle du sport sur le sentiment national des Canadiens français entre 1945 et 1960.

Pour ce faire, nous nous pencherons plus concrètement sur le rôle qu'ont eu les succès sportifs d'athlètes et d'équipes sportives du Québec dans l'émergence et la consolidation d'un sentiment national chez les Canadiens français entre 1945 et 1960. Cette question se déclinera sous plusieurs interrogations qui vont comme suit : comment ce sentiment s'est-il manifesté? En quels termes la presse écrite sportive francophone a-t-elle traduit les victoires et défaites d'équipes ou d'athlètes Canadiens français? Quelles représentations symboliques, sociales et politiques en ressortent?

1.5.3 Choix de la période

Évidemment, le choix de cette période découle de certains postulats qui importent grandement ici de spécifier. Cela ne va sans dire, nous n'avons pas choisi arbitrairement celle-ci. Au contraire. Le choix d'ancrer notre travail dans le contexte québécois de la *Grande noirceur*, période historiquement située entre 1945 et 1960 au Québec, repose sur le contexte socio-historique de l'époque qui, à notre humble avis, a favorisé la « politisation » du sport. Par politisation nous n'entendons pas ici son instrumentalisation par le pouvoir politique, mais davantage sa propension à refléter les tensions sociales et politiques du moment. L'*Émeute du Forum* qui a suivi la suspension de Maurice Richard en mars 1955 et sur lequel nous consacrerons quelques paragraphes plus loin en est d'ailleurs un bon exemple. Les années comprises entre 1945 et 1960 nous apparaissent en effet avoir favorisé la consolidation d'un sentiment et d'une conscience nationale lesquels, nous le verrons, se sont transposés dans le discours sportif.

1.6 Hypothèses

1.6.1 Le sport comme exutoire des frustrations collectives

Tout comme Anouk Bélanger dans son article « Le hockey au Québec, bien plus qu'un jeu : analyse sociologique de la place centrale du hockey dans le projet identitaire des Québécois » (1996), nous soumettons l'hypothèse que le sport a servi d'exutoire aux frustrations collectives des Canadiens français et de véhicule du sentiment national. À défaut d'avoir pu économiquement et culturellement s'affirmer au même niveau que leurs homologues de langue anglaise⁵, nous croyons que les Canadiens français ont instrumentalisé les victoires sportives pour s'affirmer collectivement. En d'autres mots, nous dirons que les succès sportifs des Canadiens français ont servi, à leur façon, à décomplexer l'identité canadienne française dans une période où les victoires dans les autres dimensions de la vie sociale se faisaient plus rares. Car s'il y a bien un terrain où non seulement les Canadiens français parvenaient à rivaliser avec les *Anglais*⁶ et même les dominer, c'est bien dans la sphère sportive.

En cela, notre mémoire se distinguera de l'article d'Anouk Bélanger; et de la majorité des travaux effectués sur le sujet, d'une part par son souci de ne pas se limiter au hockey et d'autre part, par son univers d'analyse qui se composera, comme nous le verrons, d'articles de journaux de l'époque. Bien qu'il nous apparaisse évident que le hockey fut, pendant cette période, le sport le plus apte à générer un discours nationaliste de par son statut de sport national⁷, il nous apparaît toutefois intéressant d'explorer le discours médiatique autour d'autres sports qui, bien que

⁵ Nous aborderons plus en détail le cas des inégalités sociales et économiques entre Canadiens français et Anglophones dans le chapitre deux.

⁶ L'usage du vocable *Anglais* auxquels nous nous référerons à plusieurs reprises dans notre mémoire ne se veut en aucun temps péjoratif. Celui-ci se veut davantage une référence aux terminologies utilisées à cette époque.

⁷ Bien qu'étant officiellement sport national d'hiver au Canada depuis seulement 1994, le hockey était considéré de façon non-formelle comme étant le sport national des Canadiens depuis déjà longtemps. <http://laws-lois.justice.gc.ca/eng/acts/N-16.7/page-1.html>

nous apparaissant plus marginaux aujourd'hui (lutte, baseball), ont jadis été très populaires. Nous croyons ainsi qu'à partir des journaux de l'époque nous serons à même de saisir les représentations sociales, symboliques et politiques rattachées au discours sportif

1.7 L'univers d'analyse

1.7.1 Analyse des quotidiens francophones du Québec

Notre univers d'analyse sera constitué d'articles de journaux provenant de quotidiens francophones du Québec, plus concrètement d'articles sportifs écrits entre les années 1945 et 1960 et provenant des quotidiens *La Presse*, *Le Devoir*, *La Patrie* et *Le Montréal-matin*. Le choix de ces quotidiens se justifie d'une part par la grande place que ceux-ci ont accordée à l'actualité sportive – surtout en ce qui a trait à *La Patrie* et au *Montréal-matin* - et d'autre part, par leur grand tirage qui en ont fait les principaux quotidiens francophones pendant la période qui nous intéresse. Nous croyons enfin que les idées diffusées dans ces journaux, de par leur importante part de marché, furent partagées par une majorité de leurs lectorats respectifs ce qui nous permettra de dresser un portrait général des représentations symboliques liant le discours sportif et le projet d'affirmation identitaire des Canadiens français.

Le choix d'ancrer notre analyse à partir d'articles de journaux découle d'un certain nombre de postulats. Dans un premier temps, cela nous permettra d'avoir un discours collé sur l'évènement et non pas une réinterprétation historique d'un évènement. Il va sans dire, l'étude *a posteriori* d'un évènement historique peut souvent induire une dimension mythique, ou du moins, une lecture plus romancée de celui-ci. Conséquemment, dans le cadre de notre mémoire, nous croyons plus pertinent de s'attarder aux représentations immédiates de l'évènement plutôt qu'à son évolution dans l'imaginaire collectif des Québécois.

Dans un deuxième temps, un autre argument légitimant le choix de recourir aux journaux de l'époque est l'accessibilité à notre corpus. Certes, il aurait été plus commode de s'intéresser à une période plus récente de l'histoire, les articles de plusieurs quotidiens étant dans une large mesure numérisés. Toutefois, bien que complexifiant la tâche en temps et en logistique, les archives n'en demeurent pas moins accessibles dans la plupart des bibliothèques universitaires du Québec. Enfin, ce choix se justifie par la disposition qu'ont ceux-ci à rendre compte du contexte social duquel ils émergent. Comme le souligne Martine Paquette, « les médias font partie de leur temps. Ils agissent dans la société en construisant, à travers la production d'informations, des représentations sociales permettant à la société de se rendre compréhensible à elle-même » (Paquette, 2000, p.58). Or, toujours selon Paquette, les médias doivent être compris comme des médiateurs de l'espace public en ce sens qu'ils sont bien souvent les seuls intermédiaires entre l'évènement et le public.

En ce qui a trait à notre sujet, ce n'est pas tant l'évènement qui nous intéresse, mais bien la façon dont les médias de l'époque en ont rendu compte (termes utilisés, métaphores, symboles). Comme le note Christian Pociello, parce qu'ils s'adressent la plupart du temps à un public de profanes, les médias doivent souvent recourir à des images fortes, des représentations porteuses de sens pour ceux à qui s'adresse le message. C'est pourquoi le recours systématique à des références dramaturgiques, bibliques et littéraires permet d'investir l'évènement d'un sens qu'il n'avait pas *a priori*:

[...] le spectacle n'est généralement pas livré sans médiations. L'exploitation qui est faite de la dramaturgie propre des spectacles sportifs par les intermédiaires (journalistes, commentateurs, chercheurs) passe par la découverte et la formulation de leurs dimensions invariantes « d'universaux culturels ». Parce qu'ils s'adressent à un grand public de profanes, tous ont intérêt à trouver et à souligner des structures fortes et simples qui touchent et rassemblent. Et le paradoxe est ici que pour faire ressentir fortement et le plus largement les

émotions, il faut aller chercher plus profondément dans l'inconscient. On en appelle ainsi aux contes, et aussi aux mythes qui « schématisent » mais qui touchent tout le monde. L'humour qui résulte souvent de ce travail vient des catégories d'antonyme – que l'on emprunte volontiers au registre du bestiaire – pour décrire les figures sportives dans leurs oppositions principales. » (Pociello, 1995, p.134)

1.8 Une analyse sémiotique des événements sportifs

Conséquemment, nous croyons que la forme la plus apte à rendre compte des représentations sociales et politiques des événements sportifs sera l'analyse sémiotique. Par sa propension à saisir les représentations des différents événements dans les médias, la sémiotique nous permettra de comprendre la signification que revêt chacun des événements aux yeux de la communauté. Dans son ouvrage *Sémiotique de l'événement* (2006), Bernard Lamizet résume d'ailleurs avec précision cette disposition de la sémiotique de donner sens aux événements :

[...] c'est parce que les événements ont une dimension sémiotique qu'ils peuvent constituer, ensemble, la linéarité et la signification d'une histoire. Cette histoire nous ensemble la réalité de la survenue des événements, la représentation qui les fonde en leur donnant un sens et la consistance imaginaire qu'ils peuvent revêtir dans notre mémoire, nos rêves et nos utopies (Lamizet, 2006, p.21).

Loin de n'être que des acteurs passifs de l'événement, Lamizet nous dira au contraire que les médias, en donnant du sens à l'événement, en l'investissant d'une dimension symbolique, parviennent à insuffler à notre identité son caractère social et politique :

En mettant en œuvre une représentation de l'événement, les médias lui donnent une dimension sémiotique. De la même manière que le stade du miroir constitue, pour le sujet, le moment, fondateur ou, pour lui, son identité prend sens, les médias donnent du sens à l'événement et, par conséquent, font de lui le moment symbolique au cours duquel s'institue notre dimension sociale et politique. (*ibid*).

Enfin, toujours selon Bernard Lamizet, c'est la représentation de l'évènement dans les médias qui permet de rendre intelligible les différentes identités qui nous constituent. En effet, loin de se limiter à l'édification et la diffusion d'une représentation symbolique, les médias construisent également « la médiation dont se soutient notre identité culturelle et politique ». En ce sens, il convient de penser la médiation de l'évènement « comme une entreprise de construction du lien social et de représentation de l'appartenance des lecteurs et des usagers des médias » (p.48). En d'autres mots, par la construction de représentations symboliques intelligibles pour leur public, les médias contribuent, via la médiation de l'évènement, à donner une consistance et une historicité au lien social dont nous sommes porteurs (*ibid*). Or, s'il faut en croire Lamizet, il est indéniable qu'en nous intéressant aux couvertures et interprétations qu'ont faites différents quotidiens francophones d'évènements sportifs impliquant des athlètes ou des équipes du Québec nous serons à même de saisir les propriétés d'un discours identitaires.

1.9 Choix du corpus

Dans le cadre de ce mémoire de maîtrise, il nous a été bien évidemment impossible de couvrir l'ensemble des articles sportifs écrits sur une période de quinze ans. La lourdeur d'une telle tâche aurait rendu pratiquement impossible son traitement pour un mémoire et c'est pourquoi nous avons dû recourir à un échantillonnage. Or, comme il risquait d'y avoir de longue période dans nos quinze ans où le discours de la presse n'apportait pas de matériel pertinent à notre recherche, nous avons circonscrit notre étude à seulement deux sports, soit le baseball et la lutte. En ce qui a trait au baseball, nous avons parcouru les journaux tout au long de la saison 1945 des Royals de Montréal, filiale des Dodgers de Brooklyn dans les Ligues majeures, alors que trois francophones s'alignaient avec l'équipe. Pour ce qui est de la lutte, nous avons sélectionné certains combats importants d'Yvon Robert et étudier le discours de la presse écrite dans les jours précédents et suivant ses combats.

De ce fait, nous avons sélectionné certains évènements, de grandes victoires, mais aussi, dans certains cas, des défaites qui nous apparaissaient avoir été porteur d'un discours identitaire. Ainsi, pour chacun des évènements sélectionnés, nous avons parcouru tous les articles (compte-rendu, éditoriaux, commentaires, etc.) traitant de cet évènement dans nos quotidiens, et ce, pour une durée d'une semaine suivant la tenue de l'évènement. Cette façon de procéder nous a permis de saisir l'évolution des représentations sociales et symboliques liées au discours sportif.

1.10 Quelques précisions sémantiques

1.10.1 Le sport-spectacle vs la pratique sportive

Avant d'aller plus loin, nous croyons indispensable, pour éviter toute ambiguïté, d'établir une distinction sémantique autour de certains concepts clés de notre mémoire. Dans un premier temps, la première précision qui s'impose concerne le sport en tant que spectacle et le sport en tant que pratique individuelle ou collective. Dans le cadre de notre mémoire, c'est la dimension spectacle du sport qui nous intéresse, c'est-à-dire le sport qui est pratiqué par des athlètes professionnels. Plus concrètement, le sport-spectacle renvoie aux composantes de celui-ci qui, à l'instar de tout spectacle, possède ses acteurs, ses lieux, ses spectateurs, ses réseaux de diffusion et ses promoteurs (Thomas, Haumont, Levet, 1987, p.191). Pour que le sport soit spectacle, il doit impérativement y avoir compétition entre individus. Ensuite, pour que cette compétition fasse l'objet d'un spectacle, elle doit susciter un minimum d'attention du public et générer un discours médiatique. En ce sens, les ligues sportives de niveaux mineurs ou sociales ne constituent pas des sports-

spectacles. À l'inverse, les sports professionnels⁸ et amateurs⁹ entrent dans ce créneau.

Une analyse sociologique de la pratique sportive s'intéresserait, pour sa part, davantage aux formes d'organisation du sport ainsi qu'à son institutionnalisation dans la société. Ainsi, une telle approche étudierait les fonctions à la fois intégratives, et à la fois fédératives de la pratique d'un sport pour les individus. De nombreuses études se sont d'ailleurs évertuées à démontrer l'importance du sport dans le processus d'intégration des nouveaux immigrants et sa propension à contrer l'exclusion sociale chez les jeunes, entre autres dans un milieu scolaire. D'autres études se sont intéressées plus spécifiquement sur la fonction éducative du sport dans la mesure où il est producteur d'éthique et parvient à dispenser des notions essentielles sur les bienfaits de la pratique sportive dans un cadre moral et pédagogique (Pociello, *op. cit.*, p.236). De telles approches s'attardent davantage à comprendre les impacts et les causes dans des domaines tels la santé, l'éducation et les loisirs ce qui, bien que très intéressantes, ne constitueront pas l'objet de notre mémoire.

1.10.2 L'identité nationale

Dans un deuxième temps, un second terme qui nous apparaît impératif de définir et qui, encore aujourd'hui, souffre d'une certaine confusion est celui d'« identité nationale ». Ainsi, l'utilisation que nous ferons du vocable « identité nationale » ne renvoie en aucun temps à l'idée de nationalité, c'est-à-dire à

⁸ On dit d'un sport qu'il est professionnel lorsque ses participants reçoivent un salaire pour le pratiquer.

⁹ La démarcation entre le sport amateur et professionnel est parfois bien mince. Bien qu'on désigne habituellement les sports amateurs comme étant des sports que l'on pratique sans en tirer de revenu, les athlètes reçoivent tout de même des subventions du gouvernement ainsi des commandites qui permettent à certains de bénéficier de revenus adéquats. En ce sens, les sportifs de haut niveau du Québec peuvent espérer signer des contrats de commanditaires pouvant aller jusqu'à 500 000 \$ (Simon Lord, TVA nouvelles, 2012).

l'appartenance politique ou juridique à un territoire, mais davantage, à l'instar des thèses d'Ernest Gellner (1989), à celui d'un sentiment ou d'une conscience nationale. Pour le dire comme Bernard Formoso, l'identité nationale se définit par des « points communs, réels ou supposés, entre des personnes qui se reconnaissent d'une même nation » (Formoso, 2011). Ces « points communs réels ou supposés » dont parle ici Formoso sont aussi disparates que la langue, les échanges économiques, les pratiques sociales diverses, la symbolique locale, communautaire ou d'État, la culture, la musique, la cuisine, l'histoire telle qu'elle est contée à travers l'école, la radio, la télévision, et autres (*Ibid*).

Conséquemment, il faut concevoir ici l'identité nationale non pas comme une preuve légale de résidence ou d'appartenance à un État comme l'est la nationalité politique, mais davantage comme étant un *sentiment* propre à chacun et renvoyant généralement à la façon dont l'individu intériorise ses repères identitaires. En ce sens, il n'est pas rare que deux personnes ayant été socialisées dans la même culture, ou pour le dire comme Pierre Bourdieu, ayant assimilé les mêmes *habitus*, se revendiquent de deux identités nationales différentes. C'est notamment le cas au Québec où règne une certaine ambivalence identitaire, les Québécois étant partagés d'une part par leur identité canadienne et d'autre part par leur identité québécoise. Le choix qu'une personne fera de se définir d'abord Québécois ou d'abord Canadien reposera souvent sur des facteurs tels que l'éducation familiale, les expériences personnelles ou bien encore, les orientations idéologiques du cercle d'amis ou du groupe de pairs.

1.10.3 La communauté nationale

Ensuite, la *communauté nationale* devra être entendue non pas comme un territoire ou un espace géographiquement délimité, mais bien comme le lieu de rassemblement d'hommes et de femmes se revendiquant de la même appartenance

identitaire. Pour reprendre les termes d'Otto Bauer (1974), la communauté nationale est ici davantage envisagée comme étant une « communauté de destin », c'est-à-dire qu'elle se définit comme étant une représentation spécifique du monde forgée par le partage d'une expérience commune ou plus concrètement, par le sentiment de partager un destin commun. Bauer rejoint ici l'un des premiers théoriciens de la nation, Ernest Renan qui, dans sa célèbre conférence prononcée à la Sorbonne le 11 mars 1882, *Qu'est-ce qu'une nation* (2001), se questionnait sur les fondements de l'unité nationale. Renan dira ainsi que la nation se légitime d'une part par son passé, c'est-à-dire par la possession d'un « riche legs de souvenirs », et d'autre part par son présent, c'est-à-dire par un désir de vivre ensemble et la volonté de faire perdurer un héritage culturel.

À l'instar de Bauer, le partage d'expériences communes est indispensable selon Renan pour constituer un peuple : « Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple » (*Ibid*). La nation, au sens où nous l'entendons, doit donc être envisagé comme une représentation collective ou, pour le dire comme Benedict Anderson (1991), comme une *communauté imaginée* par sa propension à réunir des gens qui ne se connaissent pas et qui ne se croiseront jamais, mais qui éprouvent un fort sentiment de solidarité l'un envers l'autre ainsi qu'un fort sentiment d'appartenance envers leur communauté.

Enfin, nous remarquerons que les brèves définitions que nous avons esquissées précédemment ne font en aucun cas mention de l'ethnie dans la composition de la communauté nationale. Nous ne nions évidemment pas qu'historiquement une majorité de peuples ait pu s'appuyer sur des critères ethniques pour définir la nation et le Québec, ou du moins le Canada français, n'en fait pas moins partie. Cela renvoie au sempiternel débat sur la nation ethnique versus la

nation civique, débat sur lequel nous ne chercherons pas à nous étendre. Toutefois, dans le cas qui nous intéresse, de par son caractère jugé exclusif, il est indéniable que la nation canadienne française s'est caractérisée par des référents linguistiques et culturels très prononcés. Jusqu'aux années 1960, où le nationalisme prit une dimension plus inclusive, il était plutôt difficile, voire impossible, pour des anglophones ou des immigrants de première génération de se sentir comme faisant partie intégrante de la nation canadienne française.

Ce que le sociologue Louis Balthazar définit comme un « nationalisme canadien-français d'inspiration cléricale » (Balthazar, 1986, p.73), a dominé les consciences d'une majorité des élites à la fois cléricale et à la fois laïque pendant plus d'un siècle, soit de l'Acte d'Union en 1840 jusqu'au tournant des années 1960. Se caractérisant par une langue commune, le français, par l'unité de foi, l'uniformité des mœurs, des coutumes et des institutions, la nation canadienne française sera pendant longtemps un point d'ancrage pour tous les Canadiens de langue française. Une particularité importante de celle-ci sera toutefois sa difficulté à se définir en fonction d'un territoire donné. L'espace territorial, présenté plus souvent qu'autrement sous une forme plutôt mystique, faisait abondamment référence à la terre des ancêtres, au St-Laurent, mais en aucun temps ces évocations ne se sont présentées, comme le note Balthazar, sous une forme concrète et juridique (*Ibid*, p.106.). Ce que les Canadiens français appelleront leur « patrie » débordera largement les frontières de la province de Québec et s'étendra à l'ensemble des communautés francophones du Canada et même à celles des États-Unis (*ibid*. p.86.). Il n'est donc pas fortuit de noter en ce sens l'importante commotion qu'avait provoquée partout dans le Canada français la pendaison du Manitobain Louis Riel en 1885¹⁰.

¹⁰ On se rappellera que le 22 novembre 1885, suite à la pendaison de Louis Riel, une importante manifestation avait eu lieu aux Champs de Mars à Montréal pour dénoncer, de façon plus générale, le sort réservé aux Canadiens français au Canada. Honoré Mercier avait alors déclaré son célèbre « Riel, notre frère, est mort »

1.10.4 Les Canadiens français et la conscience de *peuple minorisé*

Néanmoins, bien que s'appuyant sur des référents ethniques bien tangibles, nous retiendrons, dans ce mémoire, la conception d'Otto Bauer pour qui la nation se présente davantage comme une « communauté de destin » que par celui de constituer une « race¹¹ » particulière. Cette communauté de destin se définit certes par le partage d'une langue, d'une religion, de traditions, de coutumes et d'une histoire commune, mais également par celui de partager une conscience commune, c'est-à-dire celle d'un *peuple minorisé*¹² sur son propre territoire. En effet, comme nous le démontrerons plus loin dans ce mémoire, cette conscience que partageaient une majorité de Canadiens français à l'aube de la Révolution tranquille en était une de peuple colonisé, humilié, constamment rabroué, sous-éduqué et économiquement désavantagé face à leurs homologues de langue anglaise.

C'est d'ailleurs cette condition d'infériorité que Pierre Vallières¹³ (1979) désignera sous l'expression « nègres blancs d'Amérique » et qui sera mise en mot par Michèle Lalonde dans son poème *Speak White*¹⁴ en 1968. On devra donc comprendre la nation canadienne-française davantage à travers cette notion de « conscience nationale » que par ses référents ethniques. En somme, pour reprendre Renan, la

¹¹ Bien que l'utilisation du vocable « race » recèle aujourd'hui une connotation très péjorative, il fut, du moins jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, largement utilisée par les nationalistes de la première partie du XXe siècle comme en témoignent certains écrits d'Henri Bourassa ou de Lionel Groulx.

¹² Dans son célèbre ouvrage *Les 36 cordes sensibles des Québécois* (2009), Jacques Bouchard identifie l'état de minorité comme l'une des six racines immuables nourrissant les « 36 cordes sensibles » des Québécois. Il dira en ce sens : « Nous en sommes venus au cours des années à surestimer à tel point notre état de minoritaire que ça nous sert à expliquer nos faiblesses collectives, à rationaliser nos complexes, à trouver notre nombril beau (Bouchard, 2009, p.35) »

¹³ Pour Vallières, l'expression *Nègres blancs d'Amérique* renvoie aux travailleurs du Québec en qui Vallières voyait des gens exploités et des citoyens de seconde classe tout comme l'étaient les Afro-américains au moment de l'écriture de son livre.

¹⁴ Dans son poème *Speak white*, qui fait référence à une insulte proférée aux Canadiens français de l'époque par les Anglophones, Michèle Lalonde dénonce la condition culturelle, sociale et économique inférieure des Canadiens français. (« Nous sommes un peuple inculte et bègue/,mais ne sommes pas sourds au génie d'une langue/parlez avec l'accent de Milton et Byron et Shelley et Keats/speak white/et pardonnez-nous de n'avoir pour réponse/que les chants rauques de nos ancêtres/et le chagrin de Nelligan »)

nation canadienne-française est ici envisagée comme l'adhésion volontaire et consciente des Canadiens français à un projet et un destin commun. Enfin, bien que la nation canadienne française débordait les frontières de la province de Québec, nous nous intéresserons plus particulièrement sur ses manifestations au Québec.

1.11 Conclusion

Dans le présent chapitre, nous avons exposé les bases méthodologiques de notre travail tout en procédant à la définition des concepts que nous mobiliserons tout au long de ce mémoire. Comme nous l'avons vu, le sport-spectacle fait aujourd'hui partie intégrante de la vie sociale, culturelle et politique des sociétés modernes tout en s'inscrivant comme un puissant vecteur des identités collectives. En effet, indépendamment des perceptions que nous entretenons envers le spectacle sportif, celui-ci s'est imposé au XX^e siècle comme un important phénomène culturel pour les communautés. Loin d'être futile, le spectacle sportif se pose davantage, pour paraphraser Roland Barthes, comme une mise en scène de notre vie collective. Qui plus est, étudier le sport renvoie plutôt, nous dira Christian Pociello, à le saisir à travers les liens qu'il entretient avec la culture et la société qui, à leur tour, lui donneront un sens.

Dans les prochains chapitres, nous nous proposons d'approfondir cette dimension en démontrant, entre autres, par quel mécanisme le sport parvient à traduire le besoin qu'ont les sociétés de toute taille d'exister collectivement. En ce sens, nous nous intéresserons au rôle que tient, ou qu'a tenu le sport dans la construction et la consolidation d'un sentiment national chez les États-nations, mais également chez les petites nations ou minorités nationales. En effet, il appert que le sport peut être un outil privilégié dans la définition d'une identité nationale chez les petites nations. En nous inspirant d'exemples tirés du Québec et d'ailleurs dans le monde, nous exposerons en quoi le spectacle sportif permet aux sociétés,

indépendamment de leur taille, de symboliser l'appartenance à une communauté nationale.

CHAPITRE II

SPORTS ET IDENTITÉ NATIONALE

2.1 Miroir des valeurs collectives

Si le sport occupe aujourd'hui une place prépondérante au sein des sociétés modernes et qu'il s'inscrit comme un référent symbolique et culturel pour chacune d'entre elles, c'est d'abord, nous dira le sociologue du sport Jacques Defrance, parce qu'il « marque symboliquement des lieux dans l'espace social et des moments de la vie collective » (Defrance, 2000, p.3). Il nous renvoie, dira pour sa part Jacques Beauchemin, un miroir des valeurs de notre être individuel, mais aussi de notre être collectif :

[...] le sport fascine et émeut parce qu'il rejoint quelque chose de très profond, même chez les moins sportifs. Il nous renvoie comme un miroir les valeurs que nous cultivons pour nous-mêmes, celles que nous avons abandonnées parfois et celles que nous admirons chez les autres. C'est un peu le tragique de notre humanité partagée qui se joue chaque fois dans la défaite et la victoire (Beauchemin, 2002).

Beauchemin souligne, en ce sens, que la permanence des valeurs que véhicule le sport (le travail, la constance, la discipline, l'effort) ainsi que le culte que nous vouons aux athlètes qui les incarnent, loin de promouvoir la culture de l'individu, renvoient plutôt à des dispositions collectives. C'est ici, nous dira Beauchemin, que sont réconciliés le culte de l'individu et celui de la communauté (*Ibid.*). « La fierté que suscite la victoire, la défense passionnée [que] déclenchent l'injustice [...], c'est d'abord au sujet des « nôtres » qu'elles sont ressenties » (*Ibid.*).

Or, c'est parce qu'il parvient à incarner les valeurs communes d'un groupe que le sport s'impose comme un puissant vecteur des identités collectives. Pour Christian Pociello, la fascination qu'exercent les sports au sein des sociétés repose sur la capacité de ceux-ci à « symboliser les traits les plus caractéristiques de la société (ou de la communauté) qui les produit et devant laquelle ils sont littéralement mis en « Jeu » et mis en scène » (Pociello, 1983, p.111-112). Ainsi, il n'est pas fortuit selon Pociello de voir les différents clubs sportifs se constituer en figure emblématique des identités locales ou nationales dans la mesure où les sociétés perçoivent, dans le sport, une extension de leur vie sociale et politique. Le sociologue français rejoint ici Beauchemin lorsqu'il affirme que les sports, même s'ils ne sont exercés que par une poignée de participants, ont impérativement une dimension collective (*Ibid.*).

Toujours dans le même ordre d'idée, dans leur essai de sémiologie du hockey, Paul Rompré et Gaétan St-Pierre se sont aussi intéressés à la dimension du sport en tant que miroir des valeurs collectives. S'intéressant essentiellement au hockey, leur essai n'en est pas moins utile pour comprendre, d'un point de vue sémiologique, la signification symbolique du sport-spectacle et de ses athlètes pour les sociétés modernes. Ainsi, pour les auteurs, la partie de hockey, à l'instar d'un roman, d'une messe ou d'un éditorial d'un quotidien bien connu, est porteuse d'une pratique signifiante puisqu'elle « constitue un ensemble intégré de discours et de comportements portant sur la réalité » (Rompré et St-Pierre, 1972, p.20). Et ce discours, nous dirons les auteurs, nous permet d'en apprendre beaucoup sur les sociétés en question. Généré principalement par les journalistes et les commentateurs sportifs et ensuite « repris, transformés et reproduits » par les amateurs, il appert que le discours que produit le spectacle sportif évoque de façon manifeste les valeurs qu'une société fait siennes.

Prenant en exemple le joueur de hockey professionnel, les auteurs nous diront qu'il ne suffit pas à celui-ci d'être talentueux pour acquérir un statut supérieur. En effet, ce dernier doit également refléter dans son comportement quotidien, c'est-à-dire sur le terrain de jeu, mais aussi à l'extérieur, une image qui soit favorable et conforme aux valeurs et aux normes établies de la société en question :

Il y a nécessité pour le joueur de se conformer aux règles établies de la société : l'être « social » du joueur de hockey est le prolongement de son être « sportif ». L'un devient fonction de l'autre. Ainsi on dira d'une grande vedette qu'il est un « gentilhomme dans toute la force du mot »(!) et inversement, un joueur qui affichera une attitude répréhensible hors de la patinoire pourra difficilement – malgré toutes ses qualités de hockeyeur – accéder au statut de « vedette ». Car la vedette, en plus d'être un joueur étoile, se doit d'être un modèle de référence pour la jeunesse. » (*Ibid*, p.37).

En somme, la dimension collective qui ressort des définitions que nous venons d'esquisser n'est pas inopinée. En effet, le sport-spectacle rejoint les masses, non pas seulement parce qu'il divertit, mais aussi par sa propension à incarner et à symboliser notre être collectif. Conséquemment, si le sport a su s'imposer au XXe siècle comme l'un des divertissements de masse les plus importants au sein des sociétés modernes, c'est sans doute qu'il doit répondre à quelque chose qui le transcende, ou, en d'autres mots, qu'il doit remplir certaines fonctions latentes? Dans les prochains paragraphes, nous verrons que la dimension collective du sport en fait un vecteur majeur des identités collectives et qu'il incarne, parfois mieux que les autres composantes de la vie culturelle et politique, les aspirations, les joies et les déceptions des communautés.

2.2 Les fonctions sociales du sport

2.2.1 Révélateur des identités collectives

Si le sport a su s'imposer avec autant de vigueur au XXe siècle et qu'il s'inscrit dorénavant au cœur de la vie culturelle et politique de chaque communauté, c'est entre autres, nous dira le sociologue français Paul Yonnet, parce qu'il remplit un espace laissé vacant par certaines institutions traditionnelles. Comme le souligne le sociologue français, le sport contribue aujourd'hui, au même titre que les institutions traditionnelles, à tisser des liens entre les individus d'un même groupe. De ce fait, il tient aujourd'hui, en quelque sorte, le rôle joué autrefois par l'Église, l'armée ou le travail en ce sens qu'il participe à fonder l'identité sociale d'un individu. Pour le dire comme Yonnet : « [...] le sport donne figure, existence et visage collectif à la communauté des hommes et des femmes qui la constituent et se reconnaissent ainsi par le truchement de ces mises ensemble » (Yonnet, 2004, p.24).

Par sa propension à mettre en exergue un « nous », le sport parvient ainsi à cristalliser, parfois mieux que peut le faire la politique ou la culture, l'appartenance à une communauté. En ce sens, rarement la fierté d'appartenir à une communauté nationale atteint un tel niveau d'émotivité et de passions que lors des rencontres sportives internationales. Yonnet nous dira d'ailleurs que ces moments d'exaltation du nationalisme sont, d'une certaine manière, incontournables au sein des sociétés dans la mesure où il s'agit bien souvent pour celles-ci, d'une des rares occasions d'exister collectivement :

Depuis les jeux Olympiques de l'Antiquité, la compétition sportive a pour fonction de symboliser l'affrontement des identités afin de les révéler. [...] l'affrontement est nécessaire, car c'est dans la confrontation sportive que réapparaît ce qui reste ordinairement caché, l'invisible de la communauté. (Yonnet, 2010, p.80).

L'ethnologue français Christian Bromberger abonde également dans le même sens. En effet, l'affrontement sportif oblige le spectateur à prendre parti, à se ranger derrière l'une ou l'autre des équipes. L'affirmation d'une appartenance claire à un camp amène le spectateur à devenir lui-même acteur, passant du même coup du « ils » au « nous » (Bromberger, 1995, p.111). Tout comme pour Roland Barthes mentionné précédemment, le rôle des partisans pendant une partie n'est pas celui de spectateurs passifs, mais plutôt celui d'« acteurs d'un destin collectif » (Aquin et Yanacopoulo, *op.cit.*, p.267). Dans cette grande expérience collective qu'est un affrontement ou une compétition sportive, le spectateur est donc appelé, non seulement à encourager son équipe ou son athlète, mais également à y jouer un rôle. Mais cela n'est possible que dans la mesure où celui-ci parvient à s'identifier aux athlètes qui se mettent en scène.

2.2.2 L'identification à une communauté affective

Par sa disposition à investir l'imaginaire collectif d'un groupe, le spectacle sportif traduit avec acuité le besoin qu'ont les individus de s'identifier à un ensemble plus vaste ou, pour le dire comme Herman Parret, de s'identifier à une « communauté affective » (Parret, 2002). Cette idée de communauté affective est reprise par le sociologue Philippe Liotard pour qui le spectacle sportif posséderait cette « qualité singulière » d'unifier des individus « dont rien dans les goûts, les préférences culturelles ou l'idéologie ne [laisse] présager une quelconque passion commune ». Conséquemment, pour Liotard, « le rôle qu'a joué ou que joue le sport dans la construction, la diffusion et la sédimentation d'une commune idée de la nation peut difficilement s'expliquer en dehors de cette singularité qui consiste à établir une communauté affective » (Liotard, 1997, p. 16). Ainsi, un peu comme l'a déjà été ici la religion - et l'est encore dans certaines parties du globe - le sport parvient à

rassembler les individus autour d'une identité commune par le biais d'une croyance collective.

En ce sens, rarement a-t-on vu dans les dernières années une démonstration aussi forte de cette communauté affective que lors de la Coupe du monde de football disputé en France en 1998. Portée par le joueur d'origine kabyle Zinedine Zidane, l'inattendue victoire de la France devenait soudainement une illustration sans précédent des réussites du modèle d'intégration à la française (Raballand et Marteau, 2009). Le soir de la victoire ainsi que les jours suivants, tous, sans égard à leur origine ethnique, à leur classe sociale, à leur sexe ou à leur religion, criaient dans les rues leur fierté d'être Français. C'est comme si les clivages traditionnels devenaient soudainement secondaires au profit de la fierté de partager une appartenance commune. Certes, ces moments d'euphories collectives sont éphémères et rapidement, les divisions habituelles ainsi que les vieilles querelles sociales, culturelles et politiques entre les individus refont surface. Toutefois, bien que ne s'inscrivant pas dans la durée, ces manifestations de l'être-ensemble collectif illustrent parfaitement cette prédisposition qu'a le spectacle sportif à rendre tangible la communauté.

2.2.3 Agent de cohésion sociale

Plus qu'une simple mise en exergue des identités collectives, l'écrivaine et sociologue Andrée Yanacopoulo nous dira du sport-spectacle, c'est-à-dire celui qui est fait pour être regardé, qu'il « contribue à entretenir la cohésion interne du groupe » (Aquin et Yanacopoulo, *op. cit.*, p.138). Les images que véhicule celui-ci sont à ce point porteuses de symboles sociaux et culturels que leurs significations ne peuvent qu'être collectives (*Ibid*, p.140). Pendant la joute ou la compétition, l'athlète porte sur ses épaules beaucoup plus que la simple pression qu'il s'impose. Il porte plus souvent qu'autrement, et cela bien malgré lui, les espoirs, les aspirations et les

rêves de tout un groupe, voire de tout un peuple. Pour reprendre Roland Barthes : « L'homme a donné sa victoire en spectacle pour qu'elle devienne la victoire de ceux qui le regardent et se retrouve dans lui. » (Aquin, *op.cit.*). Et cette victoire individuelle, devenue victoire collective, est un élément parmi tant d'autres qui contribue à alimenter le sentiment d'appartenir à un même groupe social.

2.3 Sport, nationalisme et communautés nationales

Aborder l'identité dans le sport c'est bien souvent l'aborder sous l'angle des identités nationales. Pourtant, il convient ici de le mentionner, les concepts de communauté et d'identité collective ne renvoient pas systématiquement à la sphère nationale. La classe, le genre ou bien encore l'appartenance religieuse constituent, ou ont constitué historiquement, des socles d'identification important, et cela, dans une majorité de sociétés (Sugden et Bairner, 1999, p.2)¹⁵. Toutefois, comme le soulignait Raymond Aron en 1962, par sa capacité à « incarner un destin ou une vocation », l'appartenance à la nation a constitué le référent identitaire par excellence dans la modernité (Aron, 1962, p.13-14).

En effet, selon Aron, la nation a ceci de particulier qu'elle parvient à unir, sous un même toit, la totalité des individus sous la base d'une culture commune. « La racine de la famille est biologique, mais l'unité des familles, qui se rassemblent pour constituer un peuple, n'est ni exclusivement raciale, ni strictement territoriale, elle est l'unité d'une culture, d'un ensemble singulier de croyances et de conduites » (*Idem*). Cette idée est reprise par Jacques Beauchemin pour qui la nation constitue non seulement le « foyer rassembleur de toutes les différences », mais également un

¹⁵ En ce sens, l'identité urbaine des équipes sportives a été et demeure toujours un référent identitaire majeur. Depuis quelques années, de nombreuses villes possédant des clubs sportifs professionnels ont saisi le fort potentiel de promotion et d'identification qui découlaient de la présence d'un club sportif au sein de la ville. Le slogan «La ville est hockey» que l'on a vu à Montréal en 2006 témoigne de ce souci d'appropriation urbaine (voir Cha, 2011).

« sujet politique » transcendant les divisions permettant, du coup, l'appartenance à une identité commune. (Beauchemin, 2007, p.39).

De ce fait, n'en déplaise aux partisans du cosmopolitisme pour qui toute référence à la nation relèverait d'une certaine forme d'archaïsme (Manent, 2001, p.72), l'appartenance à la nation constitue encore aujourd'hui un terreau fertile à l'identification sportive et le sport n'en constitue pas moins une illustration manifeste. Quiconque a regardé, ne serait-ce que deux minutes, les derniers Jeux olympiques de Sotchi a été à même de saisir le rôle du sport dans le processus de construction identitaire et de *nation building*.

Une part importante des écrits sur le sport depuis une trentaine d'années ont d'ailleurs porté sur les liens intrinsèques entre le sport et le nationalisme. Sans vouloir en faire une revue de littérature exhaustive, il convient toutefois ici d'exposer les principales composantes du sport qui en font un outil privilégié lorsque vient le temps d'aviver le sentiment national. Car bien que le sport ne soit pas un catalyseur des grands mouvements nationaux, il n'en demeure pas moins un reflet des tensions sociales et politiques, voire un support des politiques nationales. Un affrontement États-Unis-U.R.S.S. pendant la Guerre froide n'avait pas, en soi, d'incidence sur les rapports diplomatiques entre les deux pays. À l'inverse, les tensions diplomatiques entre les Blocs de l'ouest et de l'est se sont à mainte reprise immiscées dans le sport. En cela, notons les boycotts successifs des Américains aux Jeux de Moscou en 1980¹⁶ et des Soviétiques aux Jeux olympiques de Los Angeles en 1984¹⁷.

¹⁶ Les Jeux olympiques d'été de 1980 à Moscou furent marqués par le boycott d'une cinquantaine de nations (dont les États-Unis) à la suite de l'invasion de l'Afghanistan par l'Union Soviétique en 1979.

¹⁷ Les Jeux olympiques d'été de 1984 furent marqués par le boycott d'une quinzaine de pays du bloc communiste, dont l'URSS, lesquels craignaient pour leur sécurité, mais également pour répliquer au boycott américain aux Jeux olympiques de Moscou quatre ans plus tôt.

2.3.1 Instrumentalisation politique du sport

Or, par sa disposition à symboliser, mais surtout à renforcer l'appartenance nationale, il n'est pas surprenant que le sport ait été **historiquement** mobilisé dans la construction et la consolidation des identités nationales. Assez tôt, les dirigeants nationaux ont saisi le fort potentiel symbolique de celui-ci ce qui, il convient de le mentionner, ne s'est pas fait sans engendrer certaines dérives. Son instrumentalisation par différents régimes politiques de type autoritaire au cours du XXe siècle afin de démontrer la supériorité et la domination d'une idéologie particulière ainsi qu'à galvaniser les masses a été, en ce sens, largement documentée et c'est pourquoi nous ne chercherons pas à nous étendre davantage sur le sujet.

De Mussolini à Hitler en passant par Franco et Staline, les exemples en ce sens abondent. L'interprétation des victoires nationales devient en effet un instrument privilégié lorsque vient le temps de faire la promotion de valeurs telles l'identité, l'efficacité et la fiabilité. À l'inverse, le sport comme espace d'affrontement codifié, ritualisé et pacifié a **aussi** fait l'objet de nombreux travaux. Toutefois, un fait subsiste. Qu'elle soit **négative** ou positive, la relation entre le sport et le nationalisme est, nous dira Alan Bairner, incontournable :

In such ways, however, sport does provide us with an important arena in which to celebrate national identities. It also forces us at times to consider the precise nature of own national identity. It provides opportunities for representatives of different nations to engage with each other in honest competition and for their fans to enter into the world of carnival. It is also disfigured at times by the darker side of nationalism. Competitors cheat and are often officially encouraged to do so in order to promote the athletic prowess of the nation. Fans riot in some strange attempt to conduct war by other means. Benign or aggressive, the relationship between sport and nationalism is, nevertheless, inescapable. (Bairner, p.17)

2.4 La nation : entre communautés imaginées et traditions inventées

Aussi incontournable soit-elle, la relation entre le sport et le nationalisme n'est toutefois pas inopinée. En effet, la mobilisation d'éléments culturels signifiants aux yeux de la communauté est essentielle pour qu'existe, de façon tangible, l'esprit de la nation. À l'instar de Benedict Anderson (1991), nous dirons des nations qu'elles sont des *communautés imaginées* dans la mesure où elles se concrétisent dans l'imaginaire collectif de la communauté. Pour Anderson, la nation est imaginée, et non imaginaire, « parce que même les membres de la plus petite des nations ne connaîtront jamais la plupart de leurs concitoyens : jamais ils ne les croiseront ni n'entendront parler d'eux, bien que dans l'esprit de chacun vive l'image de leur communion ». Conséquemment, pour que vive dans l'esprit de chacun l'image de leur communion, la nation a besoin de symboles forts et rassembleurs qui deviendront signifiants pour les membres d'une même communauté nationale. Ainsi, un drapeau, un hymne national, une langue commune, des institutions peuvent ainsi cristalliser le sentiment national d'un peuple au même titre qu'une importante victoire sportive.

C'est d'ailleurs un point soulevé par l'historien anglais Eric Hobsbawm dans son ouvrage *Nations et nationalisme depuis 1780* (2001). Consacrant quelques pages sur le phénomène sportif, Hobsbawm décrit brièvement comment le sport est devenu un moyen efficace pour inculquer un sentiment national, plus particulièrement chez les gens moins politisés. S'intéressant principalement à la période comprise entre les deux guerres, l'historien anglais démontre que parallèlement au rôle des médias dans la standardisation et l'homogénéisation des idéologies populaires, le sport en tant que spectacle de masse a lui aussi permis de cristalliser l'appartenance à une communauté nationale. « La communauté imaginée de millions de gens semble plus réelle quand elle se trouve réduite à onze joueurs dont on connaît les noms. L'individu, même celui qui ne fait que crier des encouragements, devient lui-même le symbole de sa nation. » (*Ibid*, p.264). Encore une fois, il ne faut donc pas y voir un hasard selon

l'historien si, dans le passé, plusieurs dirigeants politiques ont instrumentalisé le sport pour galvaniser les masses et diffuser un sentiment national.

Toujours selon Hobsbawm (2012), le sport n'est rien de moins qu'une réponse au besoin qu'ont les peuples d'inscrire leur histoire à travers des grands récits nationaux ou, pour le dire comme l'historien anglais, à travers des *traditions inventées*. Hobsbawm définit une tradition inventée comme étant un « ensemble de pratiques de nature rituelle et symbolique » cherchant à inculquer, par la répétition, certaines valeurs et normes de comportement en continuité avec un passé historique (Hobsbawm, 2012, p.28). Pour Hobsbawm, la particularité de ces traditions « inventées » tient au fait que leur continuité avec ce passé est, dans une large mesure, de nature fictive. Or, pour l'auteur anglais, le concept même de nation reposerait sur des traditions inventées en ce sens qu'il se rattache essentiellement à des éléments construits, voire imaginaires. Pour exister dans l'imaginaire collectif, la nation doit donc se construire un passé glorieux, des lieux de mémoire, des objets de culte, en d'autres mots, un passé en toute cohérence avec le présent. Selon Hobsbawm, c'est donc dans cet esprit que le sport s'est posé, à partir du milieu du XIXe siècle, comme un important vecteur d'appartenance nationale :

Le sport de masse comme le sport bourgeois combinaient l'invention de traditions politiques et sociales d'une autre manière encore : ils offraient le vecteur nécessaire à l'identification nationale et au sentiment d'appartenance à une communauté fictive. [...] Le développement du sport a offert au nationalisme de nouveaux modes d'expression à travers le choix ou l'invention de sports spécifiquement nationaux [...] ». (*Ibid*, p.321)

Cette idée est reprise chez le sociologue Philippe Liotard pour qui le sport permet de définir des points de repère propre aux communautés nationales, lesquels parviennent par la suite à s'inscrire dans les grands récits nationaux. Ainsi, selon Liotard, c'est parce qu'il participe à l'établissement d'un légendaire spécifiquement national que le

spectacle sportif parvient à véhiculer les valeurs dont chaque nation a besoin pour se forger un imaginaire national :

Les nationalismes fournissent les valeurs essentielles dont ont besoin les individus. Parmi ces valeurs se concrétisent la solidarité ou la conscience d'appartenir à une même communauté définie nationalement. [...] Ainsi, les victoires sportives internationales contribuent à établir un ensemble commun de points de repère clairement définis. La communauté imaginée s'invente une histoire commune. De cette façon, le sport participe à l'établissement d'un légendaire spécifiquement national avec ses héros, ses épopées, ses Austerlitz et ses Waterloo, ses revanches. [...] Ce légendaire national assure la fonction de symbole collectif autant qu'il utilise la symbolique sportive pour renforcer l'imaginaire national. Car, dans le légendaire sportif national, ce qui compte n'est pas tant que le champion l'emporte, mais qu'il permette à la nation de « se reconnaître » dans les valeurs qu'incarne le sportif. [...] L'évènement sportif international suscite donc un discours identitaire dont une des fonctions consiste à véhiculer les valeurs de la nation dont le public a besoin ». (Liotard, *Op. cit.*, p.19)

2.5 Le sport au secours de la nation

Jusqu'à maintenant, l'essentiel de notre propos a servi à théoriser notre objet d'étude et conséquemment, à démontrer ce qui rend possible les nombreux croisements entre le sport et la politique. Nous avons ainsi tenté de démontrer que le sport est un puissant vecteur d'affirmation identitaire ainsi qu'un outil privilégié pour témoigner de la vitalité et de la force de caractère d'une nation. Dans les prochains paragraphes, nous allons désormais nous attarder sur ses manifestations un peu partout sur la planète. Car depuis plus d'un siècle, nombreux ont été les dirigeants politiques à instrumentaliser les victoires sportives dans le but bien précis de consolider le sentiment national. Une grande victoire dans un sport d'équipe sera ainsi l'occasion de souligner que c'est l'apport de chacun des membres qui a rendu possible cet accomplissement et conséquemment, que c'est par l'union des individualités que s'exprime le dynamisme de la communauté. Le sport devient donc ici une analogie de ce que devrait être la vie en société.

En ce sens, un évènement sportif au Canada a tout particulièrement servi la cause de la nation canadienne. Mise sur pied par le Premier ministre canadien de l'époque Pierre Elliot Trudeau, la *Série du siècle*, disputé à la fin de l'été 1972¹⁸, demeure encore à ce jour, dans l'imaginaire de nombreux Canadiens, l'un des plus grands moments de l'unité nationale. Comprenant un nombre important de joueurs québécois, la victoire de l'équipe canadienne symbolisait soudainement la vitalité de la nation canadienne qui, unie d'un océan à l'autre, parvenait à accomplir de grandes choses. Qui plus est, cette célébration sans précédent du nationalisme canadien se trouvait, du moins provisoirement, à damner le pion au nationalisme québécois qui était alors en pleine émergence. Comme le démontre Beauchamp (2014), autant les médias anglophones que les médias francophones de l'époque ont souligné le rôle de la Série du siècle dans le rapprochement entre les deux principaux groupes linguistiques. Suite à un but d'Yvan Cournoyer lors de la première victoire du Canada, nombreux seront les médias à souligner que Cournoyer a sauvé l'honneur du Canada ce qui fera d'ailleurs dire à un journaliste de *The Gazette* que le joueur québécois a fait plus pour « contrer le séparatisme qu'une centaine de discours de Claude Wagner » (*The Gazette*, 29 septembre 1972, p.6. , tiré de *Ibid*, p.84).

La victoire du Canada pendant la Série du siècle, tout comme l'ont été dans une moindre mesure les victoires aux Jeux olympiques de Salt Lake City (2002), Vancouver (2010) et Sotchi (2014), ont habilement été instrumentalisées par les politiciens et les médias qui y ont vu, dans chacune de ses victoires, un triomphe patriotique permettant d'alimenter à la fois la fierté nationale ainsi que l'unité de ses deux principaux groupes linguistiques. Plus qu'aucun autre sport, le hockey a participé au cours du XXe siècle à la création d'une identité et d'une conscience proprement canadienne qui, pendant longtemps, a cherché à s'affranchir de ses

¹⁸ La Série du siècle est une série de huit rencontres internationales opposant les meilleurs joueurs de hockey Canadien contre les meilleurs joueurs de hockey Soviétiques. L'ensemble des rencontres se sont déroulées entre le 2 et le 28 septembre 1972. Les quatre premiers matchs ont lieu dans différentes villes du Canada, tandis que les quatre derniers sont joués à Moscou en URSS.

origines et influences britanniques¹⁹. Ainsi, l'adoption du hockey comme sport national s'est donc rapidement imposée comme l'un des principaux éléments de l'identité canadienne et conséquemment, une composante culturelle unissant les Canadiens d'un « Océan à l'autre ». La création de la Série du siècle par l'ancien Premier ministre canadien Pierre E. Trudeau fut donc une judicieuse entreprise de *Nation building* qui, s'il faut en croire l'impact qu'a encore cet événement dans l'imaginaire collectif des Canadiens – y compris les Québécois – s'est avéré bien calculé.

2.5.1 Outil d'unification ou de division?

C'est un fait indéniable, le sport uni. Inversement, le sport peut aussi diviser. Sans être à la base des divisions et des tensions au sein des communautés, celui-ci n'en est pas moins le reflet. Toutes sociétés, quelles qu'elles soient, trouvent en son sein des facteurs conflictuels qui scindent ses membres. Que ces divisions soient de type ethnique, religieuse, générationnelle, basée sur le genre et le sexe ou bien encore sur les classes sociales, les sociétés ont de tout temps été traversées par des tensions qui bien souvent, ont leur origine à une époque si lointaine qu'on en oublie les raisons de la discorde. Le sport peut ainsi parvenir, dans ces circonstances, à exposer ces conflits, voir à les exacerber. C'est le cas notamment en Écosse ou en Irlande du Nord où, par exemple, les clubs de football (soccer), formés sous la base de l'appartenance religieuse, attestent des tensions entre catholiques et protestants (Bairner, 2001).

Ainsi, bien que ces tensions puissent provoquer de malheureuses dérives comme l'ont démontré les cas de hooliganisme un peu partout sur la planète ainsi que les actes de violence qui découlent de certains affrontements sportifs, le sport est, plus souvent qu'autrement, l'occasion pour les différents groupes en action de s'exprimer pacifiquement via la forme ritualisée et codifiée qu'est le sport. Ainsi, pour reprendre

¹⁹ Le prochain chapitre sera consacré à la naissance et au développement du sport dans la société canadienne-française.

Norbert Elias et Eric Dunning, le sport est une composante du progrès civilisationnel dans la mesure où les règles en vigueur dans chaque sport participent au contrôle et à la canalisation des pulsions agressives (Elias et Dunning, *op.cit.*) C'est dans cet esprit que s'expriment généralement les rapports de force entre les différentes communautés nationales d'un même État. Par conséquent, le sport devient un outil privilégié visant à promouvoir ses propres intérêts, à la fois pour les groupes dominants, et à la fois pour les groupes minoritaires:

Thus, dominant groups in society use sport to consolidate their control over particular societies by imposing a specific value system on the entire population. [...] On the other hand, subordinate groups can also use sport to bring together oppositional forces and articulate challenges to the prevailing value system and the power relations which are dependent on it. Thus, sport is more than a mere barometer which gauges the levels of political division. It is also an integral element in the actual politics of division. (Sugden et Bairner, 2000, p.7)

2.5.2 Le nationalisme sportif des petites nations

Beaucoup de travaux ont porté dans les dernières décennies sur les liens intrinsèques existant entre le sport et le nationalisme. Toutefois, dans la plupart de ces ouvrages, le nationalisme sportif est essentiellement exposé comme étant une caractéristique inhérente aux États-nations. Or, nous le verrons, le sport en tant que composante génératrice de l'identité et du sentiment national n'est pas l'unique apanage des peuples constitués en État souverain. En effet, à l'instar de Sugden et Bairner, il nous apparaît indéniable que le sport peut offrir, aux petites nations ou minorités nationales, une voie pour s'affirmer ou, pour le dire comme Bairner, un support d'affirmation identitaire pour les minorités nationales. «Sport also has the capacity to help to undermine official nationalism by linking itself to sub-nation-state national identities and providing a vehicle for the expression of alternative visions of the nation » (Bairner, 2001, p.18)

2.5.3 Qu'est-ce qu'une petite nation?

Avant d'aller plus loin, il nous apparaît toutefois indispensable de s'attarder au concept de *Petite nation*. Nous reprendrons ici la définition d'Alain Finkelkraut qui dans son ouvrage construit sous forme de conversation avec Antoine Robitaille, *L'ingratitude. Conversation sur notre temps* (2000), s'intéresse à cette notion. C'est ainsi, nous dira Finkelkraut, que ce n'est pas leur taille ni même leur superficie qui caractérise les petites nations. Le *petit* renvoie davantage à l'idée que celles-ci sont « précaires » et « périssables » (*Ibid*, p.21.). En ce sens, Finkelkraut reprend la définition de Milan Kundera pour qui la petite nation est « celle dont l'existence peut être à n'importe quel moment remise en question, qui peut disparaître et qui le sait » (*Ibid*.).

Finkelkraut ajoute que celles-ci sont, en quelque sorte, « des êtres sans raison d'être » dans la mesure où « elles n'ont pas de place dans le train de l'histoire, et quand elles veulent monter quand même, les ayants droit, ceux qui ont composté leur billet, appellent scandalisés, le contrôleur pour les en faire immédiatement descendre » (*Ibid*, pp.21-22). Ce dernier élément est très intéressant, car l'histoire démontre que de façon presque systématique, les petites nations qui ont voulu prendre en main leur destin se sont butées au refus de l'État central. La *Loi sur la clarté référendaire*²⁰ qui a fait suite au référendum de 1995 au Québec ainsi que le refus tous azimuts de Madrid de laisser les Catalans se prononcer sur leur indépendance à l'automne 2014²¹ sont des exemples parmi tant d'autres qui témoignent de cette difficulté. La farouche résistance à laquelle font les petites nations dans leur désir de s'émanciper politiquement n'en trouve pas moins écho dans

²⁰ La loi sur la clarté référendaire fait suite à la tenue du référendum québécois de 1995 où les Québécois ont rejeté à 50,6 % le projet de souveraineté du Québec. Cette courte victoire a incité le gouvernement fédéral d'alors à mettre en place des mécanismes pour éviter la sécession du pays.

²¹ Depuis l'annonce de la tenue d'un référendum pour l'indépendance de la Catalogne à l'automne 2014, le chef du gouvernement espagnol Mariano Rajoy, proclame fermement, en lien avec la constitution, l'indissolubilité de la nation espagnole et conséquemment, refuse de négocier quoi que ce soit avec le gouvernement catalan.

le sport. Dans les prochains paragraphes, nous verrons, à l'aide d'exemple tiré ici et ailleurs, différents types de nationalisme sportif issu des petites nations.

2.6 Les identités sportives des petites nations

Les exemples de nationalisme sportif chez les petites nations sont nombreux. En ce sens, personne ne contestera la puissante charge identitaire dont sont investis les clubs de football européen FC Barcelone en Catalogne et l'Athletic de Bilbao au Pays basque espagnol tout comme l'est le Canadien de Montréal pour les Québécois. Bien plus que de simples clubs de sport professionnel, ceux-ci sont devenus, au fil de leur histoire, d'importants symboles identitaires pour leurs populations respectives. À défaut de pouvoir parler de leur propre voix au concert des nations, les victoires chèrement acquises par ces équipes deviennent un puissant levier d'affirmation nationale pour la population.

Dans un article paru en 2013, Sebastien Stumpp et Denis Jallat nous démontrent que l'instrumentalisation du sport par les petites nations dans le but d'exalter leur sentiment d'appartenance, loin d'être un phénomène nouveau, trouve ses racines à la naissance du mouvement sportif. Selon Stumpp et Jallat, dès le XIX^e siècle, les spécificités linguistiques et culturelles des peuples étaient mises en valeur par les institutions sportives de leurs régions. Qui plus est, dès le XIX^e siècle, soit avant même l'avènement des Jeux olympiques par Pierre de Coubertin en 1896, les manifestations sportives constituaient déjà des « lieux de mise en scène du répertoire identitaire local » tout en permettant de lutter contre les dominations étrangères et nationales (Jallat et Stumpp, p.11.).

Les auteurs nous dirons ainsi que pour fonder l'existence d'une région, ses promoteurs tentent d'inscrire son existence dans le long terme et pour ce faire, mettent à jour un certain nombre de traits communs comme la langue, l'histoire et le

folklore ou, pour le dire autrement, des « identificateurs à forte portée communautaire » lesquels visent à renforcer le sentiment de partager un passé commun (*Ibid*, p.16.). Reprenant en partie les théories d'Anderson et de Hobsbawn, les auteurs soulignent le rôle du sport qui, à sa façon, mobilise des « ressources positives » et permet de rendre tangible l'appartenance à la nation ou à la région. La « sportivisation » de certains jeux traditionnels au XXe siècle comme le *gouren* ou la pelote basque aurait donc contribué à mettre en scène la généalogie d'une région et conséquemment, participé à « l'identification à un répertoire identitaire local » (*Ibid*, p.17). Pour le dire comme les auteurs, « le sport se mue alors en un conservatoire de pratiques traditionnelles et permet à ses pratiquants de s'approprier l'espace local pour en faire un point d'ancrage identitaire » (*Ibid*). L'affrontement sportif devient donc un terreau fertile pour les petites nations qui cherchent non seulement à se valoriser collectivement, mais aussi à s'affirmer face à « l'autre », l'autre étant souvent les pays auxquels ils appartiennent :

Le sport a en effet valeur de « test d'identité » pour de nombreuses communautés qui cherchent à valoriser l'altérité de leur espace. Parce qu'il met en jeu le corps, il permet d'établir des hiérarchies directement visibles sur la base de performances, de résultats, de classements, de comparaisons. Il constitue donc un lieu privilégié de reconnaissance et de projection, un espace où les antagonismes entre « nous » et « eux » peuvent aisément être mis en exergue (*Ibid*).

2.6.1 Le sport comme outil d'affirmation du sentiment national chez les Catalans

Les exemples de nationalismes sportifs au sein des petites nations pullulent aux quatre coins du globe. Nous l'avons brièvement noté, le F.C. Barcelone en Espagne a été, et demeure toujours à ce jour, l'un des principaux porte-étendards de la culture catalane. Fondé en 1899, le *Barça*, comme le disent les partisans du mythique club, assume des fonctions symboliques et politiques qui en font beaucoup plus qu'une simple équipe sportive pour les Catalans. Leur devise *Més que un club* (Quelque

chose de plus qu'un club), témoigne de l'importance symbolique du club aux yeux du peuple catalan. Depuis ses tout débuts, le F.C. Barcelone s'est intégré à la vie politique et culturelle de la Catalogne. En ce sens, les dirigeants du club n'ont jamais hésité à participer aux manifestations visant la reconnaissance des spécificités culturelles de la Catalogne ainsi qu'à réclamer une plus grande autonomie politique de la région. Le club a également pris position contre la dictature de Primo de Rivera (1923-1929) ainsi que celle de Franco (1939-1975), cela allant même jusqu'à causer la mort de l'un de ses présidents, Josep Sunyol, assassiné pour ses idées nationalistes pendant la guerre civile en Espagne (1936-1939).

Plus récemment, l'arrivée en 2003 du nouveau président Joan Laporta²² à la tête du FC Barcelone fut l'occasion pour le club de redéfinir son mandat et ses visées, amenant celui-ci à revendiquer avec plus de véhémences l'identité catalane du club. Laporta exigea, dès son arrivée avec le club, que les contrats de tous les joueurs soient rédigés en catalan tout en poussant les joueurs à suivre des cours intensifs de catalan (Musseau, 2003). De plus, lors de leur arrivée avec le club, les recrues doivent désormais s'engager solennellement au respect absolu pour la langue, les institutions, la culture et l'histoire de la Catalogne (*Ibid*). Dans les dernières années, l'adoption d'un troisième chandail aux couleurs du drapeau catalan témoigne une fois de plus la volonté des dirigeants du BC Barcelone de non seulement flatter la fibre identitaire, mais également de prendre position en faveur de l'indépendance de cet État espagnol.

L'affirmation du nationalisme catalan à travers la forme symbolique qu'offre le spectacle sportif ne se limite toutefois pas au football. Dans son article, « Spain divided : The Barcelona Olympics and Catalan nationalism », John Hargreaves démontre d'ailleurs comment les Jeux olympiques de Barcelone en 1992 ont été une

²² Président du club du 5 juin 2003 jusqu'au 30 juin 2010, le règne de Joan Laporta au sein du FC Barcelone sera marquée par de nombreux championnats. Depuis novembre 2010, Laporta est député du Parlement de Catalogne et conseiller municipal de Barcelone depuis 2011

occasion en or pour les Catalans de démontrer au monde entier la vigueur de la culture catalane, mais surtout, d'affirmer leur identité nationale ce qui, note l'auteur, ne s'est pas fait sans heurts avec le gouvernement de Madrid (Hargreaves, 2000). À l'inverse, Hargreaves démontre également que les jeux furent instrumentalisés par le gouvernement espagnol afin d'illustrer l'unité nationale des Espagnoles (*Ibid*, p.25-26). En effet, de voir tous les Espagnols, y compris les Catalans, parader dans le stade lors de la soirée d'ouverture et participer aux épreuves sous les couleurs de l'Espagne a suffi, aux yeux de plusieurs, à démontrer l'unité nationale du pays. Qui plus est, la présence sur la même tribune du président espagnol Felipe González Márquez ainsi que de Jordi Pujol, président de la Catalogne, envoyait au monde entier, nous dit l'auteur, l'harmonie entre la Catalogne et l'Espagne.

2.6.2 Les minorités nationales en URSS

Certes, le cas du FC Barcelone est assez unique. Toutefois, l'affirmation identitaire par le sport chez les petites nations trouve écho ailleurs sur la planète. Ce fut notamment le cas de certains États jadis annexés à l'empire soviétique jusqu'au tournant des années 1990. Certains exemples méritent d'ailleurs qu'on s'y attarde plus en détail. Par exemple, c'est à travers le basketball - et ses héros sportifs - que les Litvaniens sont longtemps parvenus à affirmer leur identité nationale et conséquemment, à vaincre leurs complexes d'infériorité. Rasa Čepaitienė et Ingvaras Butautas ont d'ailleurs très bien documenté le sujet dans leur article « Le sport dans la construction de l'identité lituanienne » (2005). À cet effet, le cas de la Lituanie est très intéressant. En effet, 1940 marque la première occupation et l'annexion du petit pays balte avec l'URSS. Ayant vu l'indépendance de leur pays s'interrompre de façon brutale²³, les Litvaniens saisiront, dans la « soviétisation de la vie sportive » qui leur

²³ Au printemps 1940, conformément au pacte germano-soviétique d'août 1939, l'Estonie, la Lettonie, la Lituanie et l'est de la Roumanie seront annexés à l'empire soviétique augmentant à quinze le nombre de républiques soviétiques.

sera imposée, l'occasion de maintenir et de renforcer leur nationalisme (*Ibid*, p.67). Pendant la période soviétique, le sport devait contribuer, en Lituanie comme dans les autres républiques soviétiques, à renforcer l'idéologie communiste et à la formation d'une image positive de l'URSS. Toutefois nous dirons les auteurs, les nationalismes locaux se sont rapidement emparés de cet attribut politique pour faire la promotion des spécificités culturelles et politiques de leur propre nation, entres autres en engageant des joueurs locaux.

Le club de basketball le *Žalgiris Kaunas*, lequel était alors composé d'une majorité de joueurs provenant de la Lituanie, deviendra dès lors, le porte-étendard des aspirations identitaires et du nationalisme lituanien (*Ibid*, p.69). Le sport a agi, poursuivent-ils, comme un substitut de la guerre permettant à la Lituanie « d'obtenir une reconnaissance symbolique » par des États à la fois plus puissants et ayant une attitude hostile ou défavorable à l'égard de la Lituanie. Comme le mentionnent les auteurs, « les victoires sportives sont aussi devenues un moyen de vaincre les complexes d'infériorité géopolitiques et culturels et de regarder l'avenir du pays avec optimisme, sans les retours traditionnels aux « temps glorieux du passé ». » (*Ibid*). Dans les années 1980, les rencontres opposant le *Žalgiris Kaunas* et le CASK de Moscou seront, jusqu'à la dissolution de l'URSS, des rencontres sportives à haute teneur politique offrant aux Lituaniens une tribune d'affirmation identitaire privilégiée.

Loin de se limiter à la Lituanie, le cas de l'URSS recèle de nombreux autres cas de luttes politiques dissimulées dans le sport. Toujours selon Čepaitienė et Butautas, le mécontentement par rapport à l'influence et la domination soviétique s'est manifesté dans de nombreux états (Hongrie, Pologne, Tchécoslovaquie) et conséquemment, le sport en a été, d'une certaine manière, l'un des principaux catalyseurs :

Le mécontentement par rapport au *grand frère*, ressenti par les pays du camp socialiste qui formellement avaient gardé beaucoup plus de libertés civiques, ne pouvait pas s'exprimer ouvertement et se concrétisait dès lors sur les terrains sportifs jusqu'à devenir selon M.Y. Prozumentchikov, un indicateur précis et un catalyseur des agitations futures. Ce que démontrent les événements de 1956 en Hongrie et en Pologne et particulièrement le « Printemps de Prague » de 1968. En luttant pour sortir de l'influence soviétique, les pays d'Europe centrale et orientale choisissaient symboliquement les activités sportives où leur victoire contre les Soviétiques était la plus crédible (*Ibid.*, p.69).

L'un des cas le plus probants s'est d'ailleurs déroulé aux Jeux olympiques d'été de Melbourne où se sont opposées en demi-finale les équipes de water-polo d'URSS et de Hongrie en 1956. Surnommée *Le bain de sang de Melbourne*, cette partie se déroulait dans un contexte particulièrement tendu entre les deux pays ce qui ne fut pas sans se refléter lors de l'affrontement. En effet, les Jeux olympiques se déroulaient à peine quelques mois après l'intervention des troupes soviétiques à Budapest. Ce contexte politique particulier se transposa rapidement dans la joute ne devenant rien de moins qu'un règlement de compte entre les deux pays. Les Hongrois allaient finalement remporter ce match avant de remporter la médaille d'or par la suite contre la Yougoslavie. Cet épisode, relaté dans le film documentaire *Szabadság, szerelem* (Children of Glory) (2006) de Krisztina Goda, montre une fois de plus la propension du sport à s'immiscer dans la vie sociale et politique devenant, derechef, un puissant vecteur d'affirmation identitaire.

2.6.3. Le rôle du sport dans l'identité québécoise

En somme, comme nous l'avons démontré dans les paragraphes précédents, le sport est un important outil de promotion et de défense des identités nationales. Si dans certains cas les équipes professionnelles jouent ouvertement la carte identitaire comme nous l'avons vu avec l'exemple du FC Barcelone ou du Žalgiris Kaunas, dans bien des cas, le spectateur puise lui-même, ou avec l'aide des médias, dans ses

référents culturels afin de s'identifier à un athlète ou une équipe sportive. C'est notamment le cas aujourd'hui au Québec où le principal club sportif, le Canadien de Montréal, se défend depuis plusieurs années d'être un symbole identitaire et refuse d'être instrumentalisé politiquement²⁴. Aux dires de plusieurs nationalistes québécois, le club de hockey montréalais se serait vidé dans les dernières décennies de toute substance identitaire devenant un produit commercial totalement aseptisé²⁵. Nous ne voulons pas ici s'étendre davantage sur le débat portant sur la pertinence ou non pour le Canadien d'assumer un rôle de symbole identitaire pour la société québécoise. Nous verrons toutefois dans les prochains chapitres qu'à certaines périodes de son histoire, le Canadien s'est acquitté de ce rôle, particulièrement pendant les premières années de son existence et plus spécifiquement pendant les années 1920-1930 alors qu'un autre club montréalais, cette fois de langue anglaise, rivalisait avec le Canadien dans le cœur des Montréalais. Nous y reviendrons.

Tout comme le Canadien l'aura fait pendant les premières décennies de son existence, les Nordiques de Québec auront aussi, à leur manière, exploité la fibre identitaire pour rallier leur part de partisans francophones. Arrivées dans la Ligue nationale de hockey en 1979, soit quelques mois avant le référendum de mai 1980 portant sur la souveraineté du Québec, les Nordiques auront tôt fait de faire vibrer la corde nationaliste pour ravir un certain nombre de partisans aux Canadiens qui détenaient, jusque-là, un monopole sur la province. Dans son ouvrage tiré de son mémoire de maîtrise, Steve Lasorsa (2011) démontre de quelle façon l'organisation des Nordiques a profité du contexte politique de l'après-référendum pour séduire une

²⁴ L'ancien président du Canadien, Pierre Boivin affirmait en 2010: « Nous ne faisons pas de politique. Nous jouons au hockey ». Il faut toutefois noter un changement de garde depuis quelques années avec l'arrivée de Geoff Molson à la présidence de l'équipe. Des cours de français sont maintenant offerts sur une base volontaire aux joueurs et le ratio de musiques francophones pendant les parties au Centre Bell est plus important depuis quelques années (Tremblay, *La Presse*, 2009).

²⁵ En entrevue à l'émission des *Franco-Tireurs* diffusée le 8 septembre à Télé-Québec, l'ancien député péquiste Pierre Curzi affirmait: « Moi, je ne suis pas paranoïaque sur la conspiration, mais je me dis quand ton plus gros symbole identitaire qui s'appelle l'équipe de hockey Les Canadiens de Montréal, il n'y a plus de francophones, quand tu commences à toucher à ça, excuse-moi, mais c'est politique en maudit. »

partie des partisans québécois. Dans un premier temps, alors qu'au tournant des années 1980 le Canadien est perçu de plus en plus comme le club de l'*establishment* anglophone²⁶, les Nordiques présentent pour leur part un visage essentiellement francophone. Avec le très coloré Michel Bergeron derrière le banc, Marcel Aubut à la présidence, Maurice Fillion à la direction-générale et un bassin important de joueurs issus des quatre coins du Québec, le club de la capitale nationale exploitera judicieusement les références nationales dans le but ravir le flambeau identitaire au Canadien.

Dès son entrée dans la LNH, l'équipe [les Nordiques] arborait le drapeau québécois avec l'écusson des Nordiques. Ils s'annonçaient sans vergogne comme l'équipe des Québécois pure-laine. On traitait avec sarcasme les *Canadiens*, avec leur bleu-blanc-rouge et leur direction anglophone, d'équipe d'Anglais (Turowetz et Goyens, 1986, p.272.).

Dans un deuxième temps, les uniformes des deux clubs québécois n'étaient pas sans évoquer la dichotomie fédéralisme-souverainisme. D'un côté, l'uniforme rouge et le nom Canadien²⁷ renvoyaient chez plusieurs au fédéralisme alors que l'uniforme des Nordiques, bleu et blanc orné de fleur de lys rappelant le drapeau québécois, évoquait davantage l'appui à l'indépendance du Québec²⁸. Dans le même ordre d'idée, l'organisation des Nordiques exigera que les annonces au micro lors des parties soient faites exclusivement en français et que les contrats des joueurs

²⁶ L'entraîneur de l'équipe était Bob Berry, le gérant Irvin Grundman et le président Morgan McCammon. De façon à faire contrepoids aux Nordiques, l'organisation du Canadien procédera dans les années suivantes à un important remaniement en nommant Ronald Corey comme président, Serge Savard comme directeur-général et Jacques Lemaire comme entraîneur-chef.

²⁷ Lors de la création du Club de hockey Canadien en 1909, le nom Canadien faisait référence à la population francophone du Canada et non pas aux Canadiens d'un océan à l'autre. Toutefois, dans les années 1980, chez beaucoup d'amateurs de hockey québécois, le nom Canadien faisait davantage référence au Canada qu'aux Canadiens français.

²⁸ Longtemps limité à deux fleurs de lys, le chandail des Nordiques en comptera désormais huit lors de son passage de l'Association mondiale à la Ligue nationale. Le fait de parcourir les quatre coins de l'Amérique du Nord drapés du drapeau fleurdelisé vaudront aux Nordiques des subventions du ministère du tourisme (Aubin, *L'Actualité*, 1980).

francophones au sein des Nordiques soient rédigés en français, une première dans une ligue où la seule langue de travail a toujours été l'anglais. Bien évidemment, l'organisation des Nordiques n'a jamais pris position pour l'indépendance du Québec tout comme les partisans du Canadien n'étaient pas tous fédéralistes. Toutefois, le souci des Nordiques de s'inscrire dans l'imaginaire collectif des Québécois comme étant « le » club des francophones,²⁹ et ce, en jouant à fond la carte identitaire en pleine période postréférendaire relevait d'une manœuvre fort judicieuse de la part de ses dirigeants.

Or, comme nous venons de le voir, les deux principaux clubs de hockey professionnels au Québec ont savamment exploité la fibre identitaire pour rallier les partisans québécois. Dans bien des cas toutefois, la population et les médias instrumentalisent eux-mêmes les succès d'athlètes québécois pour exalter le sentiment national. Les derniers Jeux olympiques de Sotchi en sont d'ailleurs une démonstration sans équivoque. Près de 40% des médailles canadiennes ont été remportées par des Québécois ce qui n'a pas manqué d'être évoqué tout au long des Jeux olympiques, y compris par des médias anglophones³⁰. Cette façon de souligner les succès d'athlètes québécois concourant sous les couleurs du Canada n'est d'ailleurs pas fortuite. Comme le démontre Jean Harvey, suite aux deux médailles d'or remportées par Gaétan Boucher aux Jeux de Sarajevo en 1984, René Lévesque, alors Premier ministre du Québec, profitera de l'occasion pour lancer cette petite fronde au Canada : « Québec 2, Canada 0 » (Harvey, 2000, p.31). Dix ans plus tard, ce sera au tour de Jacques Parizeau de se réjouir du succès des athlètes québécois. Au terme des Jeux olympiques de Lillehammer en 1994, l'ancien Premier ministre et chef du Parti Québécois n'hésitera pas, lui aussi, à brandir les succès des athlètes québécois en

²⁹ En 1988, le journaliste de *La Presse* Réjean Tremblay demandait à Marcel Aubut s'il y avait une raison particulière pour qu'un Québécois appuie les Nordiques plutôt que le Canadien, ce à quoi Aubut répondit ainsi : « Oui, parce que c'est un produit québécois. C'est la propriété des Québécois, c'est vraiment à eux » (Tremblay, *La Presse*, 1988).

³⁰ <http://www.theglobeandmail.com/news/national/why-quebec-athletes-are-leading-the-way-for-canada-at-sochi-games/article16794070/>

mettant l'accent sur le fait que 9 des 13 médailles du Canada (dont les trois médailles d'or) furent remportées par des Québécois (*Ibid*).

Certes, l'identification à des sportifs locaux n'est pas inconciliable avec celui de supporter de façon plus générale le pays auquel nous appartenons et cela, indépendamment de nos convictions politiques. En effet, une majorité de Québécois supportent les délégations canadiennes, et ce, peu importe la présence ou non d'athlètes québécois. La faible représentation de joueurs québécois dans l'équipe de hockey masculine³¹ – bien qu'ayant causé un petit tollé au Québec – n'a pas empêché la population québécoise de se ranger massivement derrière l'équipe canadienne lors des jeux de Sotchi. Dans une large proportion, les Québécois, y compris les souverainistes, préfèrent encore voir un athlète ou une équipe canadienne triompher que de voir ces derniers baisser pavillon devant leurs rivaux provenant d'un autre pays. Toutefois, un fait subsiste. Si le nationalisme québécois – tout comme l'est sans doute le nationalisme de beaucoup de petites nations – ne se manifeste pas par un refus total de l'état central, il n'en demeure pas moins qu'il se caractérise par une priorité aux athlètes locaux. Et comme le démontre Jean Harvey, le hockey a été au cœur de ce processus :

[...] sport have contributed to the promotion of Quebec nation [and] the French media in Québec have been involved in this process. First, during the years English Canada was following the performances of the Toronto Maple Leafs on Hockey Night in Canada, French Canada was watching the Montreal Canadiens on La Soirée du hockey where the performances on the French Canadians players have consistently been celebrated. (Harvey, 1999, p.33)

³¹ Sur les 25 joueurs que comportait l'équipe canadienne masculine de hockey, on ne retrouvait que quatre Québécois dans l'équipe ce qui n'a pas manqué d'être soulevé par de nombreux médias québécois.

2.7 Conclusion

À l'aide de théories tirées de plusieurs disciplines, nous avons cherché à démontrer dans ce chapitre que le sport comporte une dimension politico-identitaire. Le XXe siècle nous a permis de constater que le sport est à la fois un outil privilégié par les dirigeants politiques pour illustrer la vitalité et la force de leur peuple, mais aussi, une façon pour les peuples d'exister collectivement. À l'aide de différents exemples issus de la Catalogne, de l'ex-URSS et du Québec, nous avons voulu démontrer que le sport a été, et demeure toujours à ce jour, un moyen parmi d'autres qu'utilisent les petites nations pour revendiquer leur appartenance nationale et ainsi prendre forme dans l'imaginaire collectif. Le reste du mémoire sera consacré essentiellement à démontrer l'importance du sport au Québec dans la construction et la consolidation du sentiment national des Canadiens français.

CHAPITRE III

L'HISTOIRE DU SPORT AU QUÉBEC : UN VECTEUR DE L'AFFIRMATION IDENTITAIRE DES CANADIENS FRANÇAIS

Étudier l'histoire du sport au Québec en parallèle avec le développement social, politique, économique et culturel de la société québécoise, loin d'être anodin, propose au contraire un angle d'approche plutôt original. Si le sport n'a jamais été un élément déclencheur des aspirations identitaires des Canadiens français, il n'en a pas moins été un reflet, voire un levier des luttes d'affirmation identitaire. C'est d'ailleurs ce que nous proposons de démontrer dans les prochains chapitres. Nous verrons de quelle façon le sport a traduit, dans l'histoire du Québec, le désir d'affirmation nationale des francophones ainsi que leur volonté d'émancipation. Pour ce faire, nous reviendrons sur l'émergence et le développement du sport dans la société canadienne française du XIXe et XXe siècle. Nous verrons que bien que le sport se soit enraciné tardivement chez les francophones en comparaison de son développement dans la communauté anglophone, celui-ci n'en a pas moins été un baromètre des tensions sociales, politiques et culturelles. Les ouvrages des historiens du sport au Québec et au Canada seront principalement mobilisés pour cette partie.

3.1 L'arrivée des Britanniques et l'émergence du sport chez les Canadiens français

3.1.1 Un enracinement tardif

Produit culturel issu de l'immigration britannique venue s'établir le long de la vallée du Saint-Laurent suite à la Conquête, le sport fait son arrivée dans la société

canadienne à la toute fin du XVIII^e siècle. Bien qu'étant en contact assez rapidement avec ce nouveau phénomène culturel, les francophones du Canada y seront toutefois, à l'exception des courses de chevaux³², longtemps tenus à l'écart. En effet, pendant près d'un siècle, le sport sera principalement l'apanage d'une minorité d'anglophones issus des classes aisées, celui-ci étant organisé et administré presque exclusivement par des aristocrates anglais et écossais. Il faudra attendre la fin du XIX^e siècle pour que le sport, à la fois en tant que spectacle et à la fois en tant que pratique, pénètre, à divers degrés, les couches de la société canadienne-française (Guay, 1997, p.100). En effet, comme le démontre l'historien du sport Donald Guay, avant le XIX^e siècle, le sport est un divertissement tout à fait étranger aux francophones et son intégration dans le Québec de l'époque, nous le verrons, ne se fera pas sans heurter certaines valeurs et institutions jugées essentielles jusque-là à leur avenir en tant que peuple francophone et catholique (*Ibid*, p.137).

L'intégration tardive des sports chez les francophones s'explique principalement par son caractère élitiste et anglo-saxon qui, pour reprendre les termes de Guay, se retrouve aux antipodes des valeurs prônées par la société canadienne-française. D'une part, le sport est à cette époque un phénomène essentiellement anglais et protestant alors que la société canadienne-française est, pour sa part, francophone et catholique. D'autre part, le phénomène sportif est principalement urbain tandis que de l'autre côté, la population francophone est majoritairement paysanne et rurale (*Ibid*, p.137). Ces deux univers de valeurs et de réalités diamétralement opposés, lesquels étaient à la base de nombreuses tensions sociales, culturelles et politiques, ne seront pas sans nuire à cette participation tardive des Canadiens français.

³² Donald Guay démontre que bien qu'étant inférieur à celle des Anglophones, la présence de Canadiens français dans les courses de chevaux au début du XIX^e siècle n'est pas marginale pour autant. Ainsi, de 1805 à 1850, 22,5% des organisateurs de Course de chevaux sont francophones. En 1879, ce ratio sera inversé alors que 77,6% des organisateurs seront des Canadiens français (Guay, 1997, pp.202-203)

3.1.2 L'opposition du clergé face à la pratique sportive

Enfin, il ne faudrait pas passer sous silence le rôle prépondérant du clergé catholique³³ qui, à cette époque, proscrivait farouchement toute forme d'oisiveté et de plaisirs fugaces, catégorie dans laquelle l'Église rangeait le sport. Considéré « d'amusement frivole faisant partie des vanités du monde » (*Ibid*, p.191), deux aspects du sport semblent attirer plus particulièrement l'attention du clergé, ceux-ci exerçant « des influences néfastes [sur] l'intégrité morale et culturelle des Canadiens français » (*Ibid*, p.167). Dans un premier temps, le club, lequel est perçu comme une opposition à la famille, « cellule de base sur laquelle repose la vitalité de la nation » et dans un deuxième temps, la langue anglaise, chemin direct vers la « protestantisation des franco-catholiques » (*Ibid*, p.167). Ainsi, aux yeux du clergé, le sport s'attaque à des valeurs considérées comme étant les pierres d'assises de l'identité canadienne-française; la foi et la langue, et c'est pourquoi il faut en repousser son enracinement.

À mesure que le sport **pénétrera** la société canadienne-française, l'offensive du clergé se fera de plus en plus farouche. La professionnalisation du sport à la fin du XIXe siècle, laquelle entraînera sa commercialisation par des entrepreneurs avides de profits, éveillera de sérieuses craintes au sein de l'Église catholique :

Les sports professionnels, avec leurs vedettes, leurs champions, médiatisés par la presse à grand tirage, qui est selon les évêques « maître incontesté de l'opinion publique », attirent des foules partisans; ils influencent les attitudes et les comportements des amateurs, qu'ils soient spectateurs ou pratiquants. Cette forme de sport, dominée par le mercantilisme et ponctuée de dérives morales (tricherie, violence, etc.) a des effets pernicioeux dont il faut protéger les fidèles catholiques, notamment les jeunes, qui sont particulièrement sensibles aux prouesses des champions. (Guay, 1997, p.188)

³³ À partir de 1880, on estime qu'il y a un prêtre pour 520 fidèles au Québec. Cette proximité entre le clergé et la population leur permettra d'assurer à celui-ci un contrôle social très serré et cela, pendant plusieurs décennies. Cela fera d'ailleurs dire à Pierre de Coubertin, fondateur des Jeux Olympiques modernes lors d'un passage au Québec, que les Canadiens français sont « les humbles esclaves de leur clergé et de leurs congrégations » (Guay, 1997, p.166).

Toujours selon Donald Guay, trois éléments sont particulièrement dénoncés par le clergé notamment parce qu'ils « attaquent les fondements mêmes de l'éducation et de la société chrétiennes : l'individualisme, le sensualisme et le matérialisme » (*ibid*, p.188). L'esprit chrétien axé autour de la coopération, le partage, l'entraide et le sens communautaire s'accordent alors assez mal avec les valeurs diffusées par le spectacle sportif. Tout comme le sport spectacle, la pratique sportive sera aussi vertement dénoncée par le clergé, celui-ci y voyant une valorisation de la « compétition des uns contre les autres, la combativité, l'agressivité, le désir de vaincre, de dominer, et la valorisation des meilleurs, du meilleur » (Guay, 1997, p.188), autant de valeurs entrant en contradiction avec la philosophie catholique de l'époque.

3.2 La popularité croissante du sport au XIXe siècle

3.2.1 L'impact de l'urbanisation et de l'industrialisation dans la société canadienne-française

Malgré cette charge incisive contre le sport, celui-ci gagnera des adeptes chez les francophones tout au long du XIXe siècle, principalement au sein de la petite bourgeoisie issue des professions libérales, lesquelles sont mieux intégrées à l'univers urbain (Janson, 2001, p.58). Il faudra toutefois attendre la fin du siècle pour que petit à petit le sport s'enracine dans les habitudes de divertissement du prolétariat francophone. Plusieurs facteurs concourent à ce phénomène. L'urbanisation et l'industrialisation de la société canadienne-française à la fin du XIXe siècle contribuent largement à son expansion chez les francophones, principalement en apportant aux sports la clientèle, les dynamismes sociaux et les infrastructures dont ils ont besoin pour se développer (Guay, *op.cit.*, p.123).

À Montréal par exemple, la migration d'une population rurale vers la ville affectera de façon significative la composition ethnique de la population montréalaise. Ainsi, à partir de 1866, les francophones représenteront plus de la moitié des effectifs à Montréal, situation qui ne s'était pas vue depuis près de 35 ans (Linteau, 2000, p.44). Les nombreuses migrations vers la ville combinées à un taux de natalité exceptionnellement élevé permettront aux Canadiens français de voir leur poids démographique augmenter considérablement tout au long du XIXe siècle pour atteindre 60% de la population montréalaise à la fin du siècle (*Ibid*, p.45). Un tel accroissement de sa population conduira les francophones à mettre sur pied leurs propres institutions sportives. C'est donc dans cet esprit que sera fondée par Joseph-Xavier Perrault en 1892, la Société nationale de gymnastique de Montréal, première institution sportive créée par, et pour les francophones (Janson, *Op. cit.*, p.59).

3.2.2 L'influence de la culture britannique sur la jeunesse canadienne-française et les innovations technologiques

Toutefois, selon Guay, les processus d'industrialisation et d'urbanisation sont insuffisants pour comprendre le développement du sport chez les Canadiens français. Dans un premier temps, l'intégration et la diffusion du sport au Québec par les Britanniques à partir de 1760, bien que décriés par le clergé, n'étaient pas sans susciter l'intérêt des Canadiens français. D'ailleurs, *Le Courrier de Québec* notait déjà en 1808, de façon plus générale, l'influence croissante de la culture britannique et cela, principalement chez les jeunes :

Non seulement les Canadiens commencent à apprendre la langue de la mère patrie, mais j'aperçois aussi qu'ils en prennent les manières. Nos habits, nos tables, nos maisons, etc., sont à l'anglaise, et rien ne plaît tant à nos jeunes demoiselles que lorsqu'on leur dit qu'elles ont l'air anglais. (*Le Courrier de Québec*, 2 novembre 1808, cité dans Guay, 1997, p.102)

Ce n'était donc qu'une question de temps avant que ceux-ci manifestent leur intérêt pour le sport et qu'ils désirent, par le fait même, y prendre part. Dans un deuxième temps, un autre facteur non négligeable qui permit au sport de prendre de l'expansion autant chez les Canadiens français que chez les Anglais concerne les innovations technologiques, plus particulièrement les innovations en matière de transport. Au début des années 1830, la distance entre Montréal et Québec peut désormais être parcourue en bateau en vapeur en 18 heures, soit deux fois plus rapidement que vingt ans auparavant (*ibid*, p.113). Parallèlement au bateau à vapeur, le développement du chemin de fer à partir du milieu du XIXe siècle permettra de relier les localités et villages qui n'ont pas accès à des cours d'eau navigables (*Ibid*, p.114). Ces innovations faciliteront grandement les déplacements permettant l'organisation de rencontres sportives entre différentes villes du Québec, du Canada et même des États-Unis.

3.3. Contexte socio-politique : La montée du nationalisme canadien-français

Alors que peu à peu les Canadiens français s'initient à la pratique sportive à partir du XIXe siècle, plusieurs événements d'ordre politique vont concourir à raffermir leur sentiment national. Conscients de constituer une nation porteuse d'une culture et d'une histoire distinctes, les Canadiens français hésiteront de moins en moins à manifester avec véhémence leur identité ainsi qu'à exprimer publiquement leur nationalisme et les valeurs qui les caractérisent (Robert, 1975, p.156). Plusieurs événements historiques participent d'ailleurs à la montée du nationalisme canadien-français. Si la Confédération de 1867 fit naître certains espoirs dans le Canada français, principalement en ce qui a trait aux droits accordés à la langue française et à la religion catholique, ceux-ci seront rapidement déçus. En effet, le nouveau régime fédéral mis sur pied en 1867, bien que reconnaissant sur papier la dualité culturelle, linguistique et politique du pays, tend assez rapidement à restreindre, comme le

mentionne l'historien Jean-Claude Robert, les privilèges des Canadiens français au Québec (*Ibid.*). D'autres événements viendront mettre en relief le clivage entre les deux principaux groupes linguistiques du Canada. L'abolition en 1871 des écoles catholiques au Nouveau-Brunswick, la pendaison de Louis Riel en 1885 et la suppression des écoles francophones en 1890 au Manitoba sont autant d'événements qui exacerberont les tensions entre les anglophones et les francophones dans la deuxième moitié du XIXe siècle.

3.4 Quand le sport devient un levier d'affirmation identitaire

Dès lors, le sport deviendra un élément culturel parmi d'autres par lequel pourra s'exprimer le sentiment national des francophones du Canada, mais plus particulièrement, celui des francophones du Québec. Au tournant du XXe siècle, le sport ne sera rien de moins qu'un moyen de s'affirmer, de se valoriser, un moyen de symboliser la robustesse, la vigueur et la fierté des Canadiens français. C'est entre autres la thèse défendue par Gilles Janson dans son article « Le sport comme enjeu national chez les Canadiens français. 1890-1920 » (2001). Si le nationalisme sportif des Canadiens français s'est d'abord affirmé au travers les courses de chevaux pendant les décennies qui ont précédé la création de la Confédération canadienne en 1867, il faudra attendre la fin du siècle pour que celui-ci se manifeste plus concrètement, et cela, nous le verrons, à travers divers sports.

3.4.1 L'émergence du journalisme sportif

En ce sens, l'émergence du journalisme sportif à la fin du XIXe siècle n'est sans doute pas étrangère à ce phénomène. La popularité croissante du spectacle sportif à cette époque concourt à attirer l'attention des médias de masse qui y

consacreront peu à peu une plus grande couverture médiatique. Cette couverture de plus en plus marquée des médias envers le spectacle sportif, bien que répondant d'abord à des impératifs économiques, jouera un rôle prépondérant dans la diffusion et la popularisation de nombreux sports. Dans leur ouvrage *Hockey Night in Canada*, Richard Gruneau et David Whitson reviennent d'ailleurs sur les débuts de la presse sportive au Canada. Les auteurs mentionneront en ce sens l'importance de la presse écrite dans la popularité croissante du sport au sein de la population canadienne :

Like the sporting goods industry, the popular press helped to naturalize the idea of a « world of sport » in which the differences between high-level amateur and professional sport were becoming less important. People wanted news about *both* types of spectator sport, and even papers that tended to adopt a high moral tone ultimately couldn't ignore the public appetite for the sporting spectacle (Gruneau et Whitson, 1993, p.83).

L'apparition d'une chronique sportive régulière dans les quotidiens de masse francophone autour de l'année 1893³⁴, bien que survenant de cinq à six années après ses concurrents anglophones, témoigne de l'intérêt de plus en plus marqué des francophones à l'égard du sport (Janson, 1995, p.67). Dès lors, les médias francophones n'hésiteront pas à vanter les prouesses des sportifs canadiens-français et conséquemment, d'instrumentalisés les hauts faits d'« athlètes de chez nous » pour illustrer les principaux attributs qui caractérisent les francophones du Canada en tant que peuple. Pour les prochains paragraphes, nous nous référerons principalement aux travaux de Gilles Janson qui, à maintes reprises, a abordé la question de l'identité nationale dans le sport au Canada français, principalement au XIXe et au début du XXe siècle. Conséquemment, un bref retour sur les années 1890 à 1920 au Québec nous aidera à saisir la pertinence de son étude pendant la période 1945-1960.

³⁴ Un dépouillement systématique du quotidien La Presse permet à Janson d'affirmer qu'une chronique sportive régulière apparaît en 1893. Elle deviendra pratiquement quotidienne en 1895 (Janson, 1995, p.68)

3.5 Sport et identité nationale chez les Canadiens-français à la fin du XIXe siècle et début du XXe siècle

3.5.1 Les compétitions d'hommes forts

Les tours de force, connus plus communément comme étant les compétitions d'hommes forts, ont largement contribué au phénomène du nationalisme sportif au Québec. Dans son ouvrage *Emparons-nous du sport. Les Canadiens français et le sport au XIXe siècle* (1995), Janson consacre d'ailleurs quelques pages à ces manifestations sportives ainsi qu'à ses principaux artisans. L'étude des journaux de l'époque permet de prendre acte de la popularité de ce type de compétitions chez les Canadiens français, mais également, de saisir l'apport symbolique du sport spectacle dans la définition d'une identité proprement canadienne-française.

Ainsi, dans les dernières décennies du XIXe siècle, l'homme fort Joseph Montferrand personnifiait dans l'imaginaire collectif, aux dires de Benjamin Sulte du quotidien *La Presse*, « notre race, alors attaquée et maltraitée chaque jour par des étrangers qui voulaient nous réduire au rang des parias de l'Inde » (*La Presse*, 3 août 1891, cité dans Janson, 2001, p.93). Bien que peu connu aujourd'hui, Montferrand n'en demeure pas moins un personnage légendaire dans l'imaginaire canadien-français. Notons en ce sens les nombreuses biographies qui lui sont consacrées ainsi que certaines chansons dont les plus connus seront celles de La Bolduc et de Gilles Vigneault et lesquels ont contribué à sa mythification dans l'imaginaire collectif.

Nous ne pouvons évidemment pas traiter des compétitions d'homme fort sans glisser un mot sur celui qui fut considéré dans les années 1890 « d'homme le plus fort du monde », Louis Cyr. Né le 10 octobre 1863 à Saint-Cyprien-de-Napierville, Louis Cyr sera le premier sportif canadien-français à acquérir une notoriété internationale, de quoi mousser l'orgueil des habitants du Québec qui verront à travers ses exploits l'incarnation de « la vitalité qui est le propre du sang canadien-français » (*La Patrie*,

27 janvier 1891, cité dans *Ibid*, p.91). Janson résume d'ailleurs très bien la portée symbolique que pouvait avoir Louis Cyr pour un peuple cherchant alors à appuyer son appartenance sur des symboles identitaires forts. « Cet homme symbolisait la vigueur, la robustesse et la puissance d'un peuple qui, à bien des égards, doute de sa propre valeur. Il devient la réponse d'une communauté qui se sent inférieure. » (*Ibid*). Cet apport à la société canadienne-française sera d'ailleurs amplement reconnu comme en témoignent les nombreuses décorations reçues au fil des ans de la part entre autres de la Société Saint-Jean-Baptiste. Cette dernière verra d'ailleurs en Louis Cyr le représentant de la force physique de la « race » canadienne-française tout en se faisant le promoteur d'une Amérique où « le sang français n'a pas dégénéré » (Communiqué publié par la Société Saint-Jean-Baptiste, 1891, cité dans *Ibid*, p.91).

Un peu plus d'une décennie plus tard, soit en 1910, ce sera le club de crosse le National qui provoquera l'enthousiasme et la fierté des Canadiens français. Au lendemain de la conquête du championnat de la National Lacrosse Union, le quotidien *Le Devoir*, sous la plume du chroniqueur Tancred Marsil, signera d'ailleurs un éditorial à forte teneur nationaliste :

On dirait, que ce succès est celui de toute une **race**! [...] Ce que les nôtres viennent de remporter, ce titre de supériorité qui nous rend si orgueilleux aujourd'hui et nous fait vibrer si délicieusement, il n'y a pas que dans le sport que nous pouvons le conquérir. Partout, dans le commerce, dans l'industrie, dans l'exploitation de notre territoire national, partout où il y a des Canadiens français nous devrions nous réjouir de succès semblables à celui que vient de décrocher la petite, mais bouillante équipe du National (*Le Devoir*, 29 août 1910, cité dans Janson, 2001, p.62).

D'autres athlètes ou équipes sportives se sont aussi illustrées entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle. À chaque occasion, les médias ne manquent pas de souligner l'évènement et conséquemment, de mettre en évidence les vertus et les qualités propres à la « race canadienne-française ». Le sport, à la fois dans sa pratique et à la fois dans sa forme spectacle, s'impose donc, au tournant du XX^e siècle,

comme un terreau fertile à la manifestation du sentiment national ainsi qu'aux revendications linguistiques. Comme le souligne Janson, les Canadiens français exigent de plus en plus de leurs clubs qu'ils soient représentés exclusivement de joueurs francophones tout en réclamant la francisation des termes de sport³⁵. *Le Devoir* du 14 août 1907 note d'ailleurs, en ce sens, que les francophones devraient défendre plus vigoureusement leur langue trop souvent méprisée sur les terrains de sport (Janson, 2001, p.72). Produit de l'immigration anglaise, le sport est devenu, un siècle plus tard, un des principaux champs de l'affirmation identitaire des Canadiens français.

3.6 La manifestation du sentiment national collective dans le hockey

3.6.1 Les premiers clubs canadiens-français

S'il y a un sport où allaient s'incarner mieux que partout ailleurs les frustrations, les joies et les aspirations des Canadiens français au XXe siècle c'est bien dans le hockey. Comme le souligne Donald Guay dans son ouvrage *L'histoire du hockey au Québec. Origine et développement d'un phénomène culturel* (1990), dès la fin du XIXe siècle, le nombre de Canadiens français qui s'adonnent aux sports est suffisamment important pour que ceux-ci y entretiennent l'espoir de non seulement « lutter amicalement » avec les Anglais, mais également de faire mieux (Guay, 1990, p.233). Or, au tournant du XXe siècle, il appert pour nombre de Canadiens français que le sport est un terreau parmi d'autres dans lequel il convient désormais de

³⁵ Dans un article publié le 4 mai 1912 dans le quotidien *Le Devoir*, O.E. Blanchard aborde la question du sport et des anglicismes : « C'est un fait constaté, nous sommes si inconscients, si veules, si peu patriotes, que nous assassinons notre langue tout en nous amusant et c'est dans des ébats joyeux, le sourire aux lèvres que nous lui portons les coups les plus meurtriers. Y aurait-il moins d'entrain sur un champ de balle que sur un « *base-ball field* »? Les mots : arbitre, bloqueur, lanceur, attrapeur, ne valent-ils pas les mots : « *umpire* », « *short-stop* », « *pitcher* » et « *catcher* »? [...] Hurleur de mots exotiques, ce que vous gagnez, en reniant, comme des Judas, votre langue maternelle! » (Guay, 1997, pp.182-183)

s'illustrer. Comme le mentionne un journaliste sportif de *La Presse* en 1895, « il faut démontrer que les Canadiens français, dans les choses du sport, comme dans toutes les autres branches de l'activité humaine [ne sont] pas inférieurs aux autres races » (*La Presse*, 28 mars 1895, cité dans Guay, 1990, p.234).

Le hockey deviendra dès lors l'un des principaux supports de l'identité canadienne-française. En effet, la création de clubs de hockey composé exclusivement de joueurs francophones au début du XX^e siècle sera l'occasion pour les Canadiens français d'exprimer publiquement leur nationalisme³⁶. Assez tôt, les tensions entre les deux principales communautés linguistiques du Canada se refléteront dans le hockey. Par exemple, lorsqu'en 1906, la demande du club de hockey le National d'accéder à un niveau supérieur est refusée par les dirigeants anglophones de la ligue, c'est tout un branle-bas de combat qui se met en place. Le refus de la ligue d'accepter en son sein un club francophone suscite un tollé d'indignation aux quatre coins de la province qui est alors perçue comme une « injustice » envers les Canadiens français (*Ibid.*, p.252).

À l'inverse, les moments d'euphorie sportive seront perçus comme d'importantes victoires collectives aptes à revitaliser le sentiment national des Canadiens français. Les succès d'athlètes ou d'organisations canadiennes-françaises seront à chaque fois l'occasion de galvaniser le sentiment national pour un peuple qui, à cette époque, a bien besoin de victoire, aussi symbolique soit-elle. En ce sens, lorsqu'en 1907 le Montagnard remporte les grands honneurs de la ligue, les médias francophones ne manqueront pas de souligner qu'il s'agit d'un triomphe sans précédent de la « race canadienne-française ».

La saison 1907 est la meilleure jamais connue par le Montagnard qui, après plusieurs victoires sur les clubs anglophones, se retrouve en première position de la ligue pour finalement remporter le championnat de la *Federal*

³⁶ Notons plus particulièrement la création des clubs Le Montagnard et le National. Les deux clubs disparaîtront quelques années après la création des Canadiens de Montréal.

Hockey league. Selon le journaliste sportif de *La Presse*, c'est non seulement le Montagnard qui a triomphé, mais tous les Canadiens français avec lui. Le nous collectif s'affirme à travers le club de hockey. Chaque victoire sportive est une victoire nationale qui permet aux Canadiens français d'exalter la fierté et les valeurs nationales pour développer un fort sentiment d'appartenance et de solidarité ethniques (*Ibid*, p.253).

3.7 La création du Canadien de Montréal

3.7.1 Les débuts d'un symbole identitaire

La création du Club de hockey Canadien en 1909 s'inscrit dans cette volonté de doter les Canadiens français d'équipes exclusivement composées de joueurs francophones. Bien que fondé par un anglophone ayant davantage à cœur les retombées économiques qu'une réelle volonté de doter les Canadiens français d'une équipe bien à eux, il n'en demeure pas moins que le Canadien s'imposera peu à peu dans le cœur des francophones. Dès la saison 1911, les victoires du Canadien soulèvent l'intérêt des amateurs et de la presse écrite francophone. Mettant de l'avant le caractère francophone de l'organisation montréalaise, un journaliste du *Devoir* ne manque pas de souligner son ravissement et sa confiance devant un club alignant autant de « joueurs du pays ». « Avec de pareils hommes, nous serions bien surpris que le championnat du hockey ne suive pas celui de la crosse. Ah! Quelles merveilles on peut faire avec de l'étoffe du pays!!! » (*Le Devoir*, 9 janvier 1911, cité dans Guay, 1990, p.263.)

3.7.2 L'embauche d'un joueur vedette anglophone

Chez les partisans et les médias, le caractère francophone du club est une caractéristique à laquelle il vaut mieux ne pas s'attaquer, même si cela se fait au détriment du talent. En ce sens, l'embauche en février 1911 d'un anglophone, Rocket Power, ne se fera pas sans heurter la fibre nationaliste des Canadiens français qui y

verront dans cette acquisition un crime de lèse-majesté (Black, 1997, p.38). Supposé représenter les Canadiens français, il apparaît alors indigne pour les partisans et les médias que le club montréalais fasse l'acquisition d'un joueur anglophone, aussi bon soit-il. Le journaliste du quotidien *Le Devoir*, J.W. Clément parle alors d'un « déshonneur » fait à la nation canadienne-française et d'une tentative de « polluer le caractère distinctif du Canadien [par] l'infiltration de sang anglo-saxon » (*Le Devoir*, 14 février 1911, cité dans Black, 1997, p.39). On est alors qu'en 1911, le Canadien en est seulement à sa deuxième saison et nul ne peut alors prédire que le club deviendra, un peu plus d'un siècle plus tard, l'un des principaux vecteurs de l'identité québécoise.

Malgré le caractère cosmopolite³⁷ que prendra le club par la suite, celui-ci continuera d'incarner pour plusieurs et en première instance, la nation canadienne-française. Du moins, c'est l'avis de Peter Gzowski, alors rédacteur en chef du magazine *Macleans*, pour qui l'identité du club est indissociable des joueurs francophones qui le composent :

Ils ont un charme tout à fait latin. [...] La façon dont ils se donnent au jeu leur a valu de devenir l'équipe nationale du Canada français; aucune équipe n'a jamais pu représenter tout le Canada, un pays où les origines ethniques demeurent toujours entièrement distinctes; je me demande même si leur cri de ralliement « les Canadiens sont là » ne convient pas mieux au nationalisme canadien-français que « je me souviens ». » (Fischler et Richard, 1971, cité dans Black, 1997, p.43).

³⁷ François Black (1997) démontre en ce sens que jamais dans son histoire le Canadien n'a été composé en totalité de joueurs canadiens français. Selon les souhaits du Gérant de l'époque Georges Kennedy, le Canadien devait alors sélectionner les meilleurs joueurs et cela, sans égard à leur nationalité. D'ailleurs, dès la saison 1920-1921, la présence de francophones au sein de l'équipe n'atteint même pas 50%.

3.7.3. Les rivalités avec les clubs montréalais anglophones

La citation précédente, tirée de l'ouvrage de l'historien François Black, *Habitants et Glorieux. Les Canadiens de 1909 à 1960*, témoignent des dimensions symboliques et culturelles dont le club montréalais est porteur chez les francophones, principalement dans la première moitié du XXe siècle. La présence de clubs de hockey professionnels anglophones à Montréal a bien évidemment joué un rôle déterminant quant à la charge identitaire dont fut investie le Canadien dans les premières décennies de son existence. La présence des Wanderers jusqu'à la saison 1917-1918 et des Maroons de 1924 à 1938 ont ainsi incarné symboliquement les antagonismes entre les deux principaux groupes linguistiques de la province. Comme le souligne Black, l'arrivée des Maroons en 1924, club formé uniquement de joueurs anglophones, donnera lieu à l'une des plus grandes rivalités dans l'histoire de la Ligue nationale, chacun des deux clubs ralliant à sa cause les membres de son groupe linguistique (Black, 1997, p.60). Souffrant de difficultés financières à la fin des années 1930, les Maroons disparaîtront laissant aux Canadiens le monopole de la clientèle montréalaise. L'image du Canadien, jusque-là porte-étendard des Canadiens français, se verra transformer.

3.7.4 Le Canadien, l'équipe de tous les habitants du Québec?

Suite à la mort soudaine des Maroons, cinq joueurs de la défunte équipe anglophone rejoindront les rangs du Canadien de Montréal, modifiant, du coup, son statut d'équipe des Canadiens français. Dès lors, comme le démontre Black, la représentativité canadienne-française du Canadien pour les saisons 1938-1939 et 1939-1940 sera respectivement de 38% et de 36% (Black, 1997, p.89), nettement inférieure à ce qu'elle avait jadis été. Parallèlement à la faible représentativité de Canadiens français au sein du club montréalais, celui-ci atteindra pendant cette période des sommets de médiocrité, terminant plus souvent qu'autrement dans les

bas-fonds du classement. Non seulement les Canadiens français ne se reconnaissent plus au sein d'une équipe regroupant très peu de leurs compatriotes de langue française, cette équipe est également très mauvaise sur la glace. Il faudra attendre les années 1943-1944 pour que les Canadiens français se réapproprient leur équipe de hockey, à la différence cette fois qu'ils devront la partager avec les anglophones.

3.8 Conclusion

Ce n'est pas d'hier que le sport se pose comme un jalon important de l'identité canadienne française et québécoise. Nous avons vu dans ce chapitre de quelle façon le sport a traduit, dans l'histoire du Québec, le désir d'affirmation identitaire des francophones ainsi que leur volonté d'émancipation. Nous avons cherché à démontrer comment l'intégration du sport dans la société canadienne-française au XIXe siècle est le résultat d'un long processus. En effet, bien que les Canadiens furent l'une des premières sociétés à connaître le sport après les Britanniques, il faudra attendre la fin du XIXe siècle pour que celui-ci s'étende aux masses. Selon Donald Guay, deux facteurs concoururent tout particulièrement à cette appropriation tardive. D'abord parce que le « monde du sport » demeurera, jusqu'à la fin du XIXe siècle, un phénomène essentiellement anglo-saxon s'attaquant de front, aux dires du clergé, aux éléments essentiels constituant la nation canadienne-française, c'est-à-dire la langue et la foi. Ensuite, parce qu'il s'agit d'un phénomène principalement urbain alors qu'une majorité de Canadiens français vivent à cette époque en milieu rural. Dans le prochain chapitre, nous délaisserons quelque peu le sport pour contextualiser historiquement et politiquement la période 1945-1960 au Québec ce qui nous permettra ensuite de démontrer le rôle qu'à jouer le sport dans la volonté d'affirmation des Canadiens français, volonté d'émancipation qui trouvera écho au tournant des années 1960 avec la Révolution tranquille.

CHAPITRE IV

UNE SOCIÉTÉ EN PLEINE MUTATION : CONTEXTE SOCIO-HISTORIQUE DES ANNÉES 1945-1960 AU QUÉBEC

Nous avons mentionné d'entrée de jeu dans ce mémoire notre volonté d'étudier la place qu'a tenue le sport dans le désir d'émancipation et d'affirmation des Canadiens français entre 1945 et 1960. Le choix de cette période découle de plusieurs postulats dont au premier chef, le climat social, politique et culturel qui, à notre avis, a pu contribuer à faire du sport un levier d'affirmation identitaire de choix pour un peuple qui cherchait alors à s'émanciper. Nous chercherons donc à démontrer dans ce chapitre de quelle façon les années 1945 à 1960 ont favorisé une prise de conscience collective des Canadiens français, prise de conscience qui, nous le verrons dans le chapitre suivant, s'est diffusée et manifestée dans la sphère sportive. En effet, nous avons choisi la période 1945 à 1960 car un certain nombre de prémisses nous permettent de croire que ces années ont marqué un réveil collectif des Canadiens français. Plusieurs événements d'ordre politique, social et culturel ont témoigné d'un désir d'émancipation collectif et en ce sens, il nous apparaît indéniable que le sport a été, à sa façon, l'un des moteurs de l'affirmation identitaire des Canadiens-français pendant cette période. Nous reviendrons donc sur certains événements qui nous apparaissent avoir été porteurs de ce désir d'émancipation.

4.1 La minorisation du peuple canadien-français

Nous l'avons brièvement évoqué précédemment, le contexte politique de la deuxième moitié du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle nous apparaît avoir favorisé la montée d'un certain type de nationalisme au Québec. La place des francophones dans la Confédération canadienne, la pendaison de Louis Riel, la

fermeture de certaines écoles francophones dans le Canada anglais ainsi que la Crise de conscription ont tous été des événements à même de susciter la colère des Canadiens français et conséquemment, de favoriser l'émergence et la consolidation d'un fort sentiment national. Parallèlement, comme nous avons voulu le démontrer dans le chapitre précédent, le sport semble avoir été un support du désir d'affirmation identitaire des Canadiens français. À l'aide des ouvrages de Janson, Guay et Black, nous avons été à même de constater l'apport du sport dans la diffusion et la consolidation d'un sentiment national chez les Canadiens français.

Il est indéniable qu'un retour en arrière était primordial pour bien définir les contours de la période que nous nous apprêtons à analyser. Nous avons choisi les années 1945 à 1960 car il nous apparaît manifeste que loin de s'être apaisées, les colères et les frustrations des Canadiens français dans le contexte politique de l'époque se sont au contraire amplifiées. Nous croyons également qu'à l'instar des décennies qui ont précédé la *Grande noirceur*, le sport a cristallisé le désir d'affirmation nationale des Canadiens français. Dans les prochains paragraphes, nous proposons donc de revenir sur les contextes politiques, économiques, sociaux et culturels des années 1945 à 1960 afin d'illustrer comment ceux-ci ont été à même de favoriser la montée du nationalisme canadien-français et le désir d'émancipation du peuple. Cette partie nous permettra ensuite, au chapitre suivant, de démontrer de quelles façons le sport a traduit symboliquement ce désir d'affirmation et d'émancipation des francophones du Québec.

4.1.1 La *Grande noirceur*³⁸ : Période de rattrapage ou d'infériorité économique

Si la Révolution tranquille est perçue par beaucoup d'analystes, à tort ou à raison, d'éveil collectif des francophones, on qualifie souvent, à l'inverse, la Grande noirceur de période d'asservissement de la majorité francophone envers la minorité anglophone, mais aussi envers le clergé. On peut assurément contester l'idée d'une domination économique et culturelle en cherchant à mettre en relief les gains importants qu'ont faits les francophones du Québec au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, notamment quant à l'augmentation du niveau de vie. En ce sens, une étude de Vincent Geloso (2013), candidat au doctorat en histoire économique à la London School of Economics et publié par l'Institut économique de Montréal (IEDM) au début de l'année 2013 tend à démontrer que le Québec a plutôt vécu, de 1945 à 1960, une période de « Grand rattrapage » économique et social.

À partir de données statistiques, Geloso démontre que le nombre de Québécois possédant un diplôme universitaire s'est accru de façon considérable pendant cette période tout comme le revenu personnel disponible par habitant permettant aux Québécois de faire des gains plus importants que pendant la Révolution tranquille. Par cette étude, Geloso cherchait donc à démythifier la période comprise entre 1945 et 1960 qui, à ses yeux, est bien loin de constituer une période de Grande noirceur.

Certes, cela n'est plus à prouver, les années qui ont suivi la fin de la Deuxième Guerre mondiale ont été, et cela partout en Occident, des années de grande prospérité économique. Pendant la première tranche de cette période appelée plus communément *Les Trente glorieuses*, les Canadiens français ont, à l'instar des autres

³⁸ Nous utilisons la terminologie « Grande noirceur » uniquement pour imager notre propos. Nous sommes ici conscients que le récit historique qui voit dans les années précédant la Révolution tranquille une société arriérée et plongée dans la pénombre alors que la Révolution tranquille marquerait soudainement l'arrivée du Québec dans la modernité est réducteur et mérite d'être nuancé. Nous verrons toutefois dans ce chapitre qu'au tournant des années 1960, le Québec souffre à bien des égards d'une infériorité économique, sociale et culturelle face à leurs homologues de langue anglaise.

sociétés occidentales, fait des gains importants en matière d'éducation et quant à l'amélioration de leur niveau de vie. Toutefois, un fait semblait perdurer. Ceux-ci étaient encore à cette époque, aux dires des auteurs de l'ouvrage *Histoire du Québec contemporain*, « des citoyens de seconde zone sur leur propre territoire » (Linteau, Durocher, Robert, Ricard, 1989, p.205). Les auteurs notent, pour appuyer leurs propos, l'occupation de postes subalternes dans les entreprises pour les francophones, leur « niveau de scolarisation peu élevé et [leur] faible qualification professionnelle » lesquelles se manifestent par des revenus moins élevés que leurs homologues de langue anglaise. (*Ibid*). En ce sens, au tournant des années 1960, moment où s'amorce la Révolution tranquille, un francophone gagne en moyenne 37% de moins qu'un anglophone au Québec (Saint-Germain, 1973, pp.208-209.).

Or, malgré des gains importants, les Canadiens français n'avaient donc toujours pas accès, après 1945, aux postes de commande de l'économie. Comme le démontrait Denis Monière dans un ouvrage publié à la fin des années 1970, la modernisation de l'économie québécoise n'avait pas modifié la disparité économique qui existait alors entre le Québec, l'Ontario et le reste du Canada. En effet, appuyant son propos à l'aide de données statistiques, l'ouvrage du politologue québécois démontrait que le revenu *per capita* au Québec était resté, depuis 1926, équivalent à 73 % de celui de l'Ontario (Monière, 1977, p.295). Pour Monière, on ne parlait donc pas ici de rattrapage, mais bien d'un niveau d'inégalité stable.

Sans doute conscient de leur situation économique vis-à-vis leur homologue de langue anglaise, il apparaît que la période 1945-1960 marqua pour les Canadiens français une prise de conscience qui, bien que se manifestant à plusieurs niveaux, ne semble cependant pas s'être cristallisée suffisamment pour assurer leur émancipation. Comme le souligne Balthazar, la période comprise entre 1945 et 1960 en fut une d'effervescence sans précédent quant au « bouillonnement des idées, des projets, des volontés de réforme exprimés par une élite intellectuelle qui se manifeste de plus en plus » (Balthazar, 1986, pp.103-104). En ce sens, nous croyons nécessaire ici de

revenir sur certains événements témoignant d'une ébullition à la fois culturelle, sociale et politique. Toutefois, nous remarquerons qu'à chaque occasion, les conclusions n'ont pas favorisé, dans l'immédiat du moins, une amélioration notable de la condition des Canadiens français.

4.1.2 *Le Duplessisme*

Dans un premier temps, il nous est impossible de revenir sur cette période sans glisser un mot sur celui qui dirigea d'une main de fer la province de Québec de 1944 jusqu'à son décès en 1959, c'est-à-dire Maurice Le Noblet Duplessis. Bien que Duplessis effectua un premier mandat de 1936 à 1939, nous traiterons exclusivement des quatre mandats qu'il effectua de 1944 jusqu'à son décès. Archétype d'un Québec traditionnel et rural, la figure de Maurice Duplessis fait aujourd'hui l'objet de tentatives de réhabilitation de la part de quelques historiens de la frange dite néo-conservatrice. Sans nier qu'il ait pu jouer un rôle important en tant que Premier ministre³⁹, il apparaît toutefois, à la lumière de plusieurs analyses historiques sur cette période de l'histoire du Québec et sur le personnage lui-même, qu'il fut, en première instance, le porte-étendard d'un Québec figé par la peur du changement social. En ce sens, nous noterons, comme le souligne Louis Balthazar, que les années de Duplessis au pouvoir ont été marquées par un laissez-faire, à la fois économique et à la fois culturel :

Le gouvernement de la Province de Québec appartenait à des Canadiens français. Mais c'était une sorte de coquille vide. Le gouvernement, encore imbu des principes du plus pur laissez-faire, ne contrôlait ni l'économie de la province, qu'il laissait entre les mains des financiers et entrepreneurs anglophones, ni la culture et l'éducation qui demeuraient entre les mains de l'Eglise, ni les affaires sociales qui étaient gérées par des communautés religieuses (Balthazar, p.110).

³⁹ Nous soulignons entre autres son apport dans l'adoption d'un drapeau pour le Québec le 21 janvier 1948, dans l'électrification rurale et la création d'un impôt provincial.

Les partisans de Duplessis auront tôt fait de relativiser ce type de propos en mettant de l'avant la popularité quasi inégalée jusque-là par un chef du gouvernement au Québec. En effet, comment expliquer les écrasantes majorités avec lesquelles l'Union Nationale prenait le pouvoir autrement que par l'adoption de politiques sociales et économiques garantes du bien commun. La nouvelle prospérité économique n'était certainement pas étrangère à cet appui inconditionnel des Canadiens français pour leur Premier ministre. Pourquoi auraient-ils voulu changer de gouvernement? Leur confort matériel et leur niveau de vie s'accroissaient à un rythme jamais vu jusque-là. Pour sa part, Balthazar dira que l'appui inconditionnel accordé pendant quinze ans à l'Union Nationale et à son chef résulte principalement d'une « dépolitisation » de la population québécoise (Balthazar, p.108). Alliant populisme et flair politique, Duplessis a ainsi su profiter de sa popularité et du peu de contestation dans la province pour mettre en place des mesures ou politiques mitigées dont en voici quelques-unes.

Dans un premier temps, notons la vente à faible coût des droits d'exploitation de ressources naturelles à des intérêts étrangers ainsi que les faibles redevances exigées aux compagnies pour l'exploitation des forêts, des cours d'eau et des mines. Dans le même ordre d'idée, nous pouvons également noter la charge à fond de train menée contre plusieurs organisations ou individus dont on soupçonnait avoir des allégeances communistes. La purge contre les organisations communistes débuta d'ailleurs dès 1937 avec la « Loi protégeant la province contre la propagande communiste », mieux connue sous le nom de « Loi du cadenas⁴⁰ » qui sera toutefois déclarée inconstitutionnelle en 1957.

⁴⁰ On se doit toutefois de mentionner ici que bien qu'elle fut contestée à l'époque, cette loi fut tout de même votée à l'unanimité à l'Assemblée nationale.

Enfin, ce portrait ne pourrait être complet sans souligner la lutte acharnée que mena l'Union Nationale contre le droit d'association des travailleurs. Les nombreuses grèves ouvrières -- dont les plus importantes furent Asbestos en 1949 et Murdochville en 1957 et lesquelles opposaient des ouvriers majoritairement francophones à des patrons majoritairement américains ou canadiens-anglais -- témoignent du parti-pris quasi systématique qu'avait Duplessis pour le patronat dans les conflits ouvriers. Aujourd'hui perçu comme des points tournants de l'histoire du Québec, ces deux conflits de travail exposent de façon magistrale ce Québec d'avant la Révolution tranquille où la majorité canadienne-française se faisait dicter les règles du jeu par la minorité anglophone, à toute fin pratique, seule détentrice du pouvoir économique.

4.2 Un début de prise de conscience?

Bien que nous ayons mentionné précédemment que le règne de Duplessis à la tête du Québec se soit caractérisé par très peu de contestations populaires, nous ne pouvons nier toutefois l'éclosion d'un mouvement d'affirmation identitaire émergeant de la majorité francophone. Se manifestant presque exclusivement dans les milieux intellectuels et artistiques, ces mouvements contestataires n'en réclamaient pas moins un contrôle plus actif sur l'économie et la vie intellectuelle et artistique du Québec. Comme nous le verrons, la peur de Duplessis de s'engager dans d'importantes réformes sociales, son acharnement à museler les syndicats et son peu d'égard pour la vie intellectuelle et artistique raffermira, en quelque sorte, ce ras-le-bol collectif. Celui-ci se manifestera par des revendications de plus en plus insistantes de la majorité francophone, revendications qui trouveront, pour la plupart, leurs aboutissements au tournant des années 1960 avec l'arrivée des Libéraux de Jean Lesage au pouvoir.

Ainsi, nous avons fait fi, dans les paragraphes précédents, des principales réalisations de Duplessis. L'idée n'est aucunement de démoniser le personnage, mais

bien de montrer que certaines politiques sociales, économiques et culturelles mises en place entre 1945 et 1960 ont nettement défavorisé les Canadiens français. Or, bien que ne s'étant pas soldés de manière importante par un mouvement organisé de contestation populaire, plusieurs événements nous permettent toutefois de croire que les Canadiens français ont, autour de 1945, pris conscience avec plus de vigueur de leur dépendance et de leur domination culturelle et économique. D'une part, cette prise de conscience sera dirigée vers le clergé et le gouvernement en place chez qui on reproche un laisser-faire et un immobilisme ayant retardé, à plusieurs égards, le développement du Québec. D'autre part, cette prise de conscience s'enracinera dans la conception qu'ont d'eux-mêmes les Canadiens français ou du moins, cette conception qu'on a bien voulu leur faire sienne. Voyons en quelques points différents événements qui semblent témoigner de l'émergence et de la cristallisation d'une conscience nationale.

4.2.1 Le mouvement néo-nationaliste

Tout d'abord, notons l'avènement d'un mouvement dit néo-nationaliste au tournant des années 1930 qui se distinguera du nationalisme précédent par son caractère politique et revendicateur. Bien qu'étant somme toute un courant assez marginal jusqu'aux années 1960, celui-ci jouera cependant un rôle majeur dans la défense des intérêts des Canadiens français. En rupture avec le nationalisme traditionnel, ce nouveau mouvement s'évertuera à remodeler le nationalisme canadien-français afin de l'adapter aux nouvelles réalités urbaines et industrielles du Québec de l'époque lui donnant, du coup, un nouvel essor (Linteau et coll. *Op. cit.*, p.356). Avec comme figures de proue certains historiens de l'Université de Montréal, des gens issus des milieux syndicaux et des journalistes, plus précisément ceux du quotidien *Le Devoir*, la tendance néo-nationaliste se démarquera du nationalisme précédent par son souci de renoncer « aux contenus traditionalistes et réactionnaires

associés jusque-là à cette doctrine » (*Ibid*). Constatant que le nationalisme traditionnel est un frein au progrès social, il devient donc impératif pour les tenants de cette doctrine de lui donner de nouvelles orientations et conséquemment, pour paraphraser André Laurendeau, d'accorder le social avec le national :

Anti-duplessisme, laïcisation, pro-syndicalisme, revendications en faveur de la modernisation et de la démocratisation du système d'enseignement, intérêt pour les questions sociales, ouverture aux immigrants et aux rapports interculturels, voilà autant de préoccupations qu'endossent eux aussi les Néo-nationalistes (*Ibid*, p.356-357).

Pour les Néo-nationalistes, les inégalités ne sont pas seulement sociales. Elles sont également ethniques, linguistiques et nationales. C'est pourquoi pour les tenants de cette doctrine, les droits collectifs de la nation canadienne-française doivent être d'abord assurés si l'on veut par la suite assurer les droits individuels (*Ibid*, p.357).

4.2.2 Les contestations sociales

C'est dans cet esprit de revendications politico-identitaires qu'ont éclatées les manifestations autour de la Crise de la conscription en 1944. Rappelons-nous que la crise faisait suite à la tenue d'un plébiscite pancanadien sur la promesse du premier ministre Mackenzie King de ne pas rendre la conscription obligatoire. Or, les résultats illustreront de façon manifeste les divergences entre les deux principaux groupes linguistiques du Canada. Alors que les Canadiens anglais des autres provinces votent majoritairement pour désengager King de sa promesse, au Québec, la population francophone s'y oppose farouchement. Cette crise mènera d'ailleurs à la fondation du Bloc populaire qui, dès ses premières élections générales québécoises en 1944, remporta quatre sièges. Toutefois, le parti perdit rapidement de sa popularité et faute d'appuis suffisamment forts, disparu en 1948.

Dans le même ordre d'idée, soulignons la controverse qu'avait suscitée en 1955 l'appellation Queen Elizabeth pour le nouvel hôtel alors en construction à Montréal au moment même où une pétition orchestrée par le maire de l'époque, Jean Drapeau, et signée par près de 250 000 personnes, demandait que celui-ci porte le nom de Château Maisonneuve. Faisant fi de la contestation, Donald Gordon, alors président de la compagnie ferroviaire Canadien National, ira de l'avant avec l'appellation Queen Elizabeth, au grand dam des Canadiens français qui y voyaient un affront de plus.

4.2.3 La critique du milieu culturel

Loin de se confiner à l'émergence d'un mouvement néo-nationaliste alliant désormais la promotion de l'identité canadienne-française à celui du progrès social, la critique d'un Québec plongé dans la noirceur par les élites traditionnelles trouve également écho dans la sphère artistique. Jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le milieu des arts et les institutions culturelles étaient très peu développés au Québec, ceux-ci étant délaissés par l'État et confinés presque exclusivement au secteur privé. L'influence du clergé catholique, lequel est alors le principal client des librairies et éditeurs, assurera par ailleurs un contrôle presque systématique sur la littérature, n'hésitant pas à censurer, voire à mettre à l'Index, tout ouvrage s'opposant à l'ordre établi (Canet, 2003, p.121-122). Malgré certaines exceptions⁴¹, il faudra attendre l'après-guerre pour que prenne réellement racine un mouvement de contestation par les arts. Comme le souligne le sociologue Raphaël Canet dans son ouvrage *Nationalismes et société au Québec* (2003), ce mouvement prendra la forme

⁴¹ Notons en ce sens le romancier Honoré Beaugrand et le poète Émile Nelligan qui, sans être subversif, s'extirpait malgré tout du « courant général de célébration de la mystique agricole et de la mission sacrée de la race française en Amérique » (Canet, 2003, p.121).

d'une contestation du traditionalisme conservateur et ce sera par la peinture que s'affirmera d'abord ce désir de changement (*Ibid*).

L'année 1948 marquera d'ailleurs un point tournant dans ce domaine. Deux groupes de peintres publieront tour à tour un manifeste pour exprimer leur anticonformisme et s'opposer à l'isolement intellectuel dans lequel les pouvoirs politiques et religieux les maintenaient jusque-là. D'une part, *Prisme d'yeux*, rédigé par Jacques de Tonnancour et publié par Alfred Pellan le 4 février 1948 et d'autre part, le *Refus global*, publié quelques mois plus tard et lequel fait aujourd'hui office de pierre d'assise de la Révolution tranquille. En ce qui a trait à ce dernier, il sera rapidement relégué aux oubliettes par les autorités politiques et ecclésiastiques ce qui d'ailleurs, contraindra son principal auteur, Paul-Émile Borduas, à l'exil. Bien que ne contenant pas ouvertement une orientation nationaliste, celui-ci se voulait tout de même un cri du cœur contre l'immobilisme dans lequel les élites clérico-nationalistes avaient plongé les francophones du Québec. Malgré sa faible diffusion à l'époque, les historiens et sociologues québécois reconnaîtront plus tard son apport à l'essor et au réveil de la société québécoise.

Du côté du théâtre, Marcel Dubé avec sa pièce *Bilan* en 1960 exposait avec brio ce besoin de changement dans un Québec paralysé par les valeurs traditionnelles. La pièce de Dubé, tout en soulignant l'aliénation politique du peuple québécois propose, comme le souligne la metteuse en scène et directrice artistique et générale du Théâtre du Nouveau Monde Lorraine Pinal, le réveil du sentiment collectif comme remède à l'effritement du noyau familial (Pinal, 2000, p.262.). Précédent Marcel Dubé de quelques années, le poète et dramaturge Claude Gauvreau, signataire du *Refus global*, y allait en 1958 d'une audacieuse proposition avec *Les Oranges sont vertes*, pièce qui ne sera finalement présentée sur la scène du Théâtre du Nouveau Monde qu'en 1972, soit quelques mois après la mort de son auteur. À l'instar de la pièce de Dubé, la pièce de Gauvreau se pose comme une virulente dénonciation de l'ordre social alors en cours au Québec. Enfin, du côté de la littérature, notons le

roman *Les demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey paru deux décennies plus tôt, soit en mars 1934, et lequel sera rapidement interdit par le cardinal Villeneuve en raison de sa critique d'une société statique et conventionnelle.

4.2.4 L'émergence de nouveaux médias

Enfin, l'une des composantes importantes de la diffusion d'une nouvelle conscience canadienne-française fut bien évidemment le progrès foudroyant effectué en matière de communication. L'arrivée de la télévision en 1952 permettra, d'une certaine façon, d'homogénéiser l'image de la société canadienne-française par le truchement de programmes télévisés propres au Québec. Louis Balthazar décrit d'ailleurs très bien ce processus :

Le téléphone, la radio sont devenus pour eux d'usage courant et, à partir de 1952, la télévision transforme complètement leur vie en projetant quotidiennement, dans la plupart des régions du Québec, une sorte d'image d'eux-mêmes, une image inévitablement beaucoup plus nette et surtout plus accessible que celle que leurs élites leur peignaient auparavant (Balthazar, *Op. cit.*, p.119).

La création de la Société Radio-Canada, laquelle devait faire contrepoids au réseau anglophone de la Canadian Broadcasting Corporation (CBC), s'est rapidement imposée comme l'un des principaux vecteurs de la culture canadienne-française. Bien qu'ayant comme mission première de contribuer à l'unité canadienne, la création d'une télévision d'État francophone a plutôt servi, comme le note Louis Balthazar, à accentuer les différences culturelles entre le Québec et le Canada anglais.

4.3 Le sport comme reflet du réveil collectif

En sommes, les événements mentionnés précédemment, bien que ne s'étant pas soldés par des gains importants pour les Canadiens français, du moins dans l'immédiat, témoignent d'un certain éveil collectif. Loin de représenter une période symbolisée par la servitude et l'assujettissement, la période 1945-1960 atteste plutôt d'un désir d'émancipation collective marqué par une prise de parole de plus en plus affirmée de la part des Canadiens français. Dans sa biographie consacrée à Maurice Richard, Jean-Marie Pellerin (1971) résume d'ailleurs cette période comme étant une longue marche des Canadiens français dans la reconquête de leur identité et de leur autonomie :

[Le Québécois] ne voulait plus être un citoyen de deuxième ordre, un colonisé. Il ne voulait plus être « Menaud maître draveur », « maître bûcheron » ou « porteur d'eau ». Il voulait crier bien haut ce que l'on avait si souvent foulé au cours des siècles d'asservissement et d'écrasement parfois subtils et trop souvent déguisés : son honneur, sa fierté! Il voulait afficher bien haut cette fierté et cet honneur qu'il avait su garder sauf à l'intérieur de lui-même (Pellerin, 1971, p.10)

Cette brève citation de Pellerin révèle à elle seule le sentiment de colère et de frustration, mais aussi, ce besoin d'émancipation qui lentement mais sûrement, faisait son chemin à la fois chez les élites intellectuelles et artistiques, et à la fois chez les masses. C'est comme si les Canadiens français prenaient soudainement conscience qu'ils n'avaient plus à s'excuser de vouloir prendre en main leur destinée et conséquemment, pour paraphraser une célèbre chanson de Claude Dubois, de « se distinguer, se raisonner, s'émanciper, se libérer, s'administrer » (Claude Dubois, *Comme un million de gens*, 1966). Toutefois, en attendant que se matérialise concrètement le « désormais » de Paul Sauvé et le « maître chez nous » de Jean Lesage, peut-être pouvons-nous voir dans le sport-spectacle l'une des incarnations les plus manifestes de la consolidation d'un nouveau sentiment identitaire?

4.3.1 L'Émeute du Forum

C'est du moins dans ce contexte qu'éclata en 1955 ce qu'on appelle plus communément aujourd'hui *l'Émeute du Forum*⁴². Dans un article publié le 21 mars 1955, soit quatre jours après les événements, le rédacteur en chef adjoint du quotidien *Le Devoir*, André Laurendeau, écrivit en éditorial un article aujourd'hui célèbre. Érigeant Maurice Richard en *martyr national*⁴³, lequel incarnait soudainement, suite à sa suspension par un anglophone, les injustices et les humiliations quotidiennes que subissaient les Canadiens français de cette époque, Laurendeau fut le premier à soulever les dimensions politiques de l'émeute. Il convient ici de s'étendre davantage sur cet événement qui demeure encore à ce jour, l'exemple le plus probant du croisement entre le sport et le nationalisme au Québec. Voici les mots dans lesquels Laurendeau examine la situation :

Le nationalisme canadien-français paraît s'être réfugié dans le hockey. La foule qui clamait sa colère jeudi soir dernier n'était pas animée seulement par le goût du sport ou le sentiment d'injustice commise contre son idole. C'était un peuple frustré, qui protestait contre le sort. Le sort s'appelait, jeudi, M. Campbell; mais celui-ci incarnait tous les adversaires réels ou imaginaires que ce petit peuple rencontre. (Laurendeau, *Le Devoir*, 1955).

Laurendeau continue en affirmant que Maurice Richard est, en quelque sorte, une revanche pour les Canadiens français. S'il reconnaît que Richard soit aussi une idole pour les anglophones, cette admiration n'en est que sportive alors que pour les Canadiens français, celle-ci est également d'ordre symbolique :

⁴² On se rappellera que suite à une partie disputée le 13 mars 1955 au Garden de Boston, Maurice Richard frappa un juge de ligne à la figure ce qui lui valut d'être suspendu par le Président de la Ligue nationale de hockey Clarence Campbell pour les trois dernières parties de la saison régulière ainsi que pour les séries éliminatoires. L'annonce de cette suspension entraîna d'importantes émeutes le soir du 17 mars 1955.

⁴³ Le titre de l'article d'André Laurendeau, « On a tué mon frère Richard » faisait référence à un discours d'Honoré Mercier qui, après la pendaison de Louis Riel, clamait haut et fort à travers la province qu'on avait tué son frère Riel.

Mais pour ce petit peuple, au Canada français, Maurice Richard est une sorte de revanche (on les prend ou on l'on peut). [...] Or voici surgir M.Campbell pour arrêter cet élan. On prive les Canadiens français de Maurice Richard. [...] Et cet « on » parle anglais, cet « on » décide en vitesse contre le héros, provoque excite. Alors on va voir. On n'a pas tous les jours le mauvais sort entre les mains; on ne peut pas tous les jours tordre le coup de la malchance.

Sans doute il s'agit aujourd'hui de mise à mort symbolique. À peine le sang a-t-il coulé. Nul ne saurait fouetter indéfiniment la colère des gens, y sculpter une revanche politique. Et puis, il ne s'agit tout de même que de hockey. Tout paraît destiné à retomber dans l'oubli. Mais cette brève flambée trahit ce qui dort derrière l'apparente indifférence et la longue passivité des Canadiens français (*Ibid.*).

Bien qu'à l'époque rares sont les journalistes qui perçurent dans ce rassemblement populaire l'indignation d'un peuple qui soudainement prenait conscience de son sort, l'interprétation de Laurendeau semble aujourd'hui faire largement consensus. En effet, quiconque s'intéresse aujourd'hui à l'émeute du Forum de 1955 ne peut soustraire le caractère éminemment politique de l'évènement lequel est perçu aujourd'hui, par maints analystes, comme l'un des moments fondateurs de la Révolution tranquille. Plusieurs ouvrages ou articles ont étudié plus en détail le rôle de l'émeute dans l'imaginaire collectif des Canadiens français et ses ramifications politiques. Le lecteur qui voudrait approfondir ses connaissances sur le sujet pourra trouver en bibliographie un certain nombre de ces ouvrages (Daoust, 2006), Pellerin (1971), Laberge (2011), Perrone (2009), Melançon (2008).

Certes, aborder une période historique donnée comporte de prendre certaines précautions. Comme le soulignait Anouk Bélanger (1996), il faut se garder de faire preuve de romantisme nostalgique quant à l'analyse d'une période historique et surtout, éviter de prendre des raccourcis historiques quand vient le temps d'en tracer les contours. Toutefois, comme nous avons tenté de le démontrer dans les paragraphes précédents, au tournant des années 1950, la table était mise au Québec

pour que lentement mais sûrement les francophones commencent à revendiquer leur place sur le territoire. Dans un tel contexte, il n'est pas fortuit de voir que les victoires sportives de leurs compatriotes ou équipes du Québec ont pu revigorer ou à tout le moins, influencer positivement la perception qu'avaient d'eux les Canadiens français.

4.4 Conclusion

Étudier l'histoire du Québec sous l'angle du nationalisme sportif nous apparaît pertinent dans la mesure où, historiquement, le sport au Québec s'est continuellement posé comme jalon important de la vie sociale des Canadiens français tout en étant un véhicule privilégié du sentiment national. Comme nous avons essayé de le démontrer dans ce chapitre, le choix d'ancrer notre étude dans la période 1945 à 1960 relève de certains postulats qui, loin d'être futiles, semblent au contraire avoir favorisé un certain éveil collectif. Que ce soit par l'avènement d'un courant néo-nationaliste plus revendicateur, des nombreuses grèves ouvrières ou par la prise de parole de plus en plus affirmée des artistes, il est indéniable que la période comprise entre 1945 et 1960 ne s'est pas caractérisée par une totale indifférence et une passivité du peuple canadien français. L'arrivée des Libéraux au pouvoir en 1960 et les importantes réformes qui allaient suivre n'en sont que le reflet. En ce sens, comme nous l'avons vu pour les périodes précédentes, nous croyons que le sport a été, à sa façon, un important substrat du sentiment national et que les victoires sportives ont revigoré, à leur manière, le nationalisme canadien-français. Nous verrons dans le prochain chapitre comment cela s'est manifesté, et ce, à travers le discours de la presse écrite de l'époque. Nous serons donc ainsi en mesure de mieux cerner le rôle du sport en tant qu'élément constitutif d'une identité canadienne française fière et décomplexée.

CHAPITRE V

LA REPRÉSENTATION COLLECTIVE DES CANADIENS FRANÇAIS DANS LE SPORT SPECTACLE AU QUÉBEC. LE CAS DU BASEBALL ET DE LA LUTTE.

Le sport spectacle, nous l'avons mentionné tout au long de ce mémoire, a été et demeure toujours un moyen pour les communautés de toutes sortes d'exister collectivement. Comme le mentionne Yonnet, le sportif ainsi que les équipes sportives sont, en quelque sorte, les représentants d'un groupe social :

Ontologiquement, le sportif est un représentant, le représentant d'un groupe social, et l'on comprend donc, par ce trait qui le distingue encore de l'artiste, pourquoi les champions sont avant tout des champions de conformisme, des champions du conformisme groupal. Ils ne sont pas là pour se singulariser, se distinguer du groupe, mais pour permettre aux communautés de se voir exister. En soi, il s'agit d'une noble fonction (Yonnet, 2006 p.139-140).

Cela est d'autant plus vrai lors des compétitions internationales alors que des individus sont appelés à compétitionner sous les couleurs de leur pays. Toutefois, comme nous avons cherché à le démontrer précédemment, l'identification des communautés dites « nationales » n'est pas l'unique apanage des nations souveraines. Au contraire, le sport devient, dans certains contextes, un puissant révélateur des tensions entre différents groupes vivant au sein d'un même État et parfois même, l'illustration du besoin qu'ont certaines petites nations non indépendantes d'exister.

Dans ce dernier chapitre, nous aimerions maintenant démontrer de quelle façon cela s'est manifesté pour les francophones dans le Québec des années 1945 à 1960. Nous l'avons vu au chapitre précédent, *l'Émeute du Forum* survenu en 1955 a sans nul doute été la manifestation la plus forte des croisements entre le sport et le

nationalisme au Québec. Encore aujourd'hui, quiconque s'intéresse aux dimensions politiques du sport au Québec ne peut ignorer cette importante manifestation populaire. Nous croyons toutefois qu'en dehors de l'Émeute, d'autres événements sportifs ont aussi participé à revaloriser le sentiment collectif des Canadiens et c'est d'ailleurs ce sur quoi portera le présent chapitre. L'originalité de notre démarche consiste maintenant à voir si d'autres sports, ou à tout le moins d'autres athlètes, via leurs accomplissements sportifs, n'ont pas également participé à la création un discours nationaliste pendant la période qui nous intéresse.

5.1 L'analyse de contenu de la presse écrite francophone entre 1945 et 1960

Nous mentionnions plus tôt dans ce mémoire que les contextes sociaux, économiques et culturels des années 1945 à 1960 nous permettaient de croire qu'un désir d'émancipation de plus en plus pressant commençait à se faire sentir au sein de la majorité francophone. Or, nous avons soumis l'hypothèse que le sport, à sa façon, avait été un élément permettant non seulement de canaliser les frustrations collectives, mais également, une façon de s'affirmer collectivement. C'est d'ailleurs ce que nous aimerions démontrer dans le présent chapitre.

Nous avons donc délimité notre étude autour de la lutte et du baseball. Le choix de ces deux sports sera expliqué plus explicitement dans chacune des sections qui s'y rattachent. Dû à l'importante littérature existant sur le sujet, nous avons fait fi ici du hockey et plus principalement de Maurice Richard. En effet, le lecteur qui voudrait explorer plus en profondeur le rôle du hockey dans la construction des identités canadiennes et québécoises pourra trouver en bibliographie un certain nombre d'ouvrages qui abordent de façon fort pertinente ce cas. C'est pourquoi nous avons cru approprié de délaissé un sujet d'étude fort documenté pour nous intéresser de façon plus concrète à d'autres sports qui, bien que pouvant nous apparaître bien

secondaires aujourd'hui, voire marginaux, ont jadis profité d'une popularité bien tangible.

Le matériau qui nous apparaissait le plus apte à documenter notre objet d'étude est les médias de l'époque, en l'occurrence la presse écrite. D'une part, à l'exception d'études portant sur les Canadiens de Montréal et Maurice Richard, peu d'ouvrages scientifiques ont abordé le sport pendant la période qui nous intéresse. D'autre part, nous ne voulions pas avoir recours à des matériaux ou méthodes de recherche interprétant ou offrant une relecture d'évènement ayant eu cours il y a plus de 60 ans. C'est pourquoi les entrevues ont été dès le départ écartées. Pour la prochaine partie, nous nous référerons donc presque exclusivement aux articles sportifs des principaux quotidiens montréalais de langue française soit *La Presse*, *Le Devoir*, *La Patrie* et *Le Montréal-Matin*. Nous délimitons notre corpus uniquement aux quotidiens francophones puisque ce qui nous intéresse ici, c'est le regard que les Canadiens français ont porté sur eux-mêmes et plus précisément, la façon dont les succès des athlètes canadiens français ont pu participé à la construction et à diffusion d'un sentiment national favorable du Canadien français.

5.1.1 Les médias comme créateurs des représentations collectives

Les médias nous apparaissent en effet comme des acteurs privilégiés de leur époque et en ce sens, l'étude du discours des différents journaux de l'époque, bien qu'offrant une perspective subjective de l'évènement, est très révélatrice du contexte social, politique et culturel d'un moment particulier. Conséquemment, nous croyons que le discours des médias a grandement participé à la représentation que se faisait d'eux-mêmes, et que se font toujours aujourd'hui, les francophones du Québec. C'est d'ailleurs le point de vue de Lacroix (1995) qui affirme que les médias, en tant qu'institutions socioculturelles, contribuent à la formation d'une identité collective et à son maintien dans le temps et dans l'espace :

Les institutions socioculturelles, principalement aujourd'hui les médias de masse, contribuent fortement à la création et au maintien de l'identité, du consensus, du partage des mêmes « souvenirs » et des mêmes interprétations, du même sens de l'action sociale, de l'histoire, des mêmes aspirations. Ce sont ces institutions et leur organisation en réseau qui assurent que la représentation qu'une collectivité a d'elle-même est unitaire, qu'elle « atteint » l'*ensemble*, du moins potentiellement, d'une collectivité que cette représentation concerne. (Lacroix, 1995, p.264.).

En ce sens, Lacroix dira que le rôle historique des institutions, dont l'auteur souligne la place prépondérante des médias, aura consisté en « la reproduction de la société civile distincte et particulière du Québec » (*Ibid*, p.266.). Les médias, dira-t-il, constituent et transmettent une certaine représentation de la réalité et de la communauté permettant, par le fait même, de favoriser l'identification des individus à celle-ci ainsi qu'à consolider un sentiment d'appartenance (*Ibid*.). On peut donc comprendre, à l'instar de Lacroix, que le rôle des médias fut déterminant dans la conscience collective qu'avaient alors les Canadiens français d'eux-mêmes tout en se faisant le levier des aspirations collectives:

Un bref examen de ces évolutions corrélatives révèle en effet que les citoyens du Québec, surtout les francophones, ont, à la fin des années cinquante, commencé à se voir et à se penser en tant que Québécois plutôt que comme Canadiens français [...]. À ce moment, les médias ont transformé celle-ci en représentation non seulement de ce que les Québécois étaient en train de devenir, mais aussi de leurs aspirations collectives. De fait, ils ont alors objectivé cette réalité émergente et cette subjectivité collective en construction [...] (*Ibid*.).

L'analyse de Lacroix s'attarde principalement à la deuxième moitié des années 1950 qui s'est caractérisée entre autres éléments par l'essor de la télévision dans les foyers québécois. Toutefois, il est permis de croire que les journaux, voire la radio, ont également pu transformer l'image qu'avaient d'eux-mêmes les Canadiens français tout en se faisant le détonateur de l'affirmation identitaire de ceux-ci. En ce sens, il nous apparaît que le discours journalistique autour du sport, par la description des

événements, par l'importance accordée à certains athlètes et surtout, par la sémantique qui s'y rattache, a contribué à projeter une image positive et décomplexé des francophones du Québec. C'est d'ailleurs ce que nous tenterons de démontrer dans les prochains paragraphes à l'aide du baseball et de la lutte.

5.2 Le baseball comme outil d'affirmation identitaire des Canadiens français

Les ouvrages qui ont abordé l'histoire du baseball au Québec ont rarement, pour ne pas dire jamais, étudié la question sous l'angle du nationalisme sportif. En effet, la faible représentation de joueurs québécois dans les hautes sphères du baseball professionnel aura fort certainement contribué à évacuer tout référent identitaire. Et pourtant, comme le souligne Éric Coupal dans son mémoire de maîtrise (2011), de 1860 à 1914, le baseball aura été le sport favori des francophones au Québec. Qui plus est, sans être abondant, le baseball occupe tout de même une place non négligeable dans la littérature canadienne française et québécoise du XXe siècle. Le personnage de Guillaume dans le roman *Les Plouffes* de Roger Lemelin (1948) est un jeune lanceur courtisé par les Reds de Cincinnati du baseball majeur alors que le roman de Jean-Paul Fugère *Les terres noires* (1965) présente de jeunes Montréalais passionnés du baseball. Plus récemment, le roman de Marc Robitaille *Un été sans point ni coup sûr* (2004) nous replonge à l'été 1969 alors que les Expos disputaient leur première saison dans les Ligues majeures.

Certes, le but de cette section n'est pas de nous questionner sur les raisons qui expliquent l'absence d'études scientifiques portant sur les liens entre le baseball et l'identité québécoise. Nous verrons plutôt dans cette section qu'il n'est pas totalement fortuit d'étudier les croisements entre l'identité québécoise et le baseball. D'ailleurs, dans la deuxième moitié du XXe siècle, quelques Québécois ont réussi à faire leur place parmi des équipes professionnelles de baseball, certains ayant même eu une carrière fort intéressante. Notons en ce sens les performances du lanceur de Saint-

Jean-Sur-Richelieu Claude Raymond⁴⁴ qui, dans les années 60, réussira à se tailler une place dans les majeurs devenant même le premier Québécois à participer à un match des étoiles en 1966. Plus récemment, les succès d'Éric Gagné⁴⁵ avec les Dodgers de Los Angeles avec qui il remportera le trophée Cy Young remis au lanceur par excellence en 2003 ont également été très médiatisés. Toutefois, quoique moins connus aujourd'hui que Claude Raymond et Éric Gagné, d'autres Québécois ont aussi fait leur marque dans le baseball professionnel.

5.2.1 La saison 1945 des Royaux de Montréal

En effet, pour la période qui nous intéresse, une saison semble avoir été particulièrement intéressante pour les francophones du Québec. Il s'agit de la saison 1945 des Royaux de Montréal⁴⁶, d'une part parce que l'équipe montréalaise a excellé sur le terrain, terminant au premier rang du classement de la Ligue internationale et d'autre part, parce que trois Canadiens français ont porté l'uniforme des Royaux durant cette saison. En effet, dès la saison précédente, soit lors de la saison 1944, la formation montréalaise avait confié le poste d'arrêt-court au joueur de Pointe-Saint-Charles Stanislas Bréard, lequel devenait, par le fait même, le premier Canadien français à se mériter un poste de partant chez les Royaux. Un peu plus tard au cours de cette saison, Bréard fut rejoint par le lanceur Jean-Pierre Roy et finalement, le voltigeur Roland Gladu complètera le trio au début de la saison 1945.

⁴⁴ Claude Raymond (1937-) a joué dans le baseball majeur de 1959 à 1971. En 1969, il se joindra aux Expos où il terminera sa carrière en 1971.

⁴⁵ Éric Gagné (1976-) a joué dans le baseball majeur de 1999 à 2008, remportant la Série mondiale avec les Red Sox de Boston en 2007. Surnommé « Game over » en référence à ses nombreux sauvetages pendant les saisons 2003-2004, la carrière d'Éric Gagné sera parsemée de controverses suite à certaines allégations de dopage. Il admettra en 2010 avoir utilisé des produits dopants au cours de sa carrière.

⁴⁶ Les Royaux ont joué à Montréal de 1897 à 1917 et de 1928 à 1960 tout en étant le club-école des Dodgers de Brooklyn (Aujourd'hui les Dodgers de Los Angeles) de 1939 à 1960.

Dans ce sport alors presque exclusivement anglo-saxon⁴⁷, on peut deviner que de voir trois joueurs locaux s'aligner dans la formation partante était une grande source de fierté pour les partisans montréalais d'autant plus que le stade, situé dans l'est de la ville⁴⁸, accueillait une clientèle majoritairement francophone.

Pour cette section, nous avons donc parcouru les quotidiens *La Presse*, *Le Devoir*, *La Patrie* et le *Montréal-Matin* du début de la saison de baseball 1945, soit du mois d'avril, jusqu'à l'élimination des Royaux en octobre. Cette façon de procéder nous a permis de saisir la place qu'a occupée le baseball au Québec dans la formation d'un discours identitaire proprement canadien français, mais plus précisément, comment les joueurs francophones des Royaux ont pu contribuer, à leur façon, à galvaniser le sentiment national des Canadiens français de l'époque. Nous avons donc porté une attention particulière aux articles portant sur les succès, mais aussi sur les échecs des trois joueurs francophones, mais surtout, sur la sémantique qui s'y rattache. En effet, ce n'est pas tant les performances qui nous intéressent, mais davantage le traitement qu'en on fait les médias de l'époque via l'analyse du discours journalistique.

5.2.2 L'ouverture de la saison de baseball

D'abord, dès le début de la saison, chacun des quotidiens montréalais souligne, non sans un certain enthousiasme, la présence d'un fort contingent francophone au

⁴⁷ Contrairement au baseball d'aujourd'hui, il n'y avait pas encore de joueurs latinos et de joueurs noirs dans les Ligues majeurs. Il faudra attendre la saison 1947 pour qu'un premier joueur de couleur, Jackie Robinson (1919-1972), se voie offrir une chance de jouer dans les Ligues majeures. Par ailleurs, avant d'enfiler l'uniforme des Dodgers de Brooklyn en 1947, Robinson jouera une saison avec les Royaux de Montréal afin qu'il puisse s'adapter, aux dires des dirigeants des Dodgers, au racisme alors très présent dans certaines villes américaines. La popularité de Robinson à Montréal fut telle qu'un journaliste de Pittsburgh qui assistait à une partie des Royaux à Montréal affirma, après avoir vu des partisans prendre en chasse Robinson après la partie, que c'est la première fois qu'il voyait une foule de blanc poursuivre un noir, non pas pour le lyncher, mais par admiration (Brown, 1996, p.112.).

⁴⁸ Le stade des Royaux étaient situé au coin des rues Delorimier et Ontario.

sein de l'équipe montréalaise. Horace Lavigne, directeur des sports du journal *La Patrie*, en profite même pour demander aux partisans de souligner le travail de Marcel Dufresne, secrétaire routier des Royaux, sans qui la présence des francophones au sein de l'équipe n'aurait pu être possible :

L'ouverture prochaine du baseball en notre ville, au point de vue professionnel, agite considérablement les amateurs du sport du losange. [...] Cette année, le quotient de langue française s'est augmenté d'une unité précieuse dans la personne de Roland Gladu, qui s'ajoute à Jean-Pierre Roy et à Stan Bréard. Gladu a été acquis par la direction du Montréal sur la proposition de Marcel Dufresne, secrétaire routier du club local, et ce dernier a droit à la reconnaissance des amateurs montréalais pour l'heureuse suggestion dont il est l'auteur. (Horace Lavigne, *La Patrie*, 6 avril 1945.)

Son collègue de *La Patrie* Zotique Lespérance en rajoute quelques jours plus tard ne manquant pas de souligner au passage que les joueurs locaux sont désormais capables de rivaliser avec les joueurs américains :

Lorsque les équipiers du club de baseball Montréal sortiront de leurs quartiers-généraux pour aller prendre leur poste sur le losange du stade, jeudi prochain, lors de l'ouverture de la saison du baseball, la métropole sera apparemment représentée par un jeune et spectaculaire club, un club qui ne manquera pas non plus de l'attrait local puisque Jean-Pierre Roy, Stanislas Bréard et Roland Gladu évolueront contre les champions Orioles de Baltimore, ce jour-là. Nul doute que le point de mire de nos fervents du baseball sera ce trio, pour la bonne raison que notre ville est 75 pour cent canadienne-française et les partisans des Royaux dans la même proportion. [...] Et ce qui rassure le plus, c'est que nos trois as locaux sont maintenant du réel calibre de l'Internationale, capable de rivaliser avec les Américains, les auteurs de ce jeu. (Zotique Lespérance, *La Patrie*, 29 avril 1945)

Le quotidien *Le Devoir* souligne pour sa part la chance qu'ont les partisans montréalais de voir trois de leurs compatriotes s'aligner avec les Royaux et invite ceux-ci à se présenter massivement au stade pour encourager leurs favoris. *Le Devoir* appréhende également une belle réception de la part des partisans qui, le croit le

journaliste, ovationneront les trois Canadiens français lors de leur entrée sur le terrain :

Les fervents du baseball ne manqueront pas de se rendre au Stade jeudi après-midi afin d'encourager, moralement et financièrement, le club Montréal et ils auront l'occasion et l'avantage de voir évoluer sur le losange trois de nos compatriotes : Roland Gladu, Jean-Pierre Roy et Stanislas Bréard. Ces trois porte-couleurs seront sûrement l'objet d'une ovation de la part de leurs admirateurs et partisans du club de M. Hector Racine. (*Le Devoir*, mardi 1^{er} mai 1945)

5.2.3 Les Canadiens sont là!

La présence et les performances des trois joueurs canadiens français au sein des Royaux seront soulignées avec éclat tout au long de la saison 1945 par les quotidiens francophones que nous avons parcourus. Certes, les succès de l'équipe auxquels contribueront de façon significative les trois francophones du club participeront à mousser leur popularité. Bien que la seule présence de ces trois joueurs fût suffisante pour aviver l'intérêt des partisans montréalais, leurs performances sur le losange dépasseront, pour beaucoup d'amateurs, les attentes qui avaient été initialement élaborées. Notons en ce sens la saison de 25 victoires de Jean-Pierre Roy (un record de la Ligue internationale), la moyenne au bâton de Roland Gladu qui lui vaudra le deuxième rang à ce chapitre dans la ligue et enfin, les performances défensives de Stan Bréard qui s'imposera comme l'un des meilleurs, sinon le meilleur arrêt-court du circuit. Et cela, nous le verrons, n'a pas échappé aux journaux francophones que nous avons consultés. Un article publié dans le *Montréal-Matin* du mercredi 20 juin 1945 met d'ailleurs l'accent sur les succès des trois joueurs francophones tout en soulignant le fait que d'avoir ignoré pendant de nombreuses années les joueurs du Québec fut sans doute une erreur de la part des dirigeants du club de baseball montréalais :

Les directeurs du club local, qui dans le passé avaient toujours hésité à engager des joueurs de baseball locaux, probablement sous l'impression qu'ils ne pouvaient obtenir à Montréal le travail nécessaire pour devenir d'excellents joueurs de baseball, doivent regretter de ne pas avoir changé d'opinion cinq ans plus tôt alors qu'ils auraient pu obtenir facilement et à bien meilleur compte les trois joueurs qui sont actuellement les vedettes du club, Jean-Pierre Roy, Roland Gladu et Stan Bréard. Seulement hier soir, Roland Gladu a obtenu un coup de circuit, deux deux-buts et un simple pour faire compter deux points en enregistrer lui-même le point décisif. [...] Jean-Pierre Roy, s'il ne détient pas la première place chez les lanceurs à cause de statistiques compliquées préparées pour décider de l'efficacité d'un joueur, n'est pas moins le lanceur le plus en vue de la ligue Internationale, pendant que Stan Bréard, de l'avis de tous les gérants qui l'ont vu à l'œuvre est actuellement le meilleur arrêt-court de la ligue Internationale. On peut donc dire que « Les Canadiens sont là ». (*Montréal-Matin*, mercredi 20 juin 1945)

L'article précédent du *Montréal-Matin* reflète le discours que tiendront les médias tout au long de l'année 1945 envers les trois francophones tout en exposant la fierté de voir trois de leurs compatriotes performer dans un sport qui était, et qui demeure en grande partie, l'apanage de joueurs américains. Longtemps ignorés, voir méprisés⁴⁹, les joueurs francophones, bien que peu nombreux dans le baseball professionnel, avaient ainsi la conviction qu'ils pouvaient non seulement tirer leur épingle du jeu dans le sport national des Américains, mais également d'être parmi les meilleurs. Et cela, les médias se feront un plaisir de le rappeler tout au long de la saison. D'ailleurs, nombreux sont alors les journalistes à prédire une brillante carrière dans les Ligues majeures à Jean-Pierre Roy qui était alors âgé de 26 ans. Le journal *La Presse* n'hésitera pas, en ce sens, à qualifier Roy de « meilleur lanceur que le Canada français ait jamais donné au monde du baseball ».

Les performances des trois Canadiens français seront soulignées plus tard au courant de la saison lors d'une soirée à laquelle assisteront plusieurs convives, dont le maire de l'époque Camilien Houde. Dans les jours précédents et suivant cette soirée, les journaux n'hésiteront pas à parler de cette soirée comme étant l'occasion de

⁴⁹ Dans sa biographie, Jean-Pierre Roy rapporte qu'il fut l'objet « d'insultes raciales » à quelques reprises au courant de sa carrière.

souligner la présence, mais également les belles performances des trois joueurs canadiens français. Pour l'occasion, tous les qualificatifs sont utilisés par les médias francophones pour décrire le talent des trois francophones de l'équipe montréalaise. On n'hésite pas à parler de « nos trois as du baseball » ou « les trois « As » canadiens-français », « nos trois édiles canadiens-français », « nos incomparables compatriotes », etc.

Fait constant tout au long de la saison, les trois joueurs locaux accaparent une part importante des articles consacrés aux Royaux et les journalistes sportifs en profitent régulièrement pour rappeler à leurs lecteurs l'origine canadienne française ou montréalaise des vedettes locales. Jean-Pierre Roy est de loin le joueur le plus cité dans les articles sportifs. On parle régulièrement de « l'as lanceur canadien français », « le solide lanceur montréalais », « l'excellent artilleur canadien-français », « notre fier compatriote », etc. Pour sa part, Roland Gladu est lui aussi souvent cité en raison de ses performances. On parlera en ce sens de « l'excellent voltigeur de la rue Mantana ».

Ce qui est intéressant à noter ici c'est que le qualificatif « montréalais » ou « canadien-français » lorsqu'on parle des trois joueurs francophones est essentiellement mis de l'avant suite à de bonnes performances. Lors de défaites ou de contre-performances, les journaux mentionnent rarement qu'ils sont originaires du Québec. Suite à ce constat, nous avons voulu vérifier si la performance des joueurs francophones influençait réellement le traitement qu'en faisaient les médias. Pour ce faire, nous avons feuilleté le *Montréal-Matin* au lendemain de chacune des parties de Jean-Pierre Roy. Nous avons été à même de constater qu'on affuble le lanceur francophone du qualificatif « canadien-français » ou « montréalais » principalement lorsqu'il remporte la victoire. On mentionne en effet rarement son origine lorsque celui-ci subit une contre-performance. Sur la totalité des comptes rendus consultés, seulement une fois l'origine de Roy est mentionnée lors d'une défaite alors qu'à

douze reprises on mentionne que Roy est un Montréalais, un francophone ou un Canadien français lorsqu'il remporte la victoire. Il est évidemment plutôt difficile d'affirmer s'il s'agit d'un pur hasard ou d'un résultat volontaire, mais ce fait n'en demeure pas moins intéressant.

Enfin, il est évidemment plutôt difficile de dire avec certitude l'impact que ces trois Canadiens français ont pu avoir sur le sentiment national de la population francophone du Québec. Pour cela, il aurait pu être intéressant de consulter un courrier des lecteurs, élément qui n'existait pas dans la section sportive des quotidiens montréalais de l'époque. Nous pouvons tout de même en déduire, suite aux extraits d'articles de journaux mentionnés plus haut, que la présence de trois joueurs francophones avec l'équipe montréalaise de baseball a sans doute contribué à l'idée que les Canadiens français pouvaient désormais évoluer dans des sphères dans lesquelles nous ne les attendions pas quelques années auparavant. Dans un milieu essentiellement anglophone, de voir trois Canadiens français performer avec autant d'aplomb a sans doute contribué à décomplexer l'identité canadienne française, voire à s'enorgueillir collectivement. C'est d'ailleurs le point de vue du journaliste sportif du journal *La Patrie* Zotique Lespérance selon qui le talent local ne pourra plus jamais être ignoré :

Pour la première fois dans l'histoire, trois des nôtres, Gladu, Roy et Bréard ont prouvé que les canadiens-français de chez nous pouvaient briller dans le baseball organisé. Si les Royaux ont connu une saison exceptionnelle, ils peuvent remercier ce trio de tout cœur. Probablement que jamais la chose ne se représentera plus à moins que les magnats s'efforcent en tout temps de développer notre jeune talent, sans flancher une seule saison. [...] Espérons que plus jamais, le talent local ne sera oublié dans notre club Montréal. (Zotique Lespérance, *La Patrie*, 7 octobre 1945)

5.3 Yvon Robert, le lion du Canada français

Pour une majorité de Québécois, tout particulièrement ceux qui sont âgés de moins de 50 ans et qui n'ont pas connu l'âge d'or de la lutte au Québec, ce sport⁵⁰ s'apparente aujourd'hui davantage à un spectacle à haut déploiement qu'à un sport à proprement parler. Certes, par le truchement de mise en scène judicieusement chorégraphiée, de costumes flamboyants et par l'issue de ses combats déterminés à l'avance, la lutte renvoie davantage aux composantes propres au théâtre. Dans son ouvrage *Mythologie*, Roland Barthes disait d'ailleurs que la principale vertu de la lutte, c'est d'être un « spectacle excessif » qui n'est pas sans rappeler les théâtres antiques (Barthes, 1957, p.15). « [La] fonction d'emphase est bien la même que celle du théâtre antique, dont le ressort, la langue et les accessoires (masques et cothurnes) [concourent] à l'explication exagérément visible d'une Nécessité » (*Ibid*, pp.14-15).

On peut donc comprendre qu'étudier sociologiquement le phénomène de la lutte au Québec en face sourciller plus d'un, d'autant plus lorsque nous appréhendons ce phénomène sous l'angle du nationalisme sportif. Nous en sommes conscients, traiter de la lutte comme élément de construction et de consolidation du sentiment national des Canadiens français impose quelques mises en contexte. Dans la prochaine partie, nous reviendrons donc brièvement sur l'essor de la lutte au Québec ainsi que sur l'immense popularité de ce sport dans la première moitié du XXe siècle. Cette mise en contexte nous permettra ensuite d'aborder la figure emblématique d'Yvon Robert, célèbre lutteur canadien français qui aura, au cours de la période que nous étudions, personnifié symboliquement la fierté, la vitalité et la force de tout un peuple.

⁵⁰ Nous traiterons ici exclusivement de la lutte professionnelle et non de la lutte gréco-romaine ou olympique.

5.3.1 La popularité de la lutte au Québec

La lutte a effectivement connu un succès phénoménal au Québec pendant plusieurs décennies, et ce, tout particulièrement à Montréal. L'important bassin de population de la métropole québécoise, sa facilité d'accès et sa position dans l'échiquier nord-américain a concouru à faire de ce sport un puissant phénomène de masse à Montréal (Laprade et Hébert, 2013, p.21). Selon le quotidien *La Presse*, au plus fort de sa popularité, soit au milieu des années 1940, la lutte attirait chaque semaine, et ce, à Montréal seulement, près de 40 000 spectateurs (*La Presse*, 30 août 1945). Qui plus est, à une époque où le hockey peinait à attirer 1000 spectateurs par rencontre, la lutte aura permis de sauver le Forum de Montréal dans les années 1930. En effet, comme le mentionnait le chroniqueur sportif du quotidien *Le Devoir* Jean Dion en entrevue à la radio de Radio-Canada en 2001, le Forum de Montréal connut plusieurs problèmes de rentabilité **au tournant des années 1930**, lesquelles découlaient de la crise économique de 1929. La *Canadian Arena Company*, alors propriétaire du Forum et du club Les Maroons de Montréal, songea donc à vendre le Forum au début des années 1930, lequel aurait alors été transformé en gare de Tramway pour desservir l'ouest de Montréal. Toutefois, la popularité grandissante de la lutte au tournant des années 1930 permit à la *Canadian Arena Company* de couvrir ses frais de fonctionnement et conséquemment, de mettre fin à ses projets de vente (Dion, 2001).

Un athlète a tout particulièrement concouru à faire de ce sport non pas seulement un divertissement prisé des Montréalais, mais également un réel phénomène de société. Surnommé le « Lion du Canada français », Yvon Robert fut sans conteste l'une des personnalités publiques les plus marquantes des décennies 1930 à 1950 au Québec. Né à Verdun le 8 octobre 1914, Robert a fait ses débuts dans la lutte professionnelle au tout début des années 1930 et s'imposera rapidement comme la principale idole sportive des Canadiens français. Doté d'un charisme et d'un magnétisme sans précédent, le lutteur de six pieds et 235 livres aura

tôt fait de conquérir l'imaginaire de tout un peuple ce qui lui vaudra de devenir l'un des principaux porte-flambeaux de la nation canadienne française sur la scène internationale. Ses performances contre les meilleurs lutteurs de la planète contribueront assez tôt à renforcer l'image que les francophones ont alors d'eux-mêmes, discours auquel, nous le verrons, les médias auront contribué de façon significative. Laissons d'abord l'auteur du bouquin *Biographies canadiennes françaises* Raphael Ouimet nous en parler davantage :

On a prétendu en certains milieux (question de jalousie ou d'ignorance) que les Canadiens-Français n'avaient jamais brillé d'un vif éclat dans le domaine du sport. À ceux-là qui sont imbus de "jaunisme" ou de mauvaise foi, nous recommanderons la lecture en entier, de l'ouvrage intitulé *Athlètes Canadiens-Français* dont l'auteur est M. E.-Z. Massicotte. Ce sera suffisant croyons-nous, pour faire dissiper tout doute sur la valeur et même la supériorité de nos compatriotes dans presque toutes les branches de l'athlétisme. Et pour justifier davantage notre prétention, nous signalerons brièvement les hauts faits accomplis tout récemment par l'un des nôtres, devenu, à l'âge de 21 ans, champion du monde à la lutte libre. À l'exemple des peuples étrangers qui se glorifient à bon droit des prouesses de leurs sujets, nous, Canadiens-Français, nous nous enorgueillissons à notre tour, de compter parmi nos compatriotes, le plus remarquable athlète de la présente génération (Ouimet, 1937, p.255. tiré de L'encyclopédie de l'Histoire du Québec).

C'est en ces termes forts élogieux que Ouimet décrira le lutteur Yvon Robert suite au premier de ses 16 titres mondiaux. Alors âgé de 21 ans, le nouveau champion du monde de lutte professionnelle deviendra, pendant trois décennies, un porte-drapeau de choix pour le nationalisme canadien français. Alliant puissance, intelligence et ruse, les performances de Robert auront été, tout comme l'ont été les succès de Maurice Richard sensiblement à la même époque, d'importants catalyseurs du sentiment national chez les Canadiens français. Bien que sa grande popularité de l'époque n'ait pas transcendé les époques, subissant tout comme le sport qu'il pratiquait un déclin important à partir des années 1960, Robert n'en demeure pas moins un personnage sportif majeur du XXe siècle au Québec. Dans les prochains paragraphes, nous proposons donc de revenir sur son rôle qu'Yvon Robert a joué

dans l'imaginaire collectif des Canadiens français, mais plus précisément, sur le discours journalistique qui en a découlé.

5.3.2 Le rôle d'Yvon Robert dans l'imaginaire collectif

Lorsqu'Yvon Robert remporte son premier titre de champion du monde en 1936, les conséquences du Krach boursier de 1929 sont loin d'être apaisées au Québec. Le Canadien de Montréal n'est plus l'ombre de lui-même n'ayant pas remporté la coupe Stanley depuis 1931. À cela s'ajoute le décès de la grande vedette du club, Howie Morenz, qui, au cours de la saison 1937, succombera de complications liées à une blessure survenue durant un match. On peut donc dire que les succès d'Yvon Robert arrivent à point pour un peuple cherchant résolument une figure identitaire en qui canaliser ses aspirations. Non seulement le « Lion du Canada français » parviendra-t-il à redonner un peu de fierté aux francophones, mais d'une certaine façon, on peut également dire qu'il contribuera à décomplexer l'identité canadienne française. En effet, en devenant champion du monde, le message qu'envoie Yvon Robert c'est non seulement que les Canadiens français sont aussi bon que les autres, mais également, qu'ils peuvent être les meilleurs de leur discipline et ce, partout sur la planète. Au même titre que d'autres personnalités publiques de cette époque – pensons ici à Alys Robi⁵¹ -, Robert déconstruira le préjugé du « né pour un petit pain » qui était alors si souvent accolé aux francophones du Canada.

Conséquemment, étudier le rôle qu'Yvon Robert a joué dans l'imaginaire collectif des Canadiens français durant la première moitié du XXe siècle nous permet de mieux comprendre la place qu'a tenue historiquement le sport dans la construction et la consolidation du sentiment national des Canadiens français. En ce sens, la totalité d'un mémoire de maîtrise pourrait lui être consacrée tant ses performances sur

⁵¹ Alice Robitaille, dit Alys Robi, (1923-2011) est une chanteuse québécoise de chansons populaires qui connaîtra un succès considérable en Europe et aux États-Unis durant les années 1940.

les plus grandes arènes de la planète ont été largement médiatisées ici et ailleurs. À ce titre, tous les documents que nous avons consultés pour cette section mettent l'accent sur l'immense popularité du personnage qui fut, pendant plusieurs décennies, comparable, voire plus grande que Maurice Richard. Toutefois, bien que la mémoire collective québécoise n'accorde plus aujourd'hui à Yvon Robert la même importance qu'au célèbre numéro 9 du Canadien, nombreux ont été ceux et celles qui, au fil des ans, ont tenu à reconnaître l'apport de Robert pour son sport, mais aussi son apport à la formation d'une identité canadienne française fière et décomplexée. Au moment de la retraite d'Yvon Robert, les commentaires affluèrent de partout pour souligner le rôle significatif qu'a joué ce dernier pour promouvoir la lutte aux quatre coins du globe. Le journaliste Robert Desjardins fut l'un des premiers à souligner la contribution de Robert pour son sport, mais aussi pour son peuple:

Il [Yvon Robert] est le plus grand champion lutteur que le Canada ait jamais produit. Il est aussi la plus forte, la plus magnétique personnalité sportive du pays avec Maurice « Rocket » Richard. Spectaculaire au suprême degré, sa popularité augmente à chaque nouvelle présence dans l'arène. [...] Yvon Robert représente pour la lutte ce que Babe Ruth fut pour le baseball et le « Rocket » pour le hockey (Robert Desjardins, *Nouvelles et Potins*, 12 octobre 1957 cité dans Sarault, 1993, p.132).

Si tous s'entendent sur les qualités de l'homme et de son apport dans la popularisation de son sport, certains préfèrent plutôt mettre l'emphasis sur le rôle identitaire qu'a joué ce dernier. C'est d'ailleurs le point de vue de l'ex-journaliste et promoteur de lutte Denis Archambault qui n'hésite pas à comparer Yvon Robert aux grands chantres de la nation : « À l'époque de la grande noirceur, lorsque la province était dirigée par Maurice Duplessis, Richard et Robert, avec l'auteur-interprète Félix Leclerc, furent sans l'ombre d'un doute les porteurs de flambeau pour les Canadiens français ». (*Ibid*, p.49). Dans une entrevue, le fils d'Yvon Robert ira même jusqu'à affirmer qu'« Yvon Robert, Maurice Richard et Louis Riel furent les champions de la fierté francophone » (*Ibid*). Enfin, l'ancien champion du monde de lutte et adversaire

de Robert, Lou Thesz, affirmera au plus fort de la popularité d'Yvon Robert que celui-ci est rien de moins qu'un « Dieu pour les Canadiens français » (*Ibid*, p.47).

Ces derniers témoignages nous offrent un point de vue fort intéressant sur le lutteur que fut Yvon Robert, mais également sur ce personnage que le Québec de l'époque n'hésitera pas à édifier comme un digne représentant de la nation. Dans les prochains paragraphes, nous étudierons donc le rôle que les victoires de Robert ont pu jouer sur le sentiment national des Canadiens français et cela, en étudiant les comptes rendus journalistiques au lendemain des combats de Robert. Pour cette partie, nous avons survolé les quatre quotidiens montréalais (*La Presse*, *Le Devoir*, *Le Montréal-Matin* et *La Patrie*) au lendemain des combats importants d'Yvon Robert.

5.3.3 Yvon Robert, défenseur de la « race » canadienne française?

Il convient ici de le mentionner, peu d'articles dans notre corpus permettent de croire qu'Yvon Robert ait volontairement exploité la fibre identitaire pour mousser sa popularité auprès des francophones du Québec. En effet, il appert que Robert n'a pas cherché à politiser son image en se faisant le grand défenseur de la nation, ce travail étant plutôt l'œuvre des médias. Sans doute l'a-t-il fait au début de sa carrière pour s'attirer la sympathie du public francophone. Toutefois, comme nous débutons notre analyse près de dix ans après son premier championnat, il est permis de croire qu'en 1945, Robert n'avait plus besoin de mettre ses origines de l'avant pour séduire la clientèle francophone. Pour leur part, les médias n'y manqueront pas. Que ce soit par le choix de certains termes ou l'utilisation de figures de style, les médias ne manqueront jamais de rappeler les origines canadiennes françaises du lutteur. Ainsi, on parle constamment du « vaillant athlète canadien français », du « plus fameux lutteur du Canada », du « populaire lutteur canadien français » ou encore de « notre brave compatriote ». Chaque combat sera l'occasion de rappeler aux lecteurs les

qualités sportives, mais aussi humaines de Robert. On ne pourra en dire autant de ses adversaires.

Car comme le souligne Roland Barthes, le propre de la lutte, plus que n'importe quel autre sport, c'est de figurer « une sorte de combat mythologique entre le Bien et le Mal » (Barthes, *op.cit.*, p.22). Et évidemment, Robert incarnera le bon, l'honnête et l'infatigable guerrier canadien français alors que ses adversaires personnifieront plus souvent qu'autrement les méchants. Nous l'avons mentionné précédemment, le surnom d'Yvon Robert, le « Lion du Canada français⁵² » renvoient d'une part à sa puissance, mais aussi à l'idée que dans un ring, celui-ci est roi et maître. À l'inverse, ses adversaires porteront souvent des surnoms faisant allusion à leur barbarie et leur sauvagerie. Ainsi, au fil des décennies, le « Lion du Canada français » devra défendre son honneur contre des adversaires aussi redoutables que « Wild » Bill Longson, Dick « the Bruiser », Wladek « Killer » Kowalsky, « Mighty » Ursus et autres « Strangler » Lewis.

Tout au long de sa carrière, Robert incarnera également les valeurs propres à tout bon sportif, c'est-à-dire le fair-play, le courage et la discipline. Le récit que feront les médias de chacun des combats de Robert ne laisse aucune place à l'interprétation : Lorsque Robert l'emporte, c'est certes grâce à sa puissance, mais aussi grâce à sa science, sa rapidité, son expérience et son intelligence alors que du côté de ses adversaires, des tactiques « illégales », voire « déloyales » sont couramment utilisées lorsque ces derniers ne jouent pas tout simplement de « rudesse » ou de « brutalité ». Plusieurs articles de notre corpus, dont nous allons ici reproduire quelques extraits, témoignent de cette dynamique. Il est également intéressant de noter ici de quelle façon l'origine canadienne française d'Yvon Robert est constamment mise en relief, comme si collectivement nous avons besoin de nous rappeler qu'il s'agissait d'un des nôtres ! D'abord, dans un article paru en 1950,

⁵² Simplement « The Lion » pour les anglophones.

l'auteur nous indique que bien que mesurant six pieds et pesant plus de 230 livres, Robert doit bien souvent affronter des adversaires plus gros et plus puissant que lui. Personnifié comme un David affrontant Goliath, Robert devra alors user d'intelligence pour venir à bout de son adversaire :

Pour la première fois depuis très longtemps, cinq grands combats de lutte seront présentés lors de la séance du promoteur Eddie Quinn ce soir au Forum. La rencontre principale devrait être la plus forte attraction jamais vue dans l'amphithéâtre de la rue Ste-Catherine Ouest depuis une décade. Le géant d'Alaska, Yukon Eric, le sensationnel champion de 282 lbs qui a tout écrasé sur son passage en deux années de lutte professionnelle, trouvera sûrement le plus dur et le plus formidable rival qu'il n'ait jamais affronté en la personne du Canadien français, Yvon Robert, six fois détenteur de la couronne mondiale. C'est une bataille de géants, une bataille qui opposera la science, la ruse et la rapidité de l'aspirant à la force herculéenne et dévastatrice du monarque de Fairbanks, Alaska. (*Montréal-Matin*, mercredi 31 mai 1950).

Bien souvent au cours de ses vingt années dans le monde de la lutte professionnelle, la science et la ruse de Robert auront raison de ses adversaires les plus coriaces. La brutalité et les tactiques déloyales deviendront donc souvent le seul recours des opposants d'Yvon Robert dans l'espoir de lui ravir son titre. Nombreux sont les articles de notre corpus qui soulignent cette dynamique. Dans l'édition du *Montréal-Matin* du 2 mai 1946, le journaliste illustre de façon colorée que même la rudesse ou la taille des adversaires ne peuvent avoir raison de la patience et de l'intelligence de Robert :

Wladislaw Talum est peut-être un lutteur très puissant, mais il est en même temps un peu trop bouillant. Son match contre Yvon Robert, bien que de courte durée, a été le plus mouvementé de la soirée. Robert a tenté d'y mettre de la lutte, mais le géant polonais réalisant qu'il n'était pas de taille avec le Canadien français sous ce rapport se mit à le rudoyer. Robert a toutefois démontré la véracité du dicton anglais qui dit : « plus ils sont grands et gros, plus lourdement ils tombent » car s'emparant de son adversaire de 310 livres, il le souleva de terre pour l'écraser au matelas avec un coup qui fit plier l'arène ». (*Montréal-Matin*, jeudi 2 mai 1946).

Pendant la période que nous avons étudié, les défaites d'Yvon Robert dans le ring sont plutôt rares et lorsqu'elles surviennent, c'est plus souvent qu'autrement suite à une mauvaise décision de l'arbitre et, ou encore, suite à une manœuvre déloyale de l'adversaire. Et cela n'est pas sans soulever l'ire des partisans et des journalistes. Voici deux comptes rendus écrits à quelques années d'intervalles qui témoignent de ce fait :

Ed « Don » George fut peut-être durant ses années d'activité un excellent lutteur, mais comme arbitre c'est sans contredit la plus grande nullité qui soit passée à Montréal depuis toujours. Hier soir, au Forum, il a affiché une tenue lamentable. Non seulement Dusek a pu impunément avoir recours à tous les pires trucs de son répertoire, mais à la suite de sa lenteur exaspérante, George a manqué à deux reprises consécutives de constater une chute évidente de Robert. [...] Le Canadien français, exaspéré devant de telles tactiques, lâcha son fameux ciseau japonais, qui a rarement manqué de le conduire à la victoire, pour aller protester auprès de l'arbitre, et Dusek, profitant du fait qu'il avait le dos tourné, l'attaqua lâchement. (Montréal-Matin, jeudi 11 avril 1946).

Yukon Eric, géant lutteur d'Alaska, favorisé par la chance et aidé de l'arbitre, a réussi à conserver son championnat au Forum hier soir alors qu'il a triomphé du populaire Yvon Robert dans la finale. Ce combat a été marqué de la décision la plus injuste vue à Montréal dans le domaine de la lutte depuis plusieurs années. (Montréal-Matin, jeudi 1^{er} juin 1950).

Au tournant des années 1940, les combats en équipe feront fureur auprès des partisans à un point tel ou l'enceinte du Forum ne sera plus assez grande pour accueillir les nombreux spectateurs désirant assister aux combats. Le Stade Delorimier, celui des Royaux, devient donc le lieu tout désigné pour accueillir ce type de match. Pour l'occasion, Yvon Robert fera régulièrement équipe avec un autre Canadien français en la personne de Laurent « Larry » Moquin. Ce sera donc encore une fois l'occasion pour le public francophone de s'enorgueillir devant les succès de deux de leurs compatriotes. Encore une fois, l'article du *Montréal-Matin* ne manque

pas de souligner le caractère canadien français du duo, mais surtout, l'attitude brutale de leurs adversaires qui ont l'habitude de profiter des largesses des arbitres pour s'adonner à des coups vicieux :

Un nouveau record d'assistance pour un match de lutte à Montréal est attendu par le matchmaker Eddie Quinn ce soir, lorsqu'aura lieu la fameuse rencontre entre les équipes d'Yvon Robert et Larry Moquin, l'équipe canadienne-française et les puissants et truculents gladiateurs de l'Ohama, les frères Emile et Rudy Dusek. [...] La présence de deux arbitres semble augmenter les chances des lutteurs canadiens-français qui jusqu'à maintenant ont été incapables de battre les féroces frérots qui pendant que l'un se laissait reluquer par l'arbitre permettait à l'autre d'assommer son adversaire » (*Montréal-Matin*, mercredi 18 juillet 1945).

Pendant les décennies 1930 à 1950, beaucoup des combats de Robert seront disputés à Montréal qui est alors, comme nous l'avons mentionné précédemment, l'une des plaques tournantes de la lutte en Amérique. Il lui arrivera tout de même, à quelques reprises, de défendre son titre dans d'autres villes en Amérique. Si New York et Chicago représentent des endroits relativement neutres, nous ne pouvons en dire autant de Toronto qui sera, comme le témoigne l'extrait suivant, un lieu plutôt hostile au Canadien français. Ça n'en prendra pas moins au journaliste Jean Barrette de *La Patrie* pour faire un amalgame entre l'origine du lutteur et l'injustice commise à son endroit :

Un malheur n'arrive jamais seul! Et cette fois-ci, c'est notre idole Yvon Robert qui est en cause! En effet, l'homme fort de Ville-Mont-Royal a, deux soirs durant ou plutôt consécutivement, perdu son titre de champion lutteur de l'Empire Britannique, soit du tiers du globe terrestre. [...] Mais disons tout de suite que notre grande idole n'a pas eu justice dans sa propre ville car il avait bel et bien rivé les épaules de son « ennemi » acharné quand l'arbitre Sammy Mack décida de regarder ailleurs. Les amis de Mack disent que Sammy se voyait à la pêche à la truite saumonée tandis que l'agonisant Robert se faisait maltraiter par un impitoyable Yukon Eric. C'est presque criminel! [...] Ce qui s'est passé à Toronto est encore une injustice plus criante, mais au moins que pouvait s'attendre un bon « pea-soupeur » à Toronto. On a tout compris! On doit dire que le grand courage d'Yvon a eu raison de mon bon jugement car ses millions

d'amis lui avaient conseillé de passer outre Toronto dans la défense impérieuse de son titre. N'est-ce pas le cas de dire qu'un malheur n'arrive jamais seul? Puissent les faveurs du Ciel le combler, un jour! Yvon et non Eric! (Jean Barrette, *La Patrie*, dimanche 4 juin 1950).

5.4 La nation canadienne française vue par les athlètes

Tout au long de ce mémoire, nous nous sommes intéressés principalement à l'interprétation qu'on fait les médias des succès sportifs d'athlètes Canadiens français. Nous avons ainsi été en mesure de noter que les succès d'athlètes canadiens français ont été, dans une large mesure, instrumentalisés par les médias pour galvaniser le sentiment national et d'une certaine façon, combattre le complexe d'infériorité qui sévissait dans certaines dimensions de la vie collective. Mais qu'en est-il du nationalisme des athlètes? Comment les athlètes ont-ils pris de se voir désigné, souvent à leur insu, comme étant les portes drapeaux de toute une nation?

De prime abord, en ce qui concerne notre corpus, peu d'articles abordent cette dimension chez les athlètes. En effet, rares sont les articles où les sportifs sont appelés à s'exprimer ouvertement sur leurs matchs ou sur des sujets divers. Par exemple, en ce qui a trait à Yvon Robert, les articles nous permettant de croire que le lutteur montréalais ait manifesté de façon claire et sans équivoque sa fierté d'appartenir à la nation canadienne-française sont peu nombreux. Cependant, comme nous l'avons noté précédemment, notre analyse de la presse écrite débute en 1945 alors que la carrière professionnelle d'Yvon Robert était déjà commencée depuis près de dix ans. Peut-être s'était-il exprimé sur le sujet dans les années précédentes. Toutefois, bien que peu nombreux, un article du 19 août 1955 dans le *Montréal-Matin* nous permet de noter que Robert n'était pas insensible aux attaques faites à sa nation et que conséquemment, il n'allait pas laisser passer sans broncher toute attaque à sa « race » :

Yvon Robert est légèrement favori pour conserver son championnat mondial, ce soir, au stadium des Royaux, contre le géant polonais Wladek Kowalski. Le Canadien français est fort confiant de remporter une autre belle victoire sur son rude adversaire. [...] « Je suis fatigué d'entendre ce Polonais se moquer de notre race. Je tenterai certainement de lui infliger la pire raclée de sa carrière (*Montréal-Matin*, mercredi 19 août 1955).

Aussi surprenant que cela puisse paraître, les exemples les plus probants de nationalisme sportif chez un athlète au Québec entre 1945 et 1960 proviennent de Maurice Richard. En effet, comme le souligne Suzanne Laberge (2011), Maurice Richard est loin d'avoir été le personnage apolitique qu'ont tenté de dresser, à maintes reprises, ceux qui se sont intéressés à la carrière du joueur de hockey. Alors au faite de sa gloire, Maurice Richard n'a pas hésité à donner publiquement son appui à Maurice Duplessis, et ce, à deux reprises soit en 1952 et 1956. On se rappellera alors que Duplessis, sans être indépendantiste pour autant, aura fait de l'affirmation du Québec au sein de la Confédération canadienne l'un de ses chevaux de bataille.

Mais c'est principalement en tant que chroniqueur dans les journaux que Maurice Richard exprimera avec le plus de ferveur son appartenance à la nation canadienne française. Il convient de mentionner ici que Maurice Richard fut le premier athlète du Québec à profiter d'une tribune hebdomadaire dans les journaux ce qui lui permit, pendant environ deux ans, de s'exprimer librement sur les hauts et les bas de sa carrière de hockeyeur. Dans sa chronique intitulée « Le tour du Chapeau » pour l'hebdomadaire *Samedi-Dimanche*, Maurice Richard en profitera à quelques reprises pour exprimer sa fierté d'être Canadien français tout en exposant sa colère face aux injustices que subissaient alors constamment les francophones dans la Ligue nationale de hockey. Nous reproduirons donc ici des extraits d'articles qui nous semblent être les plus porteurs de la fierté nationale de Richard.

Dans son article « L'Affaire Richard-Campbell : le hockey comme vecteur de l'affirmation francophone québécoise », Suzanne Laberge relève ainsi deux passages

des chroniques de Maurice Richard qui permettent de prendre acte du caractère nationaliste du joueur de hockey. D'abord, dans sa chronique du 28 juin 1952, Richard affirmait que sa patrie n'était pas loin derrière sa famille dans l'ordre de ses priorités : « C'est la cause du Canadien et du prestige des athlètes canadiens-français que j'ai le plus à cœur après celle de ma petite famille » (*Samedi-Dimanche*, 28 juin 1952, p.43. cité dans Laberge, 2011, p.17). Quelques mois plus tard, Richard en remettait : « Qu'on ne vienne toutefois pas m'accuser de perdre mes sentiments français ou de me laisser étourdir par l'influence anglaise du continent. Je n'en reste pas moins « canayen » comme la tuque de Georges Vézina et québécois par-dessus tout » (*Samedi-Dimanche*, 2 août 1952, p.30. cité dans *Ibid.*).

Qui plus est, conscient de l'injustice que vivaient certains Canadiens français au sein de la Ligue nationale, plus particulièrement en tant que joueur du Canadien de Montréal, Maurice Richard profitera de sa chronique pour dénoncer la partialité des gouverneurs de la ligue. Dans sa chronique du 3 janvier 1954, Richard s'en prendra directement au président Clarence Campbell qu'il accuse de faire preuve de racisme envers les Canadiens français :

Que M. Campbell n'essaie pas de se faire de la publicité à s'en prendre à un bon garçon comme « Boum-Boum » Geoffrion, *simplement parce qu'il est Canadien français!* J'ai l'impression que M.Campbell est *partial*. Toute sa façon d'agir semble le prouver, et pour cela le club Canadien en souffre plus que toute autre équipe de la Ligue nationale. Voilà mon opinion franche et si elle doit m'apporter des sanctions, eh bien, tant pis! Je sortirai du hockey et j'ai idée que plusieurs autres joueurs du Canadien qui partagent mon opinion en feront autant! Mais il faut un changement quelque part! (*Samedi-Dimanche*, 3 janvier 1954, cité dans Pellerin, 1998 p.241-242.)⁵³.

Tout au long de ce chapitre, nous n'avons qu'effleuré le phénomène sociologique qu'est devenu Maurice Richard au fil des années. En effet, comme nous

⁵³ Cette chronique obligera Maurice Richard à faire publiquement des excuses à Clarence Campbell et aux gouverneurs tout en présentant un chèque de 1000\$ à la Ligue pour démontrer sa bonne foi. Enfin, il dut mettre fin à sa chronique dans le *Samedi-Dimanche*

l'avons mentionné plus tôt dans ce mémoire, la carrière du joueur de hockey a été l'objet de nombreux articles et ouvrages scientifiques depuis quelques décennies et en ce sens, nous ne croyions pas être en mesure d'ajouter de nouveaux éléments. Toutefois, s'il est un sportif qui a su cristallisé ce à quoi notre mémoire s'est évertuée à démontrer, c'est bien lui. Nous aimerions donc terminer ce chapitre par un extrait d'un article de Louis Chantigny, rédacteur sportif du quotidien *Le Petit journal*⁵⁴ qui, lors de la retraite de Maurice Richard en 1960, a su cerner l'importance du joueur de hockey pour un peuple qui cherchait alors ses repères. Cet article, comme pouvait l'être celui d'André Laurendeau cinq ans auparavant, nous révèle à quel point le sport peut parvenir, dans certaines circonstances, à consolider l'identité collective d'une communauté et se poser comme un puissant vecteur d'affirmation nationale :

Maurice Richard, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous Canadiens français. Maurice Richard, c'est la magistrale revanche des déboires et des défaites que nous essayons au courant de notre vie obscure. Maurice Richard, c'est l'homme qui est devenu le symbole de toute une race. Lorsqu'il compte un but, il lave les humiliations de notre vie quotidienne. Et lorsqu'on s'attaque à lui, c'est nous tous qu'on maltraite. Voilà pourquoi Maurice Richard est devenu un personnage intouchable, et voilà pourquoi il entre déjà, de plain-pied, dans le mythe et la légende (Chantigny, *Le Petit Journal*, cité dans Daoust, 2006, p.198.).

5.5 Conclusion

En résumé, dans ce dernier chapitre, nous avons voulu démontrer de quelle façon le sport a été pour les Canadiens français un des outils de la construction et de la consolidation du sentiment national. En effet, pour un peuple qui peinait à s'affirmer dans les sphères économiques et culturelles, le sport devenait un terrain propice à l'affirmation identitaire. Comme nous l'avons vu avec le baseball et la lutte, les succès sportifs d'athlètes canadiens français ont constamment été instrumentalisés pour démontrer la force et la vitalité des francophones du Québec. Les cas du baseball

⁵⁴ *Le Petit Journal* était un hebdomadaire populaire publié à Montréal entre 1926 et 1978.

et de la lutte sont d'autant plus intéressants qu'ils permettaient à des francophones de s'illustrer dans des sports qui n'étaient pas, *à priori*, des lieux où performaient habituellement les Canadiens français. Bien qu'il soit plutôt difficile de dire avec justesse l'impact qu'ont eu ces performances sur le sentiment national des Canadiens français, on peut en déduire qu'ils ont été une grande source de fierté pour la population et une façon de se décomplexer.

CONCLUSION

D'entrée de jeu, nous avons souligné que la nation comme socle d'identification des sociétés modernes était de plus en plus remises en question. Nous mentionnions en effet que le morcellement et l'effritement de l'État-nation résultant d'une mondialisation accélérée et d'une globalisation des marchés tendaient à rendre obsolète l'attachement aux identités nationales, et ce, au profit d'une citoyenneté de plus en plus mondialisée. Tout au long de ce mémoire, nous n'avons pas cherché à faire l'apologie de la nation pas plus qu'à en critiquer ses fondements. Toutefois, un constat s'impose. Quoiqu'en pensent les théoriciens du cosmopolitisme, la nation comme socle d'identification a été et demeure importante chez beaucoup d'individus et en ce sens, le sport traduit avec originalité cet attachement.

Au moment de terminer l'écriture de ce mémoire, plus d'une année s'est écoulée depuis les Jeux olympiques de Sotchi et la Coupe du monde de soccer présenté au Brésil. L'année 2014 nous aura donc permis de constater que l'attachement que les gens portent à leur pays et à leur nation est encore bien palpable. Le sport-spectacle traduit ainsi avec acuité l'expression du vivre-ensemble collectif et en ce sens, rares sont les moments de la vie collective où le « nous » s'impose avec autant de ferveur. On peut bien évidemment porter un regard critique sur ces manifestations ostentatoires de l'appartenance nationale, y percevoir un caractère tribal ou plus encore, n'y voir que pâture jetée à des masses abruties et dépolitisées. On peut au contraire voir dans les événements sportifs un élément fédérateur, intégrateur, voire l'expression d'un sentiment communautarisme. Comme nous le dit Jacques Beauchemin, les victoires sportives, bien qu'étant des réussites individuelles, renvoient malgré tout à des dispositions collectives :

Or la célébration du mérite individuel et la sacralisation des valeurs qui l'accompagnent trouvent leur sens le plus profond dans le fait de renvoyer aussi à des dispositions collectives. Nous l'avons amplement vérifié ces derniers jours: la glorification de l'excellence individuelle s'est accompagnée de l'expression d'un fort sentiment communautariste et, plus exactement, d'un sentiment d'appartenance nationale. C'est peut-être ici que réside l'essentiel (Beauchemin, 2002).

C'est d'ailleurs cette dimension que nous avons voulu développer dans le cadre de ce mémoire de maîtrise. Tout au long de cet exercice, nous nous sommes bien gardés de porter un jugement ou de faire l'apologie du sport en tant que vecteur d'affirmation nationale. Nous avons en ce sens tenu à souligner les dérives issues du fascisme et à l'inverse, nous avons également démontré à travers le cas des petites nations en U.R.S.S. comment le sport a permis à certains peuples opprimés de s'exprimer et d'exister collectivement à une période où on leur refusait ce droit.

C'est dans cet esprit qu'étudier le rôle du sport spectacle dans la construction et la consolidation d'un sentiment national au Québec nous est apparue un sujet fort pertinent. Un regard sur l'histoire du sport au Québec nous offre en effet un nouvel éclairage sur les changements socio-politiques survenus au Québec depuis près de deux siècles. Ainsi, nous avons vu que l'avènement et le développement du sport au Québec ont régulièrement traduit les volontés d'affirmation identitaire des Canadiens français, et ce, que ce soit à travers les compétitions d'hommes forts, de la crosse et bien évidemment du hockey.

Le hockey plus qu'aucun autre sport a incarné ce désir d'affirmation nationale. Encore aujourd'hui, les nombreux débats portant sur la faible représentation de joueurs francophones ou sur la nécessité pour le Canadien de mieux incarner son identité québécoise refont régulièrement surface dans les médias. Dès sa création, le Canadien s'est imposé comme un puissant symbole identitaire entre autres en misant sur un important ratio de joueurs francophones, ratio qui était jusqu'à la dernière conquête de la Coupe Stanley encore fort important. Dans le même ordre d'idée, nous

avons tenu à souligner l'Émeute du Forum qui, bien que les interprétations aient pu diverger à l'époque, est aujourd'hui reconnu comme un moment fondateur du réveil collectif des Canadiens français.

Toutefois, l'originalité de notre mémoire réside dans ce souci de s'intéresser également à d'autres sports que le hockey. À travers le baseball et la lutte, nous avons ainsi été en mesure de constater que les performances d'athlètes canadiens français ont été l'occasion de s'enorgueillir collectivement et plus concrètement de se valoriser, voire de se décomplexer. À une période où les Canadiens français peinaient à prendre en main les leviers de leur destin collectif, le sport aura été, à sa façon bien sûr, un moyen de se dire collectivement qu'ils n'étaient pas « né pour un p'tit pain ».

Nous avons choisi d'ancrer notre travail dans la période 1945-1960 car le contexte socio-politique de l'époque nous laissait croire que malgré un désir d'affirmation et d'émancipation de plus en plus ardent, les Canadiens français de l'époque n'arrivaient pas à prendre le contrôle de leur vie collective. Ce statut de nation majoritaire « minorisé » sur son propre territoire nous apparaît donc s'être traduit dans le sport. À travers un corpus issu de la presse écrite de l'époque, nous avons donc cherché à démontrer en quel terme les médias ont décrit ce besoin d'affirmation identitaire.

Enfin, nous aurions pu choisir d'ancrer notre travail dans une période plus récente de l'histoire du Québec. Les années qui ont suivi les deux référendums ou l'Après-Meech auraient pu être des terrains forts révélateurs de nationalisme sportif. Nous avons brièvement évoqué précédemment l'arrivée des Nordiques de Québec dans la Ligue nationale de hockey qui s'est faite dans la foulée du premier référendum. Nous avons ainsi vu que l'organisation de la vieille capitale a su profiter du débat identitaire et du caractère francophone du Québec pour ravir certains partisans aux Canadiens. Conséquemment, en s'affirmant comme l'équipe des Québécois francophones, les Nordiques ont réussi à s'imposer dans le cœur de

nombreux amateurs de hockey québécois mettant fin, derechef, au monopole du Canadien de Montréal.

Dans le même ordre d'idée, sur la scène internationale, plusieurs événements impliquant des athlètes québécois ont sans doute été porteurs d'une symbolique identitaire. On pense ici aux succès de Gaétan Boucher aux jeux Olympiques de Sarajevo en 1984 ou encore ceux de Myriam Bédard et Jean-Luc Brassard aux Jeux Olympiques de Lillehammer dix ans plus tard. Parallèlement à ces précédentes réussites, les succès de Gilles Villeneuve en course automobile à la fin des années 1970 et au début des années 1980 ainsi que le championnat des pilotes de son fils Jacques en 1997 ont sans doute été porteur eux aussi d'un discours nationaliste qui pourrait être intéressant d'analyser. D'un point de vue plus local, les combats que se sont livrés Stéphane Ouellet et Dave Hilton à la fin des années 1990 lesquels exprimaient de façon symbolique la dichotomie francophone-anglophone aurait également pu être intéressant à étudier. Enfin, on se rappellera que quelques mois après l'échec de l'Accord du lac Meech, le Canadien anglais Eric Lindros avait refusé de se joindre aux Nordiques de Québec qui l'avait pourtant repêché au premier tour renforçant chez plusieurs l'idée que le Québec n'avait plus sa place dans le Canada. Tous ces événements sportifs ont bien évidemment généré un discours dans les médias qui seraient intéressants d'analyser.

Toutefois, un mémoire de maîtrise étant ce qu'il est, des choix ont dû être pris de façon à circonscrire notre objet, et ce, autant sur la période choisie que sur les sports et les athlètes que nous avons étudiés. Certains reprocheront sans doute la faible place accordée à notre sport national alors que d'autres n'y verront peut-être qu'un portrait sommaire ou incomplet de la place qu'a occupée le sport au sein des sociétés canadiennes françaises et québécoises. Ce mémoire ne se veut évidemment pas une étude exhaustive sur le sujet. Nous espérons toutefois avoir été en mesure d'enrichir, de façon bien modeste nous en convenons, les études portant sur le nationalisme et le sport au Québec.

BIBLIOGRAPHIE

- Aquin, Hubert. (1959). *Le sport et les hommes*. Office National du Film, 58 minutes.
- Aquin, Hubert et Yanacopoulo, Andrée. (1972). « Éléments pour une phénoménologie du sport », *Problème d'analyse symbolique*. Les Presses de l'Université du Québec, Montréal, pp.115-146.
- Anderson, Benedict. (1991). *Imagined Communities : Reflection on the origins and spread of nationalism*. Revised Edition, London, Verso, 224 pages.
- Aron, Raymond. (1962). *Paix et guerre entre les nations*. Calmann-Lévy, Paris, 794 pages.
- Aubin, Benoit. (1980). « La bataille des Nordiques. À Québec, les meilleurs matches de hockey ne se jouent pas sur la patinoire... », *L'Actualité*, mars 1980.
- Augé, Marc. (1982). « Football. De l'histoire sociale à l'anthropologie religieuse » *Le Débat*. No 19, février 1982, Gallimard, Paris, pp. 59-67.
- Baillargeon, Normand et Boissinot, Christian (dir.). (2009). *La vraie dureté du mental. Hockey et philosophie*. Les Presses universitaires de l'Université laval, 262 pages.
- Bairner, Alan. (2001). *Sport, nationalism and globalization. European and North American Perspectives*. State University of New York Press, Albany, 207 pages.
- Bairner, Alan et Sugden, John (2000). « Sport in divided societies », *Sport in Divided Societies*. Chelsea School Research Centre Edition, vol 4, Aachen : Meyer & Meyer Sport, pp.1-11.
- Balthazar, Louis. (1986). *Bilan du nationalisme au Québec*. L'Hexagone, Montréal, 212 pages.
- Beauchamp, Pierre-Luc. (2005). « Le sport et la politique internationale au XXe siècle : l'émergence d'un champ de recherche pluridisciplinaire », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 13, no 2, hiver 2005, pp. 147-158.

- Beauchamp, Pierre-Luc. (2005). « Le sport et l'identité collective au Canada : la série du siècle de 1972 », *Mémoire de maîtrise*.
- Beauchamp, Pierre-Luc. (2014). « La Série du siècle de 1972 : un catalyseur de l'identité canadienne? », *Bulletin d'histoire politique*, vol.22, no2, pp. 77-91.
- Beauchemin, Jacques. (2002). « La ferveur olympique ou la flamme rassembleuse », *Le Devoir*. Samedi 2 mars 2002, p.B11
- Beauchemin, Jacques. (2007). *La société des identités. Éthique et politique dans le monde contemporain. (Deuxième édition)*. Athéna Éditions, Outremont, 226 pages.
- Bélanger, Anouk. (1996). « Le hockey au Québec, bien plus qu'un jeu : analyse sociologique de la place centrale du hockey dans le projet identitaire des Québécois », *Loisirs et Société*. vol.19, no 2, automne 1996, pp.539-557.
- Bérubé, Renald. (1973). « Les Québécois, le hockey et le graal », *Voix et images du pays*, vol. 7, n° 1, p. 191-202.
- Black, François. (1997). *Habitants et glorieux. Les Canadiens de 1900 à 1960*. Éditions Mille-Îles, 143 pages.
- Bouchard, Jacques, (2009). *Les 36 cordes sensibles des Québécois d'après leurs six racines vitales*, Guérin, Montréal, 2009, 308 pages.
- Bourgeois, Normand et Whitson, David. (1995). « Le sport, les médias et la marchandisation des identités », *Sociologie et Sociétés*. Volume 27, no 1, printemps 1995, pp.151-163.
- Brohm, Jean-Marie. (1976). *Sociologie politique du sport*. Jean-Pierre Delarge éditeur, Paris, 357 pages
- Bromberger, Christian. (1995). *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*. Maison des Sciences de l'homme, Paris, 406 pages.
- Bromberger, Christian. (2004). « Le spectacle sportif, révélation des passions contemporaines », *L'Esprit sportif aujourd'hui, Des valeurs en conflit*. Dirigé par Georges Vigarello, Universalis, 2004, pp.85-100.
- Brown, William. (1996). *Les Fabuleux Royaux*. Éditions Robert Davies, Westmount, 192 pages.

- Canet, Raphaël. (2003). *Nationalismes et société au Québec*, Athéna éditions, Montréal, 232 pages.
- Cha, Jonathan. Dir, Audrey Laurin-Lamothe et Nicolas Moreau. (2011). ««La ville est hockey» : au-delà du slogan, une quête d'identité urbaine», *Le Canadien de Montréal. Une légende repensée*. Les Presses de l'Université Laval, pp.107-131.
- Clastres, Patrick. (2004). *Le pouvoir des anneaux. Les Jeux Olympiques à la lumière de la politique, 1896-2004*. Paris, Vuibert, 352 pages.
- Coubertin, Pierre de. (1992). *Essais de psychologie sportive*. Grenoble, Éditions Jérôme Million, 200 pages.
- Coupal, Éric. (2001). « Baseball, américanité et culture populaire. Histoire du baseball à Montréal (1860-1914) », Université du Québec à Montréal, Mémoire de maîtrise, 109 pages.
- Daoust, Paul. (2006). *Maurice Richard. Le mythe québécois aux 626 rondelles*. Éditions Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 302 pages.
- Defrance, Jacques. (1996). *Sociologie du sport (3^e édition)*. Éditions La Découverte, Paris, 132 pages.
- Defrance, Jacques. (2001). *Sociologie du sport. (6^e édition)*, Éditions La Découverte, Paris, 126 pages.
- De Waele, Jean-Michel, Husting, Alexandre, (2005). *Sport, politiques et sociétés en Europe centrale et orientale*, Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles, 166 pages
- Dion, Jean. (2001). « Les Jeux sont faits », *Radio-Canada*, 7 juillet 2001. <http://archives.radio-canada.ca/sports/lutte/clips/11005/>, consulté le 24 février 2015.
- Elias, Norbert et Eric Dunning. (1994). *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*. Paris, Fayard, 389 pages.
- Formoso, Bernard. (2011). *L'identité reconsidérée : des mécanismes de base de l'identité à ses formes d'expression les plus actuelles*. L'Harmattan, Paris, 269 pages.

- Fugère, Jean-Paul. (1965). *Les terres noires*, Éditions HMH, coll. « L'arbre », Montréal, 199 pages
- Gellner, Ernest. (1989). *Nation et nationalisme*. Payot, Paris, 208 pages.
- Geloso, Vincent. (2013). « À quand remonte le rattrapage économique du Québec? », *Les notes économiques. L'Institut économique de Montréal*. Janvier 2013. http://www.iedm.org/files/note0113_fr.pdf. Consulté le 12 août 2013.
- Goda, Krisztina. (2006). *Szabadság, szerelem* (Children of Glory), 123 minutes.
- Gounot, André. (2003). « Face au sport modern, 1919-1939 », *Cultures communistes au XXe siècle. Entre guerre et modernité*. Dir. Jean Vigreux et Serge Wolikow. Paris, La dispute, 316 pages.
- Greenfeld, Liah. (2006). *Nationalism and the mind : Essays on modern culture*. Oneworld Publications, Oxford, 228 pages.
- Gruneau, Richard et Whitson, David. (1993). *Hockey night in Canada*. Grammond Press, Toronto, 312 pages.
- Guay, Donald. (1990). *L'histoire du hockey au Québec. Origine et développement d'un phénomène culturel*. Éditions JLC, 293 pages.
- Guay, Donald. (1996). « Problèmes de l'intégration du sport dans la société canadienne au XIXe siècle », *La Culture du sport au Québec*. Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, Talence, 260 pages.
- Guay, Donald. (1997). *La conquête du sport au Québec. Le sport et la société québécoise au XIXe siècle*. Lanctôt éditeur. Outremont, 1997, 244 pages.
- Harvey, Jean. (1999). « Sport and Quebec nationalism : ethnic or civic identity? », *Sport in Divided Societies*. Chelsea School Research Centre Edition, vol 4, Aachen : Meyer & Meyer Sport, pp.31-50.
- Hargreaves, John. (2000). « Spain divided : The Barcelona Olympics and Catalan nationalism » dans *Sport in divided societies*. CSRC Edition, Oxford, pp. 13-30.
- Hobsbawm, Eric et Ranger, Terrence. (2012). *L'invention de la tradition*. Éditions Amsterdam, Paris, 2012, 381 pages.

- Hobsbawm, Eric. (2001). *Nations et nationalisme depuis 1780*. Gallimard, Paris, 371 pages.
- Jallat, Denis et Stumpp, Sébastien. (dir.). (2013). « De la nation à la région : les identités sportives dans tous leurs États », *Identités sportives et revendications régionales (XIXe-XXe siècles). Contribution des pratiques sportives à l'Europe des "petites patries"*, PUG, coll. « Sports, cultures, sociétés », Grenoble, pp. 9-23.
- Janson, Gilles. (1995). *Emparons-nous du sport. Les Canadiens français et le sport au XXe siècle*. Guérin, Montréal, 239 pages.
- Janson, Gilles. (2003). « Sport et nationalisme au Québec : Une avenue de recherche négligée », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 11, no 2, hiver 2003, pp.9-27.
- Jeu, Bernard. (1984). *Le sport, l'émotion, l'espace*. Vigot Éditions, Paris, 259 pages.
- Jokisipilä, Markku. (2006). "Maple Leaf, hammer and sickle : International ice hockey during the cold war", *Sport history review*. Vol. 37, no.1, pp.36-53.
- Laurendeau, André. (1955). « On a tué mon frère Richard », *Le Devoir*. 21 mars 1955, http://www.ledevoir.com/histoire/90ans/90_richa.html, consulté le 23 janvier 2013.
- Laberge, Suzanne. Dir, Audrey Laurin-Lamothe et Nicolas Moreau. (2011). « L'affaire Richard-Campbell : le hockey comme vecteur de l'affirmation francophone québécoise », *Le Canadien de Montréal. Une légende repensée*. Les Presses de l'Université Laval, 2011, pp.13-30.
- Lacroix, Jean-Guy. (1995). "La culture, les communications et l'identité dans la question du Québec", *Cahiers de recherche sociologique*, no 25, pp.247 à 298.
- Lasorsa, Steve. (2011). *La Rivalité Canadien-Nordiques*. PUL, Québec, 140 pages.
- Lemelin, Roger. (1980). *Les Plouffe*, Éditions La Presse, Montréal, 395 pages.
- Linteau, Paul-André. (2000). *Histoire de Montréal depuis la Confédération*. Boréal, Montréal, 627 pages.

- Lord, Simon. (2013). « Le sprint des dollars. Olympiques: des athlètes récoltent des millions \$ », *TVA nouvelles*, 26 juillet 2012, <http://tvanouvelles.ca/lcn/economie/archives/2012/07/20120726-191214.html>, consulté le 14 octobre 2013.
- Liotard, Philippe. (1997). « Le sport au secours des imaginaires nationaux », *Quasimodo*, no.3-4, printemps 1997, Montpellier, pp. 9-31.
- Mauss, Marcel. (2007). *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Presses universitaires de France, Paris, 248 pages.
- Melançon, Benoit. (2008). *Les yeux de Maurice Richard. Une histoire culturelle*. Éditions Fides, Montréal, 2008, 312 pages.
- Monière, Denis. (1977). *Le développement des idéologies au Québec. Des origines à nos jours*. Québec/Amérique, Montréal, 377 pages.
- Morin, Edgar. (1972). *Les Stars*. Éditions du Seuil, Paris, 188 pages.
- Musseau, François. (2003). « Le « Barça » ne plaisante pas avec le nationalisme », *Le Temps*, no. 1727, vendredi 29 août 2003.
- Niggli, Nicholas. (2004). « Helsinski 1952 : les « Les Jeux Olympiques de la Guerre froide » », *Le pouvoir des anneaux. Les Jeux Olympiques à la lumière de la politique. 1896-2004*. Dir. Pierre Milza et coll., Paris, Vuibert, pp.219-238.
- Pappard, Victor et Riordan, James. (1993). *Playing politics: Soviet Sport Diplomacy to 1992*. Greenwich, Connecticut, London, JAI Press inc, 365 pages.
- Parret, Herman. (2002). *La voix et son temps*. De Boeck Université, Bruxelles, 189 pages.
- Patoine, Tony. Dir. Normand Baillargeon et Christian Boissinot. (2009). « On est Canayen ou ben on l'est pas. Hockey, nationalisme et identités au Québec et au Canada », *La vraie dureté du mental. Hockey et philosophie*. Les Presses de l'Université Laval, pp.9-26.
- Pellerin, Jean-Marie. (1998). *Maurice Richard. L'idole d'un peuple*. Trustar, Montréal, 570 pages.
- Perrone, Julie. Dir. Normand Baillargeon et Christian Boissinot. (2009). « Le processus d'héroïsation du Rocket », *La vraie dureté du mental. Hockey et philosophie*. Les Presses de l'Université Laval, pp.63-72.

- Pintal, Lauraine. (2000). « De l'autre côté de la cuisine. Le Québec s'ouvre sur le monde », dans Y. Bélanger, R.Comeau et C. Métivier (dir), *La Révolution tranquille 40 ans plus tard : un bilan*. Montréal, VLB éditeur, pp.259-270)
- Pociello, Christian. (1983). *Sports et société*. Vigot, Paris, 251 pages.
- Pociello, Christian. (1995). *Les cultures sportives*. Presses Universitaires de France, Paris, 287 pages.
- Raballand, Gaël et Marteau, Jean-François. (2009). « Le football, illustration d'un mal français », *Études*, 2009/10 Tome 411, pp. 331-340.
- Renan, Ernest. (1992). « Qu'est-ce qu'une nation », Paris, Pocket, pp.37-57.
- Robidoux, Michael A. (2000). « Imagining a Canadian Identity through sport : A historical interpretation of Lacrosse and Hockey », *Journal of American Folklore*. Vol 115, no 456, pp. 209-225.
- Robitaille, Marc. (2004). *Un été sans point ni coup sûr*, Les 400 coups, Montréal, 142 pages.
- Rompré, Paul et St-Pierre, Gaétan. (1972). « Essai de sémiologie du hockey. À propos de l'idéologie sportive », *Revue Stratégie*. No2, printemps-été 1972, pp.19 à 53.
- Rowe, David, McKay, Jim et Miller Toby. (2000). « Come together : Sport, nationalism and the media image », *Media Sport*. Dir. Lawrence A. Wenner, Routledge, pp.120-133.
- Saint-Germain, Maurice. (1973). *Une économie à libérer*, Presses de l'Université de Montréal, Montréal, pp.208-209.
- Sarault, Jean-Paul. (1993). *Fais le saigner! La lutte professionnelle au Québec*. Les Éditions Logiques, Montréal, 178 pages.
- Thomas, Raymond, Haumont, Antoine, Levet, Jean-Louis. (1987). *Sociologie du sport*. Presses Universitaires de France, Paris, 223 pages.
- Tremblay, Réjean. (2009). « Un proprio qui porte le flambeau », *La Presse*, samedi 19 décembre 2009, p.S2.
- Turowetz, Allan et Goyens, Chrystian. (1986). *Les Canadiens. De 1910 à nos jours*. Les Éditions de l'homme, Montréal, 389 pages.

Vigarello, Georges. (2000). *Passion sport : histoire d'une culture*. Textuel, Paris, 191 pages

Yonnet, Paul. (2004). *Huit leçons sur le sport*. Paris Gallimard, 250 pages.

Yonnet, Paul. (2010). « Une main en trop », *Lire*. no. 386, juin 2010, pp.80-83

Young, Scott. (1976). *War on Ice: Canada in International Hockey*. McClelland and Stewart, Toronto, 250 pages.